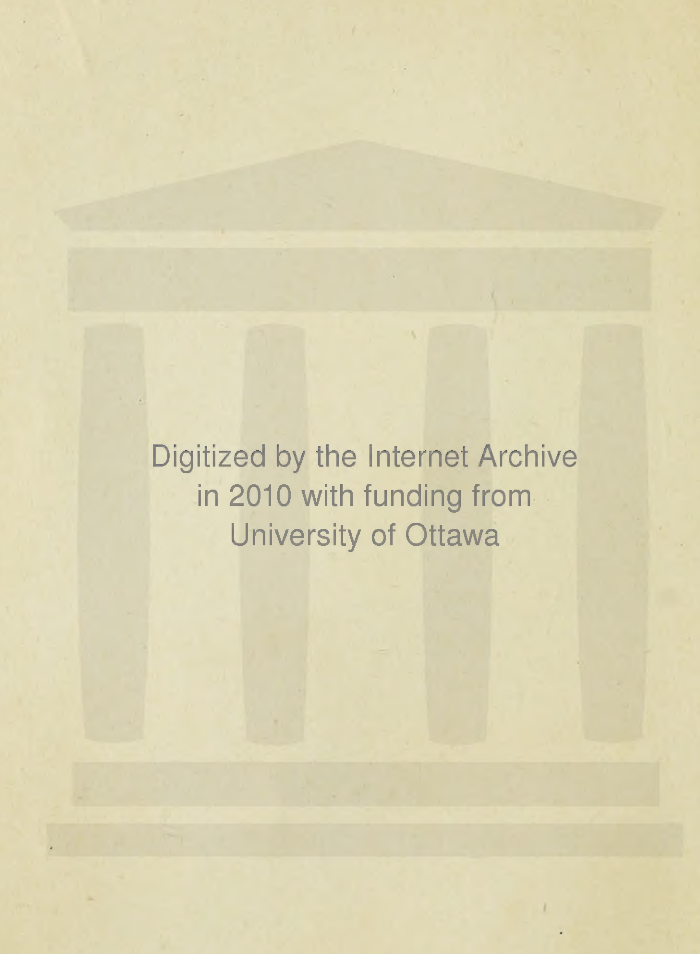
Jane de la Vaudère

Le Harem de Syta

26 Compositions
de
Ch. Atamian



Le Harem de Syta

ŒUVRES DE JANE DE LA VAUDÈRE

ROMANS

Mortelle Étreinte (Ollendorff, éditeur), 6e édition. . 1 Vol.
L'Anarchiste (Ollendorff, éditeur), 6e édition. . . . 1 —
Rien qu'Amante (Ollendorff, éditeur), 12e édition. . 1 —
Le droit d'Aimer (Ollendorff, éditeur), 8e édition. . 1 —
Ambitieuse (Ollendorff, éditeur), 7e édition. . . . . 1 —
Les Sataniques (Ollendorff, éditeur), 7e édition. Couverture illustrée par F. de Launay. . . . . . 1 —
Les Demi-Sexes (Ollendorff, éditeur), 20e édition. . 1 —
Le Sang (Ollendorff, éditeur), 8e édition. . . . . . 1 —
Les Frôleurs (Ollendorff, éditeur), 7e édition. Couverture illustrée par Steinlein . . . . 1 —
L'Amuseur (Ollendorff, éditeur), 8e édition. . . . . 1 —
Trois Fleurs de Volupté (Flammarion, éditeur), 5e mille. Couverture illustrée par l'auteur avec portrait de l'auteur. . . . . 1 —
Les Mousseuses (Flammarion, éditeur), 5e mille. Couverture illustrée par l'auteur. . . . . 1 —
Le Mystère de Kama (Flammarion, éditeur), 25e mille . . . . 1 —
L'Amazone de Roi de Siam (Flammarion, éditeur), 15e mille. Couverture illustrée par l'auteur . . . 1 —
La Mystérieuse (Flammarion, éditeur), 25e mille. Edition des auteurs célèbres à 0 fr. 60 le volume . 1 —
Les Androgynes (Méricant, éditeur), 20e mille, avec illustrations de Maurice Neumont . . . . 1 —
Les Courtisanes de Brahma (Flammarion, éditeur), 30e mille. . . . . 1 —
L'Expulsée (Flammarion, éditeur), 17e mille. . . . 1 —
La Guescha Amoureuse (Flammarion, éd.), 25e mille. . 1 —

POÉSIES

Les Heures Perdues (Lemerre, éditeur). . . . . . . 1 Vol.
Le Modèle (épuisé). 1 —
Les baisers de la Chimère (épuisé). . . . . 1 —
Royauté Morte (épuisé) . . . . 1 —
L'Éternelle Chanson (Ollendorff, éditeur), ouvrage mentionné par l'Académie française. . . . . . . 1 —
Minuit (Ollendorff, éditeur). . . . . 1 —
Evocation (Ollendorff, éditeur) . . . . 1 —
Victor Hugo (Librairie théâtrale), drame en un acte 1 —
Pour une Nuit d'Amour ! (Ollendorff, éditeur), drame en un acte, d'après le conte d'Emile Zola. . 1 —

JANE DE LA VAUDÈRE

♣ ♣ ♣

Le Harem de Syta

ROMAN PASSIONNEL

26 compositions de Ch. ATAMIAN



PARIS

ALBERT MÉRICANT, ÉDITEUR

1, RUE DU PONT-DE-LODI, 1

Le Harem de Syta

PREMIÈRE PARTIE

I

POUR LES LECTEURS TIMORÉS

L'homme, qui n'a rien inventé, a mis, parfois, comme la nature, le remède à côté du mal. S'il existait dans l'Inde des contrées où les épouses se brûlaient sur le bûcher de leur maître très aimé ; dans d'autres provinces, de nombreux époux se dévouaient à la félicité d'une femme unique, lui apportaient, avec un empressement jaloux, le tribut de leurs hommages et de leurs caresses. Le Malabar, qui vit tant de flambées conjugales, tant d'amantes éplorées offrir leur corps charmant aux

baisers du monstre, dans un suprême spasme d'amour, vit aussi beaucoup de maris se sacrifier pour le bonheur d'une seule.

Dans quelques parties de ce pays étrange, les femmes jouissaient d'une liberté entière, et la polyandrie y était d'un usage général. Ainsi, dans une famille plusieurs frères n'avaient qu'une seule compagne, dont les enfants appelaient indistinctement « papa » tous ces collaborateurs de mérite égal. Mais la femme, insatiable et changeante, ajoutait souvent des étrangers à ces maris du même sang. Les plus riches s'offraient un harem soigneusement choisi, les plus pauvres se pourvoyaient au hasard des rencontres.

Cette coutume, que nous qualifierions d'immorale, ne mettait-elle point obstacle à la division des héritages, à la misère, à la famine, en empêchant la population d'augmenter dans un pays où il n'y avait pas grand'-chose à défricher, et où l'importation des denrées ne pouvait s'opérer que dans des conditions difficiles?... Le premier fiancé passait au cou de la jeune fille un collier fait de grai-

nes enchantées qu'elle gardait dans toutes les étreintes et que la mort même, ne déliait point. Mais, au bout de quelques jours, qui avaient la douceur du miel, ce premier seigneur était congédié avec une récompense honnête, et devait faire place à de nombreux successeurs.

La jeune épouse était devenue la propriété, non de la tribu tout entière, comme dans la famille primitive, mais d'un grand nombre de membres qu'elle choisissait à son gré parmi les plus robustes et les plus dociles. Chacun d'eux, après la caresse initiale, plantait son poignard dans l'huis de la tant aimée pour indiquer qu'il s'était montré digne de la haute faveur.

Les enfants, qui résultaient de ces unions passagères, ne pouvaient porter que le nom de leur mère, puisque le père restait généralement inconnu. Le frelon de volupté quittait la ruche active, aussitôt son devoir accompli, et l'abeille continuait à butiner dans tous les champs d'amour.

Cette polyandrie, si choquante pour nos

idées modernes, est une institution fort ancienne dans l'Inde, et le « tue-la! » de nos comédies passionnelles aurait plongé ces peuples pacifiques dans une stupéfaction profonde !... Ne voit-on pas, dans le *Mahabharatta*, les cinq frères Pandava épouser la belle Draupadi « aux yeux couleur de lotus »? Ne voit-on pas dans les poèmes sacrés, les *Tantras* et les *Sutras* de la *Bakti*, soixante amants, et même davantage, se consacrer au bonheur d'une seule?... Depuis la promiscuité sans limites des tribus sauvages jusqu'à la prohibition absolue de l'œuvre de chair, en dehors de certaines cérémonies qui changent suivant les pays, que de degrés différents dans la liberté accordée aux rapports sexuels par l'opinion publique et par la loi sociale! Chez certains peuples la monogamie est obligatoire, chez d'autres la polygamie est permise sous toutes les formes raffinées ou brutales. A des époques lointaines les femmes qui avaient, dans quelques contrées de l'Inde, le pas sur les hommes, jouissaient des prérogatives que les nouvelles religions leur refusent

aujourd'hui. Souveraines maîtresses au logis et conseil autorisé dans les choses de l'Etat, rien ne se faisait en dehors d'elles, et l'Etat ne s'en trouvait pas plus mal! Mais le « diable » n'avait point été inventé, et la pomme de discorde demeurait au pommier dans le Paradis Terrestre qui contenait, d'ailleurs, d'autres fruits plus savoureux... Les *Rackchasas*, *Belzébuth*, *Eblis*, *Satan*, démons, génies du mal que tous les prophètes, tous les pasteurs d'hommes ont appelés à leur aide pour maintenir les opprimés sous le joug des religions, n'avaient point encore paru officiellement en ce monde, et l'œuvre de chair n'étant point une œuvre de honte, la femme demeurait respectée et puissante.

Dans quelques parties du Dekkan les anciennes coutumes persistèrent, malgré le Bouddhisme et l'Islamisme. Les Naïrs de la côte de Malabar conservent encore des institutions primitives qui n'existent plus en Occident qu'à l'état de vestiges. On peut étudier, chez eux, la famille maternelle telle qu'elle fut dans les temps reculés.

La femme, alors, était le véritable chef de l'association et en exerçait l'autorité que nul ne cherchait jamais à lui contester. Elle avait autant de maris qu'elle le désirait, ne se préoccupant guère que de choisir des sujets sains et beaux parmi les hommes de sa caste. Les Brahmanes, surtout, en raison de leur caractère sacré et de leur ancien prestige, allaient de maison en maison, s'offrir pour l'œuvre d'amour.

Les souveraines consacraient une partie de leur palais aux hommes jeunes et séduisants qu'on leur amenait de tous les pays. Lorsqu'un époux mourait, ce n'étaient pas ses enfants qui héritaient de lui, mais les enfants de sa sœur aînée. Le matrimoine passait de fille en fille, — ainsi que le pouvoir royal, — et c'est l'histoire d'une de ces gracieuses reines à la peau de citron mûr, aux grands yeux de gazelle, aux bras plus satinés que la trompe d'un jeune éléphant, que nous allons raconter.

II

LA PRINCESSE SYTA

La princesse Syta occupait une ville, aujourd'hui morte, dont les palais glorieux semblaient monter à la conquête des astres, et que vingt mille éléphants, harnachés d'or, gardaient jour et nuit contre la fantaisie des envahisseurs.

Il faut entreprendre le voyage d'Ellora à Bombay, traverser une partie pittoresque du Dekkan, voir les admirables chaînes des monts Vindhya pour comprendre toutes les séductions de cette nature ardente et fantasque, qui se renouvelle sans cesse tout en étant toujours pareille à elle-même. De fatigantes étapes sont compensées par des stations d'une splendeur inouïe, dont notre pâle végé-

tation et notre soleil anémique ne sauraient donner une idée. Tantôt la forêt combine ses lianes pour encadrer le tombeau de *Salabab-Khan*, l'étreindre de mille bras souples, renoués par des mains de fleurs, tantôt, des cataractes en courroux balaient les ruines du temple de *Siva*, crachant, à la face du dieu pervers, leur farouche ironie.

A l'horizon d'une plaine desséchée, ceinte de monts roussâtres, crêtés de rochers aigus, se dresse la silhouette d'*Ahmehnagara*, aujourd'hui ville désolée, ruines pleines d'apparitions muettes et d'épouvante, autrefois, capitale de l'Etat du même nom que gouvernait la reine Syta. En contemplant les ravages du temps et la mélancolie des pierres où se heurtent les pas du voyageur, on ne se douterait guère que cette nécropole inquiétante, qui fut fécondée par les mille ruisseaux tributaires du *Krichna* et du *Godavéry*, se couvrait de moissons de pourpre et d'or, et que la nature, pour elle, n'avait que des sourires! C'est que la terre a ses revanches et que le bonheur d'une cité se paie ainsi que les

félicités d'un peuple et la gloire des conquérants. Les plus beaux pays furent les plus éprouvés et l'histoire nous raconte les vicissitudes des héros bafoués.

Jadis, il y a bien longtemps, Timûr le Boîteux et ses fils n'avaient point encore promené l'anarchie à travers l'Inde, des rives de l'Indus aux rives du Gange, lorsque la jeune Ranie : Syta ou Chand-Bibi — c'est-à-dire la dame d'élection — reçut le pouvoir des mains de sa mère, Salabatki, et leva sur Ahmehnagara son sceptre adorable.

Voici comment le roi d'Oude la célébrait en strophes véhémentes:

« Les cheveux de la princesse caressent ses pieds nus, mettent de lourds anneaux à ses chevilles frêles, et tout son corps charmant paraît un astre d'or dans le manteau de la nuit!

« Les sourcils de la princesse se relèvent de la pointe, comme l'arc enchanté de Kama, et ses yeux immenses ont la profondeur veloutée des lacs de l'Himalaya où dansent des reflets de lune.

« Les dents de la princesse, plus pures que les pétales du jasmin, attirent le baiser comme les fleurs attirent l'abeille.

« Les oreilles de la princesse, aussi finement enroulées que les tendres bourgeons du lotus, sont ouvertes à toutes les paroles d'amour, et la chanson des flots vient les baiser lorsqu'elle repose sur son lit d'ivoire et de nacre, croyant pénétrer encore les coquilles délicates des plages.

« La ceinture de la princesse tiendrait dans une main d'enfant et son flanc s'arrondit mollement pour le désir de l'homme comme une corolle gonflée de pollen.

« Que de fois, ô Splendeur! assise sous le dais constellé de diamants et d'opales de ton trône, ou passant, avec la démarche onduleuse d'un asparasa au bord des vasques d'albâtre et d'onyx, tu as dû te sentir prisonnière dans les ailes frémissantes des phalènes attirées par le parfum de ta bouche! Que de fois tu as dû palpiter sous le réseau métallique des libellules endormies dans les algues berceuses de tes cheveux?...

« O souveraine adorable! divine Syta que seule la main géniale de Vicrakarna, l'éternel statuaire, a pu modeler dans l'or, sans alliage! qui donc ne serait fier de mourir pour toi ?... »

Syta était aimée et n'aimait point, ennuyée de tant d'hommages et de tant d'étreintes qui ne pouvaient assouvir son âme, ni briser son corps.

Pourtant, les princes et les grands du royaume briguaient la faveur d'entrer dans son palais, de se consacrer à ses plaisirs, et sa garde d'honneur se composait de huit cents maris ardents, jeunes et bâtis à souhait, parmi lesquels elle n'avait qu'à choisir l'élu d'une nuit, l'amant passionné de quelques heures d'ivresse.

Sultane d'un gynécée d'amants, elle écoutait, en bâillant, les voix adulatrices, enfiévrées de désirs et, parfois, du bout de son sceptre de pierreries, indiquait une préférence.

L'époux, trois fois, se prosternait alors devant Syta, baisait le diamant de son orteil, et,

la reine, levant son pied mignon, le posait sur la tête du favori. Celui-ci, après de nouvelles actions de grâce, se rendait au temple de Dourga, immolait un bélier à la déesse, et se livrait aux brahmes qui le frottaient de baumes mystérieux, lui nattaient les cheveux qu'il devait porter longs, et, par de savants artifices, le faisaient plus beau que Smarra, le dieu des suprêmes joies.

Au seuil de la chambre nuptiale l'époux devait s'agenouiller, et faire ainsi le chemin qui le séparait du lit de la très Haute, puis, soulevant son voile d'or et d'argent, s'abîmer dans la contemplation de sa splendeur. Elle, fermait les yeux, se laissait adorer avec un sourire au coin de ses lèvres fines. Elle écoutait, sans bouger, les prières et les soupirs de cet amant d'un soir et, souvent, changeant d'avis, ne lui permettait que de menues caresses.

III

LE SERPENT

Par ce matin lumineux et embaumé, Syta chassait l'antilope. Toute la cour d'Ahmehnagara, en voitures traînées par des buffles, en palanquins, ou à dos d'éléphants et de dromadaires suivait la Ranie dont le cheval blanc, couvert d'un filet de perles, galopait dans les hautes herbes. Des panthères et des léopards, enchaînés, les yeux bandés, avec des demi-masques de velours vert apparaissaient sur des chars, deux par deux. Dès qu'un troupeau d'antilopes se présentait, on cherchait à l'éparpiller, puis, les carnassiers, rendus à la liberté, sautaient sur la croupe

des bêtes, les saisissaient au cou et les renversaient.

Syta, sous les voiles légers qui baisaient et nacraient sa chair, couvraient et découvraient ses jambes, aimait les courses folles dans les forêts pleines d'ombres mystérieuses. Parfois, elle s'égarait à dessein, demeurait de longues heures dans la douceur des branches, croisées au-dessus de son front. Puis, le soleil descendait; une poussière de lumière, aux tons de cuivre et de rouille, tombait des lianes géantes, ensanglantant les calices qui s'ouvraient comme des bouches avides pour aspirer les premières brises.

Syta repartait, la lance appuyée sur la cuisse, prête à se défendre contre l'attaque des fauves. Elle chevauchait dans le chaos des éboulements, dans l'enchevêtrement des fougères géantes, semées de lèpres délicates, d'un jaune d'or ou d'un gris argenté. Des clameurs d'oiseaux de proie aux ailes sombres, des gémissements de tourterelles roses et des appels de perruches huppées, grandes mangeuses de miel, frappaient ses oreilles. Elle

frissonnait, lorsqu'un papillon géant frôlait sa joue ou que le fil d'une araignée bleue se suspendait aux orfèvreries de ses tempes. Le sabot doré de son cheval écrasait les *feuilles-phyllias* qui *couraient* dans la mousse et les corolles vivantes, gorgées d'insectes, dont les pétales se contractaient.

Descendant de cheval, elle allait plus avant dans l'ombre violette, frôlant des buissons d'arbustes vénéneux qui agitaient des aigrettes diamantines, des gousses roses, suspendues comme des battants de clochettes sous les feuilles arrondies, des coupelles charnues, avec un bouton pâle, semblables à des seins de vierges.

Les narines minces de la Ranie palpitaient doucement; elle allait vers l'inconnu, vers la vie ou la mort, et le hennissement affolé d'Ackbé, attaché à l'orée du bois, l'emplissait d'une crainte délicieuse.

Les plantes, souvent, affectaient des formes fantastiques de dieux hindous; elles dressaient des bras menaçants, des tentacules livides et gluantes aux tons de chairs corrom-

pues; des corolles vénéneuses translucides dardaient leurs étamines comme des prunelles de sortilège, ouvraient, au fond de leur calice, une bouche sanglante armée d'un aiguillon charnu. Sur les branches, d'autres fleurs s'accroupissaient, gélatineuses, molles comme des méduses, et des larmes de poison en tombaient au moindre contact.

Mais Syta, par ce beau matin lumineux et embaumé, écoutait au loin une voix grave qui psalmodiait les stances à *Para Pouroucha*, et les sons descendaient en elle comme des ondes de miel:

« O Dieu des suprêmes caresses! daigne accepter mon invocation! Que ton souffle pénètre en moi, comme celui du jeune amoureux qui se pâme sous les premiers baisers de sa maîtresse!

« Adoration à Brahma! »

— Adoration à Brahma! répéta la Ranie dans un soupir, et, soudain, ses prunelles chavirèrent, elle poussa un grand cri et roula sur le sol.

Un serpent marbré de taches livides, de

l'espèce la plus dangereuse, se balançait au-dessus de sa tête, mollement, comme une liane agitée par la brise. D'un glissement voluptueux il se rapprochait du visage charmant, dardait sa langue vers sa bouche plus fondante et rouge que le fruit du bimba.

Au moment où il allait boire à cette coupe de félicité, un homme étrange tout de blanc vêtu, écarta les buissons, et, rapidement, étendit la main sur la Ranie. Le reptile fit entendre un sifflement léger, se replia, rampa vers le charmeur et se blottit sous son pied nu.

Syta avait rouvert les yeux, et son regard étonné se fixait sur l'homme immobile.

— Merci, dit-elle, je voudrais savoir ton nom pour te récompenser.

Fièrement il releva le front.

— Me récompenser de quoi?... Ici, les serpents et les fauves m'obéissent.

—Tu es donc semblable aux dieux?...

— Les dieux me sont favorables; ils m'ont révélé bien des mystères.

— Ah!... Alors, tu sais qui je suis?...

Il réfléchit un moment.

— Non. Il me faudrait pour cela lire ta destinée dans les lignes de ta main. Je vis dans la backti, et je répands partout la bonne parole... Mais, j'arrive de loin, et demain, je quitterai cette forêt pour n'y plus revenir.

La Ranie frissonna; il lui sembla soudain que la nuit l'enveloppait.

— Je ne veux pas que tu partes!

— De quel droit m'empêcherais-tu de suivre ma destinée?

Et l'homme darda sur elle son regard lumineux plus terrible que celui de l'aigle.

— Je ne veux pas que tu partes !

Il eut un rire ironique, s'éloigna d'un pas et montra le serpent toujours enroulé devant eux.

— Tous les êtres m'obéissent, dit-il, et je n'obéis à personne qu'à l'Etre suprême!

— Peut-être te soumettrais-tu à ma volonté, si tu me connaissais...

— Je ne désire pas te connaître. J'ai écarté les femmes de ma vie, car j'ai craint de souffrir par elles. J'appartiens à Indra, dieu de

l'air, et à Varouna, dieu des eaux. Toujours je voyage avec, aux lèvres, mes *mentrams* bienfaisants. Que ferais-je d'une compagne au milieu des dangers qui m'environnent et des luttes que j'ai à soutenir?...

— Tu sais quelle est la souveraine qui gouverne ce pays?...

— Elle a nom Syta; elle est charmante et son peuple lui reste soumis.

— N'aimerais-tu point vivre à sa cour?... Tu y montrerais ta puissance magique, et tu consulterais les astres pour le bien de tous. On n'aurait pour toi que de l'admiration et du respect.

La Ranie éprouvait sur l'inconnu la fascination de ses larges yeux humides et ses lèvres souriaient voluptueusement. Elle essaya de lui saisir la main entre ses doigts caressants et fiévreux.

— Viens, tu n'auras point à t'en repentir!

Doucement, il la repoussa.

— En touchant ta chair, dit-il, j'ai deviné que tu étais la Reine. Je te remercie d'avoir daigné me choisir pour une si haute faveur,

et je consulterai les dieux avant de te répondre.

— Mais, tu me répondras?...

Le Charmeur eut un sourire énigmatique, ses yeux se voilèrent comme pour cacher sa pensée.

— Demain, je me présenterai à ton palais, et, quelle que soit la décision du *Para Pouroucha*, je te la ferai connaître.

Il siffla deux ou trois fois, et Ackbé, le grand cheval blanc de la Ranie, vint, en caracolant, se ranger près d'elle. L'animal courba même les genoux sous le réseau de perles qui lui battait le poitrail, et Syta, légèrement, sauta en selle, une jambe de ci, une jambe de là, à la mode des amazones d'Ahmehnagara.

— Que les génies de l'eau et du feu te soient favorables et qu'Indra te guide jusqu'à ton palais!...

Elle se retourna avant de disparaître sous les branches en fleurs.

— Ton nom? Dis-moi ton nom?...

Il hésita un moment.

— Tu le sauras demain.

— A demain, alors, murmura-t-elle, à demain.

Et l'homme, à la haute stature, aux étranges prunelles de braise, rentra dans la backti, protégé par des milliers de reptiles dont les anneaux d'ocre et de cinabre couraient dans les branches.

IV

AHMEHNAGARA

Ackbé, le grand étalon blanc, se dirigeait avec sûreté entre les fougères et les guirlandes retombantes des lianes. Le cliquetis des perles accompagnait la chanson des frelons, ivres de miel; et, des buissons d'or, des buissons de cuivre et d'argent enveloppaient, parfois, la petite Reine qui semblait une frêle Walkyrie dans les flammes de quelque dieu vengeur. Çà et là, des colosses, morts de vieillesse ou frappés par la foudre, inclinaient vers la terre leur tête chenue où nichaient des couples de colombes roses et d'oiselets piailleurs tiquetés de topazes et de rubis. Une

poussière de graminées enveloppait les écorces, dressant des aigrettes diamantines, des houppes de poudre micacée que traversait le soleil.

Syta rêvait à des choses très douces, fort loin, en vérité, de ses huit cents maris dont l'adoration agenouillée lui était importune. De même que les tyrans, aux gynécées peuplés d'épouses blanches, jaunes et noires, elle aspirait à d'autres caresses, librement offertes et reçues, dans quelque solitude délicieusement cachée.

La mignonne Ranie entrait dans sa ville, et tous, après avoir jeté un peu de sable sous le sabot doré de son grand étalon, inclinaient la tête jusqu'à baiser le sol, en signe de soumission et de respect, Syta avait ramené autour de son torse ses voiles déchirés par les lianes, et ses jambes nues, sous les gemmes des anneaux, pressaient plus nerveusement les flancs d'Ackbé qui hennissait d'aise.

Des femmes et des enfants lui jetaient des fleurs, des jeunes filles couraient derrière elle, dans l'espoir de poser leurs lèvres sur

un coin de sa chair, d'emporter un peu de sa beauté et de son parfum.

Toutes ces femmes étaient charmantes, avec leurs tatouages délicats, verts ou mauves, et les grands cercles de métal qui traversaient leurs narines. On ne gardait, d'ailleurs, que les plus belles qui, toutes, avaient plusieurs maris. Les disgracieuses, les chétives, les infirmes, à leur naissance, étaient enfermées dans de grandes potiches qu'on enterrait au seuil de la demeure, l'enfant morte devant protéger les moissons et attirer les bienfaits de Dourga sur le logis maternel.

Ainsi, tous les habitants d'Ahmehnagara étaient riches, n'ayant point à nourrir une trop nombreuse progéniture, et les épouses, avec sagesse et justice, distribuaient aux époux la besogne quotidienne.

A dix ou douze ans, chaque fillette songeait à se choisir un premier *radogk*. Chacune avait le droit de s'unir légitimement et consécutivement à quatre prétendants; elle pouvait, en plus, entretenir, selon sa richesse et son caprice, un nombre illimité de concubins.

Lorsque l'un d'eux avait cessé de plaire ou n'avait pas rempli à son honneur les engagements pris le jour de la première entrevue, on le renvoyait cultiver son champ avec une rémunération proportionnée à ses mérites. Le *marché aux maris* se tenait sur une grande place de la ville, où les jeunes filles, soigneusement voilées, faisaient leur choix sans trahir l'incognito de leurs démarches. Certaines, plus timorées, préféraient s'en remettre à la sagacité de quelque procureur dont l'unique fonction, bien connue à Ahmehnagara, consistait à aller, de maison en maison, à fréquenter les bains et à examiner les charmes secrets des jouvenceaux destinés aux joies de ces gynécées à rebours.

Mais, dans les très bonnes familles les jeunes filles n'acceptaient d'autre intermédiaire que leur propre mère, dont la sûre expérience ne faiblissait point. Coiffées d'une sorte de bonnet à oreillettes de métal qui leur donnait de vagues airs de chauves-souris, celles-ci s'informaient consciencieusement de la beauté et de la santé du prétendant, pei-

gnaient ses cheveux, qu'il devait porter longs, inspectaient ses dents et le grain de sa peau, réglaient la question de l'apport réciproque. L'épousée, en effet, payait à son *radogk* une certaine somme d'argent qu'il emportait avec ses coiffures et ses joyaux en cas de divorce.

Ce n'était pas une importante affaire qu'un mariage dans la haute société Ahmehnagaraise. Pourtant, les cérémonies, les fêtes préliminaires, les processions à dos de chameaux et d'éléphants, suivies des lingams d'or des temples, couronnés de fleurs, dans les chants et les danses d'un peuple joyeux, duraient plusieurs jours. La veille de la noce, les amis du fiancé l'épilaient soigneusement, oignaient son corps de baumes aux effluences aphrodisiaques, lui mettaient au cou les sept perles creuses de « l'union parfaite » pour chacun des baisers de la nuit!... La mariée ne recevait pas moins de soins, mais, accoutumée à ces cérémonies qui se renouvelaient souvent pour elle, elle n'en ressentait point une émotion aussi vive. Si pendant la nuit de

noces, le radogk montrait quelque indécision, elle pouvait le renvoyer dans sa famille, et le mariage se trouvait ainsi annulé sans autre forme de procès.

A l'abri de leurs remparts de montagnes qui, au nord, s'étendaient sur une double ligne et se fortifiaient du profond fossé creusé par la Nerbudda, ces régions du Dekkan avaient mieux résisté que les plaines au flot des invasions successives, et conservaient leur physionomie originale. N'est-ce point encore au sud des Vindhyas que l'on trouve les restes des plus anciennes populations de l'Inde ?...

Dans cette terre ardente s'ouvraient alors des bouches d'éruption qui, de temps à autre, lançaient sur les villes leurs flots de lave. Mais des pluies abondantes faisaient renaître les végétations, redonnaient un essor singulier aux énergies agonisantes.

La mer recouvrait une grande partie de la plaine Indo-Gangétique, et les flots, toujours en courroux, battaient avec une violence inouïe le pied des montagnes qui entouraient

le pays comme une ceinture hérissée de pointes menaçantes.

Aussi, la Ranie était-elle maîtresse de sa ville, ceinte de murs épais et couverte de temples édifiés à la gloire de la *trimürti* redoutable. Presque toutes ces constructions présentaient des façades de granit dans lesquelles étaient sculptés des animaux fantastiques et des figures enlacées de dieux et de déesses. Les *Yajasala*, emplacements des sacrifices, se trouvaient dans beaucoup de carrefours, et Ackbé évitait soigneusement ces lieux de carnage où coulait le sang des béliers et des grands étalons blancs.

La Ranie descendit de cheval dans la cour du palais, encombrée d'esclaves et de gardes, puis elle s'engagea sous un premier portique qui abritait un taureau colossal en marbre rouge, orné de cornes d'or. De grandes niches, tout autour, protégeaient des personnages sacrés, terribles ou souriants dans des postures diverses. La vaste esplanade qui suivait était formée, sur les côtés, de galeries soutenues par des piliers monolithes, et, de

distance en distance, se dressaient des lingams géants, couronnés de roses. Chacun d'eux était le témoignage d'une incarnation de Siva. En bois ou en marbre, disposés sur des socles incrustés d'ivoire et de pierres précieuses, ils laissaient s'écouler, par de légères entailles, l'huile et l'eau parfumées, dont on les arrosait chaque jour pour honorer la divinité toute-puissante. Derrière ces galeries, un nouveau mur s'élevait, soutenu par des bœufs en granit, accroupis. Des éléphants sacrés erraient en liberté dans les cours. Ils étaient d'une nuance plus pâle que les autres et portaient de superbes anneaux de péridots et de chrysoberils à leurs défenses.

Syta, ayant accepté l'aide de ses femmes, pénétra dans ses appartements par des portes composées de sept cadres successifs, en retrait les uns des autres. Le premier était en or et portait des fleurs de lotus merveilleusement fouillées, le second était en jade, le troisième en ivoire, le quatrième en fer noir avec des clous d'opales, le cinquième en argent, surchargé de pampres d'améthyste et

d'olivines, le sixième en cuivre incendié de soleils de rubis, le septième en cristal à facettes, caboché de pierres de lune.

On remettait en grande pompe la clef de ces portes à l'époux d'une heure ou d'une nuit, et il n'en franchissait le seuil qu'avec un violent battement de cœur.

La chambre de Syta était divisée en deux parties : l'une, d'un niveau plus élevé, contenait la couche, portée par quatre lions d'argent sous un dais diamantin plus fulgurant qu'un firmament d'été. De merveilleuses sculptures d'ivoire couraient le long des murs, et un réseau de pierreries à larges losanges les recouvrait sans les cacher, mettant, partout, des lueurs d'astres et de lucioles. La seconde partie de la chambre, dans laquelle on descendait par un escalier de six marches, formait une large piscine où les eaux d'amandes, de jasmin et de rose, jaillissaient par les trompes de douze éléphants d'argent, se croisaient, se mêlaient, répandant une fraîcheur exquise. Syta aimait à se baigner dans la vasque embaumée, sous les regards de ses fem-

mes, et, parfois, elle en appelait quelqu'une à partager ses jeux.

Ce soir-là, distraite et lasse, elle se laissa frotter de baumes, après les ablutions coutumières, souffrit que Lackmama, sa favorite, mêla de perles ses longs cheveux et tressa sur son front une guirlande de saligrams roses dont le parfum lui était agréable. Une gaze, plus fluide que l'onde du Hadamour, la source sacrée, fut enroulée autour de ses flancs et des oiseaux chanteurs furent lâchés autour de sa couche pour bercer son sommeil.

Lackmama, cependant, prit les ordres de sa souveraine.

— Quel est celui des Grands Maris que tu daigneras honorer de tes faveurs?... Les six premiers *Granichy* ont demandé de tes nouvelles. Seront-ils admis à ton auguste table?...

Lackmama ne posait cette question que pour la forme, car les six premiers époux, ou grands du royaume, assistaient toujours aux repas de la Ranie, prenaient part au conseil et donnaient leur avis dans les questions difficiles.

Ce que Salomon a écrit en proverbe sur le papyrus, pour l'édification du peuple hébreu, Syta l'a gravé sur un lingam d'or du temple de Kanda-Swany. On a retrouvé d'elle des inscriptions assez bien conservées. Cette petite Ranie était une artiste et une souveraine remplie de sagesse. Elle fut aussi une voluptueuse, mais, n'est-ce point encore un reflet de la bonté de Brahma qui voulut que le *Yoni-Lingam* fut le plus bel ornement de ses sanctuaires?... Or, la religion de Brahma, comme nul ne l'ignore, est la plus ancienne du monde connu, et Syta n'en apprit point d'autre.

Elle voulut, avant tout, une morale favorable à l'humanité faible et souffrante. Cette morale avait de la tolérance ; elle protégeait la vie de chacun, imposait la générosité, la reconnaissance, la bonté, l'aide mutuelle et l'aumône d'amour — toutes vertus qui doivent relever le genre humain, créé à l'image de Brahma, l'Etre suprême, mais trop souvent oublieux de son origine!...

La petite souveraine s'avérait encore plus éloquente que jolie, aussi les inscriptions de

son lingam d'or étaient-elles honorées dans tout le royaume. Mais, comme elle avait gravé à la base du cône symbolique que les droits des six maris légitimes étaient imprescriptibles elle n'osa point contredire Lackmama, et accepta de partager, selon la coutume, le repas six fois conjugal.

V

LES SIX GRANDS MARIS

Ces heureux seigneurs s'appelaient:

Soulabatkha, ou le Fruit savoureux ;

Ruman-Bibi, la Science parfaite ;

Biskourmi, la Colonne de félicité ;

Nandamü, le Bélier d'or ;

Paraçou, l'Incomparable ;

Doudouma-Lovi, Au-dessus de tout !

Quand la Ranie, adornée de son bandeau aux douze cœurs de diamants renversés, plus éblouissants que les douze pics neigeux des monts Vindhyahs, parut dans la chambre du festin, les six maris se levèrent en même temps. Souple et gracieuse, elle passa devant eux, en appuyant le bout de ses doigts fuselés sur ses lèvres, ce qui signifiait qu'elle adres-

sait à tous le baiser de bienvenue. Ils répondirent, en mettant la paume de leur main gauche sur leur poitrine, et, comme si ce geste eût été un signal, vingt instruments barbares se firent entendre, à la fois, tandis que montait la voix grêle d'un bataillon de garçonnets, cachés dans les galeries de la salle immense.

Syta s'installa sur un trône d'ivoire et d'or, pendant que les époux s'accroupissaient à ses pieds pour la servir, tour à tour, lui passer les mets véhéments au cucurma et au kurry, lui verser le vin de lotus, tiqueté de pierres précieuses.

A part les dames du service de la chambre royale sous les ordres de Lackmama, il n'y avait pas de femmes au palais. De jeunes garçons, admirablement faits et de charmant visage, circulaient parmi les convives, à pas de velours. Ils étaient peu vêtus, mais leurs bras et leurs jambes de bronze pâle scintillaient de joyaux; des fleurs fraîches ornaient leurs cheveux à chaque heure du jour.

Soulabatka, qui avait un visage d'ambre

brun avec des yeux à lueurs glauques de péridots, interrogea la Ranie d'une voix tendre, toute vibrante d'émotion:

— Pourquoi as-tu quitté la chasse, Lotus bleu des étangs sacrés?... Il ne t'est rien arrivé de fâcheux, au moins?...

Et Ruman-Bibi (la Science parfaite), ajouta :

— Quelle imprudence de t'éloigner ainsi, lorsqu'il y a tant de fauves et de reptiles dans les bois!

— Nous avons langui, loin de ta beauté! soupira Paraçou (l'Incomparable).

Quant à Nandamü et à Biskourmi, ils n'osaient diriger leurs regards vers la majesté adorable de la souveraine, mais frémissaient d'impatience.

Doudouma-Lovi, plus audacieux, posa ses lèvres sur le voile frangé de saphirs de la très Auguste.

— Rassure-nous, Astre de gloire et d'Amour!

La Ranie trempa le bout de ses doigts fins dans l'eau parfumée, qu'un jeune esclave lui offrait dans une coupe précieuse, et passa à

un plat nouveau, non sans avoir bu quelques gorgées d'un vin rose, poudré de rubis, qui sentait la fleur et le poivre.

— Mes chers époux, dit-elle, de sa voix plus douce qu'un soupir de hulotte, j'ai failli être piquée par un serpent, et j'ai été sauvée par un Charmeur.

Les Radogk ouvraient de grands yeux.

— Un charmeur !... Peut-être un yoghi du temple de Siva?...

Et Ruman-Bibi (la Science parfaite) demanda:

— Sans doute, vas-tu lui ouvrir ta couche?...

Ce serait un honneur pour nous! remarqua Naudamü (le Bélier d'or).

— Cet homme a fait vœu de chasteté, soupira Syta.

— Il ne sait donc pas que tu es la souveraine ! rugit Paraçou (l'Incomparable).

— Il le sait.

Doudouma-Lovi, crispa les poings:

— Comment ! il a osé refuser la divine faveur de ton baiser!

— Il n'a point recueilli dans le creux de sa main, la poussière de tes pas pour s'en frotter les lèvres?...

— Il n'a point confessé son indignité en frappant trois fois le sol de son front?...

— Il n'a point adressé au *Para-Pouroucha* de véhémentes actions de grâces?...

— Non, dit Syta humiliée, et j'ignore même son nom!

— Il faut, dit Biskourmi (la Colonne de félicité), que ce Charmeur te donne satisfaction, et nous nous emploierons à te rendre heureuse!

La Petite Ranie, qui épluchait de ses doigts experts une queue de *souhsounia* (sorte de salicoque bleue) confite au miel de l'Himalaya, leva les épaules.

— Je saurai bien le retrouver toute seule, et j'espère que je réussirai à lui faire franchir le seuil du temple auguste!

Buman-Bibi et Naudamü approuvèrent la souveraine de vouloir agir sans aide; mais Paraçou, Doudouma-Lovi, Soulabatka et Biskourmi furent d'un avis contraire. Ils mon-

trèrent même une certaine humeur du peu de cas qu'on faisait de leur zèle et de leur sagacité. En leur qualité de Grands Maris, n'avaient-ils pas le droit de choisir les concubins de Syta et de s'assurer de leurs mérites?... Vouloir se passer d'eux, était, en somme, presque une injure qu'on leur adressait, car ils s'étaient toujours montrés dignes de la confiance de la princesse, remplissant avec tact et diligence leur fonction délicate.

Naudamü (le Bélier d'or) avait déjà fourni un grand nombre de maris secondaires, et, généralement, Syta s'était montrée satisfaite de son choix. Pourquoi, en cette délicate occurrence, refusait-elle ses services?...

— Mes chers seigneurs, reprit la souveraine, en mangeant des œufs de *scobali* (sorte de grand lézard) au lait d'amande, je suis désolée de vous causer quelque peine. Croyez que je n'ai point eu l'intention de vous offenser et que, si je désire me choisir un amant, sans votre secours, c'est que le cas est fort particulier. Ce Charmeur, dont j'ignore le nom, vient des rives lointaines où les femmes

n'ont qu'un seul mari et les maris autant de femmes qu'ils en souhaitent, il ne comprendrait pas la sagesse de nos lois!

— Oh! dit Naudamü avec un dédaigneux sourire, comment un homme qui suffit si rarement à contenter une femme, peut-il en avoir plusieurs ?...

— Comment un mari qui peut, si péniblement, offrir en une seule nuit les *sept discours réglementaires*, accepte-t-il de parler à tant d'épouses insatiables? appuya Paraçou.

— Ces femmes, dit Soulabatka, ne doivent presque jamais entendre la parole de vérité?...

— Combien élémentaire doit être leur science!...

— Combien factice leur mince félicité !

— Que de rancunes doivent s'amasser en leur cœur contre l'homme, présomptueux et insuffisant, qui ne sait que faire la roue au soleil comme un paon fier de ses plumes?...

— Ah! soupira la princesse, les pauvres petites ont peu de joie en ce monde, sans compter qu'on les emploie aux plus durs travaux

et qu'on ne les estime guère plus que des bêtes de somme!

— Certes, dit Doudouma-Lovi, mieux vaudrait tuer, comme chez nous, les filles à leur naissance que de les condamner à une si misérable vie! Leur petite âme d'élection voltigerait sur les maisons et répandrait le bonheur dans les bois et les prairies... Mieux vaudrait immoler la femme que de méconnaître sa nature sacrée! Ces pays sacrilèges périront par le feu du ciel!

— Là-bas, affirma Naudamü, l'époux n'approche l'épouse que pour la féconder ! Elle ne connaît de l'amour que les souffrances de l'enfantement et de l'allaitement.

Biskourmi souffla avec mépris:

— Les peuples qui agissent ainsi sont des peuples voués à toutes les vengeances divines! La guerre, l'incendie, le pillage, les épidémies, les révolutions et tous les cataclysmes de la nature les décimeront peu à peu!... Ils ne pourront nourrir tous les êtres, issus de leurs criminelles fornications, et ils s'entre-dévoreront comme les fauves dans les jungles!

Syta, ayant une dernière fois trempé ses mains dans une coupe parfumée de jasmin et de rose, s'appuya à l'épaule de Soulabatka et de Paraçou pour monter sur un trône fleuri qu'on avait dressé à l'entrée de la salle, dans un immense jardin planté des arbres les plus rares. De légères guirlandes lumineuses se croisaient au-dessus de la tête de la jeune Reine, des coussins de saligrams et de tubéreuses s'étalaient sous ses pieds, des lotus au pistil de flamme émergeaient des ondes d'un étang. De chaque côté du trône, et tout autour du jardin, des éléphants portaient des pyramides de petites lampes de toutes les couleurs, et les grands pachydermes, à chacun de leurs mouvements, semblaient remuer des montagnes de feu!

VI

UN BALLET SINGULIER

— Que les danses commencent!

Les six Grands Maris de Syta se sont assis près d'elle, et les seigneurs de moindre importance ont pris place, au petit bonheur, dans les allées couvertes de sable d'or, dans les massifs et sur les pelouses. Les flûtes de macabou font entendre d'aigres stridulations, tandis que les tchilas de peau de serpent résonnent sous les poings fermés.

Des êtres charmants, sous des gazes frangées de perles, avec des ailes diamantines aux épaules et aux talons, entrent en se tenant enlacés, et entourent le trône de la Ranie.

Ce sont des garçonnets d'une douzaine d'années, aux longs cheveux ramenés sur la tête, aux larges yeux cerclés de sourma. Ils sont plus jolis que des filles; leur chair, macérée dans les baumes, dans des essences spéciales qui décolorent les pigments de leur peau et leur communiquent une teinte nouvelle, brille comme de l'or. Ils sont fins et dodus, ne se nourrissant que de certains aliments savamment dosés.

Les petits danseurs de la Reine savent tous les pas de volupté ; ils se désarticulent et tourbillonnent pour le plus grand plaisir des yeux; ils tentent mille jeux charmants, sans cesse renouvelés. Quelques-uns ont des élytres, des antennes, de longs dards frémissants; d'autres sont métamorphosés en fleurs, avec des tuniques de corolles véritables, de pétales, fixés, un à un, sur une soie d'or qui se confond avec la peau. Les plus petits portent des coquilles de colimaçons, des carapaces roses de coccinelles. Ils glissent entre les danseurs ou s'assemblent pour former des obstacles vivants, au-dessus desquels les artistes

ailés semblent voltiger, tant ils s'enlèvent avec grâce.

A ces premiers exercices succède la ronde des fauves. Des lions, des tigres, des panthères, unis par des liens de roses, tournent autour de Syta, et, leur cercle se resserrant de plus en plus, s'arrête au trône de la souveraine qui pose son pied mignon sur la tête d'Yassoub, son lion favori.

Tous ces fauves sont dirigés par des enfants : pas plus que le peuple d'Ahmehnagara ils n'ont, à aucune époque, tenté de se révolter. Bien soumis, bien soignés, ils sont dodus et reconnaissants, s'endorment à l'ombre des portiques, et ne regrettent pas les lionnes du désert qui chassent tout le jour pour calmer leur faim!...

Syta aime aussi le jeu des grands pachydermes qui se prêtent à cent exercices compliqués. Elle rit de les voir se déplacer lourdement et poser avec précaution leurs pieds énormes sur des boules de métal, ou se balancer en cadence au son des instruments barbares.

Les tigres et les lions portent des liens de fleurs, mais les éléphants sont couverts de plaques de métal, gemmées, et plus rayonnantes que des astres; ils ont des anneaux à leurs défenses, et secouent une multitude de clochettes, de pompons et de grelots tintinabulants. C'est chose effrayante quand deux éléphants, armés en guerre, se précipitent l'un contre l'autre; on dirait le choc de deux montagnes couronnées de flammes. Sous leurs pas le sol oscille, les deux tours menaçantes s'envoient la mort. Les bêtes énormes s'arcboutent sur leurs jambes massives et puissantes comme des contreforts, soulèvent leurs reins, gonflent leurs flancs, enlacent leurs trompes souples, et s'animent à un tel degré, dans leur rage, que la lutte ne se termine que par le trépas de l'un des combattants et souvent de tous deux. Parfois, aussi, on les enivre d'opium ou d'eau-de-vie d'arack pour rendre le combat plus mouvementé. Les bêtes chancelantes manquent leurs attaques, titubent, tombent et se relèvent; mais on les sépare généralement avant le dénouement fa-

tal pour les faire servir à d'autres jeux.

Il y a aussi la lutte des vautours, qu'on affame et qu'on attache au-dessus de quelque morceau de chair vive. Leurs chaînes laissent du champ au vol des oiseaux de proie qui s'attaquent avec furie ou tâchent, par mille ruses, de s'emparer de leur proie.

Ce soir-là, Syta ne prenait point plaisir à ces habituels tournois. Pensive, sur son trône de fleurs, elle revoyait le yoghi charmeur, et se disait que, le lendemain, peut-être, il serait dans ses bras, lui apprendrait des caresses, des baisers que son pouvoir magique rendrait plus fiévreux et plus profonds.

D'autres garçonnets rentraient avec des étalons dont la longue queue balayait le sol. La robe blanche de ces animaux était d'un poil si fin que leur peau transparaissait, et qu'ils semblaient roses. Rien n'était aussi harmonieux que leurs mouvements, et leurs sabots dorés, dans leurs voltes tourbillonnantes, ne faisaient qu'effleurer le sol. Ils avaient des pierreries mêlées à leur soyeuse crinière, une petite selle scintillante couvrait

leur dos et leur tête se coiffait d'une haute aigrette diamantine.

Les étalons roses piétinaient les roses, ils se jouaient parmi les entrelacs de verdure et les cerceaux de feu, ils se dressaient sur leurs jarrets nerveux, et retombaient plus légèrement que les boules fleuries qu'on leur jetait. Les enfants couraient derrière eux, sautaient sur leur croupe, bondissaient de l'un à l'autre avec des cris et des rires. Et les grands chevaux roses emportaient les statuettes d'or dans les corolles mutilées, les parfums et les flammes!...

Syta avait salué les six Grands Maris et passé, indifférente, devant les radogk de moindre importance, qui, depuis le commencement de la représentation, ne cessaient de la dévorer des yeux. Cette nuit lui appartenait, elle désirait ne se donner qu'à son rêve, lasse d'étreintes et de baisers trop semblables.

Lackmama, toute fière, avait eu un regard discrètement ironique pour les six grands seigneurs et un sourire franchement moqueur

pour les autres. De même qu'un sultan ne peut écouter toutes les doléances des femmes de son gynécée, une reine ne saurait subir les discours de tous ses maris.

Syta montrait, certes, plus de courtoisie et d'entrain que la plupart des tyrans turbanés, aussi pouvait-elle, sans remords, s'accorder quelques heures de douce rêverie solitaire.

VII

LACKMAMA

— Lackmama, dis-moi le secret des temples ?... Tu as vécu dans la faveur des prêtres et tu as dû découvrir quelques-uns de leurs mystères ?... Moi je n'ai guère quitté la cour, et, si je règne sur les hommes, je n'ai nul pouvoir sur les dieux !

Lackmama, en effet, avait passé quelques années de sa vie au pied d'un autel redoutable. Dévouée au culte de Parvati, elle avait assisté aux sacrifices sanglants et aux orgies de la *Sakty-poudja*. Elle avait, aussi, selon son devoir, contenté les brahmes et les yoghis, sacrifié à la déesse autant qu'elle avait

pu. Il lui restait, de ces fêtes excessives, une langueur pleine de charme qui ombrait ses paupières et rendait plus brillantes ses prunelles pailletées d'or.

Syta, étendue dans la chambre royale, aux vasques d'argent, se montrait, soudain, pleine de curiosités pour les pratiques étranges des temples, et Lackmama, blottie à ses pieds, disait ce qu'elle savait, avec une douceur éloquente.

— C'est la Sakty que tu veux connaître, Fleur divine des étangs sacrés?...

— Oui. Ne dit-on pas que les brahmes ont une science de volupté inconnue des autres hommes?...

— Certes, car leurs fêtes ont été instituées en l'honneur de la fécondation universelle.

— Les yoghis y prennent part?...

— Les yoghis et tous les assistants. Mais la Ranie ne peut se montrer à ces saturnales.

— Hélas ! J'y trouverais peut-être le remède à mon ennui et j'y connaîtrais des sensations nouvelles!...

— Pourtant, Reine adorable, que te man-

que-t-il ? n'as-tu point les plus beaux maris d'Ahmehnagara? Ne sais-tu point les plus ardentes caresses?...

— Je voudrais, dit Syta, le regard noyé et les mains jointes, savourer l'amour mystique, éprouver ces tressaillements de l'âme qui ne doivent rien à l'émoi de la chair et ne laissent ni fatigue ni dégoût... Ce Charmeur, dont j'ignore le nom, m'a affirmé qu'il craignait les femmes et que son corps était chaste comme son cœur...

— Alors, avoua Lackmama, il n'est point de ton royaume, ô divine Syta ! car, ici, les brahmes et les yoghis sont plus acharnés après les femmes que tous leurs époux réunis! Il est heureux que les dieux nous aient donné tant de force de résistance!... Mais quel est ce Charmeur dont tu parles?...

Syta, ayant passé son bras au cou de sa confidente, lui raconta l'aventure de la forêt, et la pria encore de lui dire ce qu'elle savait sur la vie de ces serviteurs de la trimürty redoutable: Brahma, Vichnou et Siva.

— Par la *pantcha-amrita*, les cinq parfums

divins! par les supplices d'*unaraca!* je te dirai tout ce que je sais sur les yoghis, mais ce sera peu de chose, car ces hommes singuliers ne s'entretiennent guère qu'avec l'esprit des morts, et les brahmes, même, ignorent leurs *memtrams*. Ces solitaires errants ont échappé à la toute-puissance féminine, ils sont incorruptibles.

— Aucune grandeur céleste, fût-ce même le mystérieux *Swayam-bhouva*, ne peut résister à une invocation faite à propos, et, chaque matin, au sacrifice de l'*aswamedha*, le prêtre qui officie fait descendre sur l'autel, par la vertu des mentrams, le dieu Vischnou, incarné dans Khristna; je saurai de même fléchir la volonté d'un obscur Charmeur!

— Je souhaite, ô Divine! que ton désir se réalise, puisque ce yoghi inconnu a su captiver ton cœur!... Quand dois-tu le revoir?...

— Il m'a promis de venir au palais, car il sait que je suis la reine !

— Il ne viendra pas.

— Il oserait ne point venir?...

— Oui, Majesté auguste, car il redoutera ta grâce et ta beauté!...

— O Lackmama! j'espère que ton habituelle perspicacité s'égare!... Je serais si malheureuse de ne pouvoir m'entretenir, ne fût-ce qu'une minute, avec cet envoyé des dieux!... Si tu savais combien il ressemble peu aux autres hommes! C'est un être de force et de douceur. Sa beauté vraiment est surnaturelle!

— Ecoute, reprit Lackmama, en baissant la voix, il faudra suspendre à ton cou les sept perles creuses du *Karany-yoga*, le véda sacré, et te vêtir comme une *Kourouba* des Montagnes bleues. Ainsi le Charmeur se sentira plus rassuré. Lorsqu'il paraîtra, tu diras ce seul mot: AUM! et il s'anéantira devant toi.

— AUM!...

— C'est la plus vieille de toutes les invocations brahmaniques, la plus irrésistible. Si ce yoghi n'est point un envoyé du Naraca, il accomplira tes vœux. Repose-toi, Fleur divine! Auguste flambeau du temple de Smarra!... Il ne faut pas que l'inquiétude

crispe tes traits, ni que la fièvre du désir dessèche tes lèvres! Notre plus grande puissance nous vient encore de notre beauté!...

VIII

LES FILS DE JOIE

Syta s'assoupit sur le sein de sa confidente et l'image des six Grands Maris ne vint point troubler son sommeil. Ils étaient, ces heureux seigneurs, semblables à tous les hommes: ardents pour l'accomplissement de leurs désirs et sans éloquence après leur réalisation. Ils se montraient, dans l'exercice de leurs droits, brusques et volontaires, et s'endormaient irrésistiblement après avoir obtenu quelques légères satisfactions. S'ils changeaient de visage, leur âme et leurs instincts se ressemblaient. Syta les trouvait tellement pareils les uns aux autres qu'elle ne se donnait plus la peine de choisir, leur offrant, à tour de rôle, la faveur de sa couche royale.

Tous étaient ravis, à l'exception de la petite

souveraine dont le cœur demeurait vide déplorablement. Oh! comme elle eût voulu se donner autrement et mieux ! se caresser l'âme à un peu d'amour véritable ! éprouver, dans l'union des corps, non pas seulement la caresse physique, mais cet échange de deux aspirations divines, cette communion de deux esprits émanés du *swarga* dont parle le *Védanta-Sara!...*

Le lendemain de sa rencontre avec le Charmeur, elle se leva plus tard que de coutume, plus fiévreuse et brisée qu'après la visite de ses époux. Vêtue d'une simarre chamarrée d'or, brodée de grands oiseaux fantastiques, elle passa la revue de sa garde royale dans les cours du palais, et distribua aux éléphants sacrés et aux fauves qu'elle affectionnait les habituelles friandises.

Yassoub, le beau lion familier, vint frotter sa tête énorme aux jambes de la souveraine, et, dans son œil pensif, s'alluma l'étincelle d'un vague désir, comme si tant de grâce et de bonté féminines eussent touché son cœur de bête.

Lackmama présentait à Syta une corbeille pleine de morceaux de choix, entourés de fleurs, pour que les doigts de la Reine ne fussent point rougis par la chair sanguinolente. Et les garçonnets du « Chœur des anges », dans les galeries supérieures, entonnaient l'hymne du « Salut à la Reine », accompagné par la vinâ et la tchila aux sons rauques.

« Es-tu l'éclair qui sillonne l'espace, l'arc-en-ciel qui brille doucement, le Gange aux flots sacrés ou le mystérieux Océan?... Es-tu la voix d'amour qui parle aux dieux sur les sommets de l'Himavah ?... (l'Himalaya).

« O femme, nous t'aimons!

« Es-tu le souffle brûlant (nirgalha) qui soulève le sable d'or du pays de *Madyadésa*?... Es-tu la brise nocturne qui gémit sur le lac de *Kama* et murmure dans l'herbe veloutée du cousa ?...

« O femme ! nous te désirons !

« Es-tu le *swarga* que les *dévas* habitent, et que les maudits regardent comme la terre d'exil? Es-tu la terre, es-tu les eaux, es-tu le

feu qui dévore, es-tu le soleil bienfaisant?...

« O femme, nous te possédons!

« Es-tu la vie, source de toutes les vies, l'âme de toutes les âmes, le principe de tous les principes?... Es-tu la force amoureuse qui unit tous les êtres, la force qui conserve, détruit ou renouvelle?... Es-tu la déesse de toutes les joies et de toutes les magnificences?

« O femme, nous nous anéantissons en toi! »

— Hélas! soupira la Ranie, en embrassant le front bombé d'Yassoub, le grand lion câlin, je ne suis qu'une petite créature que les dieux abandonnent!

— Du courage, souffla Lackmama, sans doute le Charmeur se rendra-t-il à ton désir, puisque c'est lui qui cause tes tourments! Quel est l'homme qui pourrait résister à ta grâce divine?...

Pourtant, le yoghi ne vint point. Ni ce jour-là, ni les suivants l'homme mystérieux de la forêt ne daigna se présenter au palais.

Syta, qui se consumait d'ennui, avait envoyé les six Grands Maris à la recherche du

religieux, mais les brahmes du temple de Khandah-Swany, pas plus que ceux de Bahvany, de Lakmi et de Sakty n'avaient pu fournir le moindre renseignement.

La souveraine, accompagnée de Lackmama, s'était décidée à se mettre elle-même en campagne. Couverte de voiles sombres qui ne laissaient deviner que l'éclair de ses yeux et la grâce rythmique de sa démarche, elle avait visité la place des sacrifices, le marché aux maris, les carrefours, les ruelles, les impasses d'Ahmehnagara.

Le soir emplissait la cité, brouillant les érections de lingams, posés à chaque angle de rue et même contre beaucoup de maisons comme un présage de bonheur. Devant les portes, des hommes arrêtaient les matrones, les priant de les choisir pour époux, vantant leur zèle et leur docilité. De jeunes garçons, étendus sur des couches fleuries, le corps frotté de baumes et soigneusemnt épilé, chantaient doucement des hymnes à la femme, en pinçant les cordes de la vinâ.

La reine et sa suivante longeaient des mu-

railles, couvertes d'inscriptions et de bas-reliefs. Ici, une sorte d'autel portait des traces de sang, encore fraîches; des pompons de laine et des boules de papier frisé couraient en guirlande autour du piédestal d'un dieu aimable, naïvement et grossièrement taillé dans un tronc d'arbre. C'était, d'après la légende de l'*Avadhana-Sastra*, la statue de Khristna, divin fils de Canya, la vierge. Ce tronc d'arbre avait recueilli le prince Devindra qui allait se noyer, et Indra-Mana, le père reconnaissant, avait fait reproduire, dans le bois, l'image du dieu; car ce radeau providentiel, dit encore la légende, descendit du ciel juste à point pour sauver le jeune prince qui luttait avec les éléments en courroux. Le temple de Djaggernat, dans la province d'Orixa, possède la même statue.

A côté de Khristna, se montrait une déesse noire avec des anneaux dans le nez et dans les oreilles, un diadème de phalanges humaines et d'étranges yeux de turquoises verdâtres. D'après certains, cette image représentait Canya, la vierge d'il y a vingt-cinq

mille ans! la mère du dieu d'amour; d'après d'autres, ce n'était que l'épouse inquiétante de Siva, la goule noire, qui se baignait dans le sang et se faisait une ceinture fumante d'entrailles arrachées aux suppliciés.

Plus loin se trouvait le temple d'Alu-Wihara, dans lequel se réunissait la troupe des copistes chargés de transcrire, sur des feuilles de palmier, la doctrine religieuse. Le portail, fouillé comme une dentelle précieuse, déroulait un poème de strophes en pierre racontant les aventures de Vischnou et de toutes les divinités du ciel hindou. Une partie des parois et des voûtes était ornée de peintures et de mosaïques précieuses.

La princesse voulut interroger encore les brahmes du temple de *Sat-Mahal-Prasada*, le temple aux sept étages et ceux de *Rankot-Dagoba* qui passaient pour connaître l'avenir et la grande science des envoûtements; mais ces religieux ne purent lui apprendre ce qu'était devenu le Charmeur.

— Ah! Lackmama! soupirait la petite souveraine, je sens mon désir s'accroître de tant

de difficultés à vaincre!... Au début, ce yoghi m'intéressait simplement, il me paraît, maintenant, qu'il est nécessaire à ma vie. Jamais je n'ai rien éprouvé de semblable!... Mais où diriger nos pas?... Nous n'apprendrons rien, hélas!

— Peut-être les *Fils de joie* sont-ils plus instruits que les brahmes!

— Les Fils de joie?...

— Ils voient tant de femmes!

— Allons donc les consulter.

Syta et Lackmama prirent une avenue plus large, dans le quartier élégant de la ville qui menait au temple de Kandah-Swany. Des magasins s'ouvraient, à droite et à gauche : des boutiques d'onguents, de fleurs, de fruits, de bijoux barbares, de statuettes représentant des idoles au masque de jade, d'ivoire et de bois.

Et les hommes, toujours, les sollicitaient, offrant leur gîte et leurs soins, vantant leur ardeur et la modicité du prix. Quelques-uns les suivaient, essayant d'écarter leur voile, de

voir, à leurs joyaux, ce qu'ils pouvaient espérer de leur munificence.

Des élégantes entraient dans de belles maisons, emplies de chants, de rires et de danses. On en apercevait d'autres aux fenêtres, entourées d'un essain de *dévédas* (Fils de joie) somptueusement parés, les yeux peints, les cheveux tressés sous un réseau de perles. Beaucoup de femmes venaient là avec le seul dessein de se distraire, d'entendre un peu de musique dans les jardins odorants, sous le vol prestigieux des mouches d'or.

Les dévédas se mariaient rarement: ils appartenaient à toutes, et employaient leur existence à se parer, composer des hymnes d'amour, s'instruire dans l'art du chant et de la danse. Ils étaient fort considérés et choyés par les *Grandes* du royaume. Lassées de leurs maris, sans doute pleins de bonne volonté, mais dépourvus des dons qui charment et retiennent, elles venaient passer auprès des Fils de joie les meilleurs moments de la journée. Ces murailles peintes, ces jardins emplis d'ondes murmurantes et de fleurs

prestigieuses, plus larges que des parasols, ces ouvertures discrètes, par lesquelles sourdait un frémissement de baisers, plaisaient à leur imagination insatiable. Elles se laissaient aller aux bras des dévédas et revenaient de ces étreintes calmes et satisfaites.

Lackmama, devant un portique fleuri, adorné de la double image symbolique du lingam et du nahamam, arrêta la Ranie.

— Pourquoi, Majesté divine, n'entrerais-tu pas ici, chercher, sinon l'oubli, du moins le repos?... Tes voiles te cachent suffisamment pour que nul ne te reconnaisse. Peut-être, aussi, pourra-t-on te donner des nouvelles du Charmeur... Les Fils de joie sont renseignés sur toutes choses!

— Passe devant, Lackmama, il me semble que je commets une mauvaise action en pénétrant dans cette maison de plaisir!

— O Princesse auguste ! l'action que tu commets est agréable aux dieux, et Khristna, même, nous enseigne que nous n'avons été créées que pour l'amour, que l'amour est la raison et le but de notre vie, et que ceux qui

méconnaissent cette loi divine sont voués aux plus durs châtiments!...

Les deux femmes ouvrirent une porte orbiculaire, sur laquelle s'espaçaient des chiffres fatidiques, et pénétrèrent dans une grande salle au plafond en coupole, ouvert sur les étoiles pour permettre à la brise nocturne de circuler librement parmi les fleurs, les lanternes, les oriflammes, les somptueuses étoffes d'argent et d'or, suspendues un peu partout dans un désordre charmant. Des colonnettes de lapis-lazuli supportaient, dans le centre, sur un piédouche de pierreries, un lingam-yoni (ou nahamam) gigantesque d'argent massif. Sur des entablements, des statuettes des trois déesses Bahvany, Lakmy et Sakty, alternaient avec des couples enlacés de mortels et de brasiers d'encens fumants qui ne s'éteignaient jamais.

Autour de la salle, sur des divans bas et des coussins soyeux, causaient, s'étiraient ou fumaient des Fils de joie, venus d'un peu partout, dont le plus âgé n'avait pas vingt-cinq ans.

Ils s'affirmaient, ces dévédas, d'une beauté saisissante, et leur grâce virile était mise en valeur par l'ingéniosité des ornements dont ils excellaient à se parer.

Les hommes du pays d'Andhra avaient les membres fins, la peau douce, plus brillante que l'or; ils montraient un goût très vif pour les gazes lamées, les turquoises, les pierres de lune montées en amulettes avec des inscriptions religieuses.

Les hommes de l'Oude, aux muscles plus puissants, aux cheveux crépus, aux lèvres épaisses, avaient l'épaule gauche couverte d'une peau de tigre et portaient sur l'oreille une touffe de plumes roses.

Les hommes d'Aparatika et de Lat, se montraient plus passionnés que les autres, et ne se paraient que d'une ceinture écarlate retenue sur la hanche par une fibule de pierreries.

Les hommes de Malva, plus câlins et plus souples, adornaient leurs poignets et leurs chevilles d'un fil de perles du plus pur orient. Ils avaient un nez légèrement busqué, des

yeux glauques et des cheveux très longs à reflets roux.

Les dévédas de Vanasi, d'Avanti et de Punjab avaient une voix haute et bien timbrée. Ils cultivaient la musique et tous les arts d'agrément.

Les Dravidiens étaient plus particulièrement poètes. Quant aux garçons de Patalipoutra, d'Avantika et de Maharashtra, on les retenait pour la danse, dès leur plus jeune âge. Ils étaient si fins et si charmants qu'ils auraient pu passer pour des filles, lorsqu'ils glissaient voluptueusement au son des dols et des tambourahs. Beaucoup d'entre eux se jaunissaient le corps avec du safran et s'ombraient les paupières d'antimoine. Tous les artifices de beauté, d'ailleurs, leur étaient connus.

Dans les familles pauvres, chargées d'enfants, on envoyait ainsi les fils les plus instruits et les mieux faits à Ahmehnagara, sachant qu'ils y seraient appréciés selon leur mérite, et reviendraient au pays avec une fortune honnêtement acquise.

IX

SOUMATI

Syta, qui n'était point entrée chez les dévédas pour recevoir et donner des caresses, mais pour tâcher de se renseigner au sujet du yoghi charmeur, choisit un jeune poète qui accordait sa vinâ, et s'assit auprès de lui.

— Chante-moi, dit-elle, les stances au Soleil, car j'ai l'âme triste.

Il s'accouda sur les coussins, tenta de pénétrer le mystère de ses voiles.

— Aimons-nous, d'abord, je chanterai ensuite.

Elle le repoussa:

— Non, je te répète que je ne veux point, ce soir, sacrifier à Kama; mais je récompen-

serai largement ta bonne volonté, si tu consens à dissiper ma tristesse par tes vers harmonieux.

Il hésitait encore.

— Tu sembles belle, et la vue des trésors que tu me caches aurait inspiré mon cœur...

— Laisse ton cœur, dit-elle avec impatience, tu sais aussi bien que moi qu'il ne saurait être mêlé à ces choses... Tu es ici pour obéir à tes maîtresses de rencontre, et, moi, j'ai le droit de commander aux Fils de joie ; chante!...

— Soit. Je vais donc te dire cet hymne à Sourya que tu veux bien me demander.

Il leva ses grands yeux vers la voûte étoilée, et préluda par quelques accords suaves:

« Sourya, dieu du monde et du ciel, lorsque ta face resplendissante écarte les nuées, la nature entière tressaille d'allégresse... »

La chanson était longue, mais le chanteur la soupirait avec tant de charme que la petite princesse ne se lassait pas de l'entendre.

Autour d'eux, les couples faisaient silence pour profiter aussi de l'intermède inattendu,

et un peu de douce poésie berçait les étreintes éphémères, accompagnait les baisers sans lendemain des acheteuses et des vendeurs d'amour.

Quand le dévédas eut laissé mourir sur ses lèvres peintes la dernière note du chant sacré, Syta détacha les perles de son cou et les lui donna.

— Oh! c'est trop! dit-il, en repoussant le collier royal.

Mais elle le lui attacha sur la poitrine:

— Non, non, garde-le en souvenir de cette belle nuit, et, pour que moi aussi je conserve quelque chose de toi, dis-moi ton nom?...

— Je m'appelle Soumati... J'aurais voulu, pourtant, te prouver autrement ma reconnaissance...

— Tu peux encore me donner un renseignement qui me sera d'un grand secours... T'a-t-on parlé d'un yoghi, plus séduisant que Smarra, qui a dû s'arrêter à Kandah-Swany?... Les brahmes que j'ai fait interroger n'ont point voulu répondre. Mais tu vois

tant de femmes qui sortent des temples, que tu pourras peut-être me tirer de peine...

— Ce Yoghi était un charmeur, sans doute?...

— Oui, un charmeur qui venait de loin, car il portait la sala blanche des religieux errants. Oh! dis-moi ce que tu sais?...

— Je ne sais rien; beaucoup de yoghis passent dans la ville. Cependant, comme c'est après-demain la Sakty-poudja, tu pourras te rendre au temple, et chercher toi-même, parmi les officiants, celui qui t'intéresse. Les pèlerins de tous les pays, viennent ici, deux fois par an, pour assister à ces fêtes de la fécondation.

Cette Sakty-poudja, dont parlait Soumati, avait été instituée en l'honneur de l'incarnation de la trinité: Brahma, Vischnou, Siva, incarnation qui, suivant le culte vulgaire des Hindous, s'est opérée par l'acte ordinaire de la génération. La nature, dans son union avec la divinité, est représentée par les trois déesses Bahvany, Lakmy et Sakty. Or, comme la trinité n'affecte pas l'unité, les trois

déesses n'en font qu'une, comme les trois dieux n'en font qu'un, et l'œuvre de génération s'accomplit par un seul lingam et un seul nahamam. La nature, ainsi fécondée, a produit tout ce qui existe. Une fois la création achevée, la garde du lingam fut confiée à Siva et celle de la matrice d'or à Sakty. C'est pour cette raison que les temples, consacrés au dieu noir et à son épouse, présentent tant d'insignes des organes générateurs.

Mais il se passait, disait-on, des monstruosités à cette fête de la Sakty-poudja, et la princesse frissonnait, rien qu'à l'idée de s'y rendre.

— N'y aurait-il pas d'autre moyen de se renseigner? murmura-t-elle.

— Non, affirma Soumati; et si tu ne tentes pas cette démarche, il est probable que tu ne retrouveras jamais ton yoghi charmeur.

Le Fils de joie, câlinement, se rapprocha :

— Tu m'as donné ton collier, mais je voudrais davantage...

— Quoi donc?

— Ton baiser. C'est la première fois qu'on

méprise mes caresses, et j'aurais été si heureux de te montrer ma science!... Certes, tes maris ne sauraient lutter avec moi!

— Oh! dit-elle, je suis lasse d'amour, lasse d'étreintes et de voluptés!... Je veux connaître des ivresses que tu ne pourrais me donner!... Bénis mon indifférence qui te permettra, ce soir, de contenter d'autres désirs... Le règne des Fils de joie est court, bientôt pour eux vient la vieillesse qui est le commencement de la mort!... Profite, Soumati, des heures glorieuses que les dieux t'accordent!...

Lackmama s'était endormie entre deux dévédas qui lui avaient donné le bonheur qu'elle souhaitait. Syta secoua la suivante qui ouvrit des yeux embrumés de rêve.

Les couples reposaient sur les coussins, au hasard des étreintes. C'était, après l'ardeur des caresses, le moment des jeux et des danses. Des clameurs fusaient, accompagnant des stridulations de flûtes, des déchaînements de tchila. Un dévédas pinçait de la vinâ, avec des mouvements lascifs de la croupe et des hanches, relevant, une gaze jaune lamée d'or

sur les lignes souples de son corps. Et il était beau, ainsi, de la beauté des bronzes polis et fins, dans les flammes de son voile flottant, les gemmes de sa coiffure, de ses bracelets, de ses colliers aux grelots translucides.

D'autres Fils de joie surgissaient de tous côtés, à peine couverts de mousselines diaphanes, et leurs mouvements s'exaspéraient sous une pluie de fleurs, un égouttement de parfums qui tombaient des voûtes.

Des spectatrices entraient, encore, parfois en bandes joyeuses, et quelques-unes, s'étant dévêtues, se mêlaient aux danseurs et chantaient d'une voix haute des stances à Kama. Des bras s'enlaçaient, des chevelures de femmes se mariaient, noires, à des chevelures d'hommes; des seins bombés s'écrasaient aux épaules rondes, des mains se cherchaient et s'unissaient, des lèvres s'oubliaient en d'infinis baisers.

X

LE CONSEIL

Syta et Lackmama étaient sorties de la maison blanche. Devant elles la ville resplendissait, aux premiers rayons du soleil, avec ses monuments dont les faîtes d'or s'incendiaient, ses colonnes, ses minarets, ses palais, verts et bleus, aux irradiations de queues de paons. La poussière des rues montait en légers tourbillons sous la brise matinale et une rumeur partait des maisons, semblable au crissement d'une nuée d'insectes.

— As-tu appris quelque chose? demanda la princesse à Lackmama.

— Non, rien, hélas!... Le Fils de joie m'a engagée seulement à assister à la Saktypoudja.

— J'ai reçu le même conseil.

— Et que feras-tu?...

— Je ne sais encore. J'éprouve une certaine répugnance à me rendre à cette fête de la matière, malgré les mensonges symboliques dont les brahmes cherchent à la parer. Je crains d'être reconnue et blâmée de cette curiosité.

— Nous descendons dans la crypte; nul ne nous verra, et, par une ouverture, ménagée à cet effet, nous ne perdrons rien de la cérémonie.

— C'est vrai, tu connais tous les secrets du temple, et tu as, sans doute, figuré parmi les vestales de volupté?

Lackmama baissa les yeux.

— Je l'avoue. Le devoir de la prêtresse de Siva est de s'offrir à tous, aux brahmes comme aux yoghis. Ah! les serviteurs du dieu noir sont plus instruits que nos maris, et, même. que les Fils de joie! Rien ne saurait te donner une idée de ces saturnales!... Pourtant, les religieux errants se tiennent à l'écart, une grille, même, les sépare des au-

tres fakirs, et jamais ils ne se livrent aux dérèglements de la Sakty.

Les deux femmes ramenant leurs voiles sur leur visage, traversèrent d'un pas rapide les ruelles tortueuses de la ville, choisissant, pour rentrer au palais, les quartiers les plus déserts.

Devant les maisons, des marchands de fruits et de légumes commençaient à s'installer, criant leurs primeurs. Il y avait là de beaux garçons qui souriaient aux filles, toujours prêts à quitter leur étalage pour satisfaire un caprice de rencontre ou s'engager dans le bataillon des maris servants. Des enfants portaient des vases de cuivre sur l'épaule, entassaient, dans de légères corbeilles, les provisions du jour. Ils étaient jolis et pimpants avec des colliers de turquoises et de corail, des bouffettes de nuances vives sur les oreilles. Nus, pour la plupart, ils n'avaient qu'une petite ceinture de cuir découpé ou une feuille de métal, retenue, sur les hanches, par une chaînette.

Seuls, les garçonnets sortaient le matin

pour les soins du ménage, les filles demeuraient au logis, se parant et se parfumant, toujours occupées du soin de leur beauté. Elles étaient, d'ailleurs, en minorité, l'usage voulant que les chétives et les contrefaites fussent immolées, dès leur naissance ; aussi n'était-il guère de demeure dont le seuil ne fût la pierre tombale de quelque *nagallas* (victime d'amour) destinée à veiller sur les êtres et les choses.

Ces petits anges revenaient à date fixe, dans certains villages; on les voyait sortir de terre, plus brillants que les rayons de *Ma*, la lune, et ils formaient d'étranges rondes aériennes, jusqu'à l'heure où la brise matinale ouvrait le cœur des lotus. Les nagallas étaient aussi vénérées que les esprits bienfaisants de l'eau, de l'air et du feu; des temples, même, leur étaient consacrés dans les solitudes des Montagnes bleues.

La Ranie, de retour au palais, mit sur son front le bandeau aux douze cœurs de diamants, se vêtit d'une gaze brodée d'or et, en compagnie des six Grands Maris, passa,

comme d'habitude, la revue de sa garde royale, donna à manger aux fauves, et se rendit dans la salle du conseil.

Il ne fut guère question, ce jour-là, de la chose publique, ni des intérêts du pays. Syta, fiévreuse et nostalgique, apprit à ses époux ses démarches de la nuit, et combien son sacrifice à Kama, dans la maison de volupté, avait été inutile.

Les six seigneurs partagèrent sa peine. Ruman-Bibi, la Science parfaite, fut surtout dépité de n'avoir pu fournir aucun avis prépondérant. Biskourmi, la Colonne de félicité, critiqua un peu, en le jalousant, le Fils de joie, et Nandamü, le Bélier d'or, mit Syta en garde contre les dangers de la Sakti-poudja.

— Si tu le permets, Lumière divine, nous t'accompagnerons dans cette expédition? proposa Soulabatka.

— Des hommes bien armés ont toujours leur utilité dans de semblables bagarres !

— Et si ton charmeur résiste, nous l'enlèverons! conclut Paraçou, l'incomparable.

Syta restait soucieuse. Il ne lui plaisait

point d'associer les six seigneurs à ses affaires de cœur. Certes, ils étaient empressés et tendres, selon l'étiquette, remplissaient loyalement leurs devoirs; cependant, il leur manquait, ce qui est tout pour une femme : le charme de l'imprévu et de l'inédit. Ce qui se passe au grand jour, sans difficulté, sans discussion, sans lutte est de mince intérêt. Combien l'amour serait banal s'il n'offusquait personne!... C'est pour cette raison, sans doute, que la petite princesse ne pouvait aimer ses six Grands Maris et encore moins les jolis satellites qui gravitaient autour de ces importantes planètes.

— J'irai seule avec Lackmama, déclara-t-elle, d'une voix brève.

— Comme il te plaira, Reine Auguste! soupira Ruman-Bibi, tu es libre de tes actions.

— Et nous n'avons qu'à nous incliner devant ton désir, appuya Paraçou avec un peu d'amertume.

— Tous les hommes t'appartiennent, ajouta Biskourmi d'un ton mielleux, aussi, feras-tu bien, après avoir satisfait ton désir,

d'envoyer ce Yoghi dans un monde meilleur!

— Nous l'immolerons dans une belle cérémonie en l'honneur de Siva! conclurent les six seigneurs, rasséréné; ce sera l'occasion de réjouissances sans nombre!...

— Et les brahmes nous assisteront, dit Ruman-Bibi. Au fond, ils détestent ces religieux errants qui leur enlèvent un peu de leur influence et de leur prestige. Nous leur laisserons le cœur du fakir pour l'autel de Bahvany.

Syta eut un rire léger.

— Attendez, au moins, que ma bouche ait connu la saveur de ses baisers! J'ignore son nom, je ne sais d'où il vient, ni où il va, et vous disposez déjà de sa vie... Si c'était un envoyé des dieux?...

— Tu aurais vu autour de son front l'auréole de gloire!...

— Devant le soleil, il semblait un autre soleil, et la forêt en était illuminée!

— A-t-il fait des miracles?

— Il m'a sauvée de la piqûre du serpent.

— Tous les charmeurs eussent agi de même.

— Enfin, déclara la princesse, avec impatience, s'il n'est point supérieur aux autres hommes, il a su produire sur moi un effet surnaturel, et je lui suis reconnaissante de m'avoir révélé que je n'étais point une poupée sans âme et sans cœur!

Dédaigneuse et hautaine, elle se leva, au milieu du silence consterné de ses six radogk, puis, ayant ramené sur sa poitrine la gaze d'or, un peu dérangée par la chaleur de la discussion, elle quitta d'un pas rapide la salle du Conseil.

XI

LE MYSTÈRE DU TEMPLE

— Lackmama, je veux ressembler à Rathi, la déesse des joies infinies!... Je veux que mon corps paraisse plus élancé que l'arbre du Ciricha! Tu me mettras, sous la poitrine, cette siouba d'orfèvrerie, à pointe droite devant... ma peau est plus douce au baiser que la trompe d'un jeune éléphant: tu la glaceras d'or et tu toucheras d'un pinceau agile mes lèvres, mes narines, la pointe de mes seins et le pli de mes hanches. Laisse mes cheveux, trempés de baumes, battre mes talons, comme un manteau humide, et que mes sourcils sombres se redressent ainsi que l'arc de Kama!

La suivante s'empressa:

— Ta bouche, ô Divine! ressemble au fruit du bimba trempé de rosée! tes bras sont des rameaux d'açoki, et tes reins ont la souplesse du cobra qui s'enlace au charmeur!

Mais la Ranie s'attristait de sa splendeur terrestre.

— Que m'importe! Lackmama. Je ne souhaite pas la caresse de la chair, celle de l'âme doit être autrement adorable! Je veux resplendir d'une beauté surhumaine qui trouble l'esprit du Bien-aimé! Enveloppe-moi de longs voiles de la couleur d'un ciel brumeux, et que mes yeux semblent deux astres perçant les nuages!...

Depuis la veille c'était, devant le palais, un grand bruit de foule et de pèlerins s'acheminant vers le temple de Kanda-Swany pour assister à l'orgie sacerdotale de la Sakty-poudja. Le parfum des cassolettes s'ajoutait à ceux du santal, des acacias roses et des amatlées enroulées aux tiges flexibles des jeunes bambous.

Une brise légère apportait aussi les aromes

lointains des champs de vétiverts et des forêts de cannelliers.

Syta, fiévreuse et irritée, n'avait pu goûter un moment de repos. Son esprit effleurait des sujets multiples, ainsi que ces frêles oiseaux-mouches qui ne quittent le calice d'une fleur que pour se blottir au cœur d'une autre. Il lui semblait que sa destinée dépendait de son entrevue avec le Charmeur, et une voix secrète lui affirmait qu'elle rencontrerait ce dernier à cette *fête de la fécondation* dont la pensée seule la faisait rougir.

— Lackmama, fais-moi boire du vin de lotus pailleté d'or, afin que ma raison chancelante ne me permette plus de m'épouvanter de l'orgie prochaine... Aurai-je la force de supporter un spectacle aussi singulier?...

Lackmama haussa les épaules:

— Les hommes, partout, sont semblables, lorsque leurs sens s'éveillent, et rien de ce qu'ils imaginent ne devrait plus te surprendre.

— Je suis la souveraine, et les hommes m'adorent à genoux, sachant que j'ai droit

sur eux de vie ou de mort!... J'ignore donc leur nature véritable, soupira Syta, en trempant ses lèvres dans la liqueur prestigieuse que lui offrait la suivante.

Les rues s'illuminaient, chaque maison avait son orchestre barbare, et, quelquefois, la brise qui commençait à mollir, envoyait aux oreilles de la princesse les chants nasillards qu'accompagnaient les dole et les vinâ. Au fond de la ville, le temple de Kandah se détachait, de plus en plus sombre sur le ciel criblé d'étoiles. Rien ne trahissait les préparatifs de la fête qui, cependant, devaient être en pleine activité. Qu'étaient devenus les pèlerins de la journée, la foule avide d'émotion dont les clameurs n'avaient cessé que depuis quelques heures?... Sans doute, le vaste bâtiment recélait-il dans ses flancs tout ce bétail humain, chair à supplices et à plaisirs, dont les brahmes allaient se délecter?...

— Lackmama, donne-moi mon flacon de saligram, et mets, sur un pan de mon voile, de l'essence de tubéreuse, afin que ces aromes véhéments m'évitent les dégoûts et les

défaillances... Et puis, comprends-moi bien... dès que j'aurai retrouvé le Charmeur, tu te glisseras à ses côtés, et tu l'avertiras de mon désir.

— Et s'il refuse de me suivre?...

— Tu lui diras que Siva t'inspire, et que c'est sa volonté que tu exprimes. N'as-tu pas servi le dieu noir, et n'es-tu pas toujours soumise à son pouvoir?...

— Je ferai ce que tu m'ordonnes; mais les yoghis sont en communication constante avec la divinité du temple, et il est difficile de les tromper.

— Fais-toi assister par un brahme... A quoi bon cette démarche dangereuse si je ne puis satisfaire ma volonté?... Ah! Lackmama, que le temps me semble long!...

— Ne veux-tu point, Princesse auguste, prendre congé de tes maris?

— Non, laisse-moi à mon rêve!... Mes époux m'importunent, et ne savent point trouver le chemin de mon cœur. Ils sont comme ces perroquets versicolores qui se disputent dans les arbres... Si le plumage de ces

oiseaux est agréable, leur voix ne saurait charmer l'oreille du poète... Je sais des oiseaux obscurs dont le chant est aussi mélodieux que le murmure des sources... On ne saurait les voir, car ils se cachent au plus profond des bois, mais on les chérit pour leur talent de virtuoses et le mystère dont ils s'entourent... La parole de mon Charmeur est plus adorable encore que la chanson de ces oiseaux divins!

Syta, accoudée à la balustrade de malachite de la grande terrasse qui dominait le paysage, poussa un petit cri. Comme par enchantement le temple de Kandah venait de s'illuminer, de la base au faîte; une formidable clameur, partie on ne sait d'où, avait dominé tous les bruits de la ville.

— Partons, Lackmama!

Et, comme une fillette qui court à son premier rendez-vous, la Ranie, tremblante et toute blanche dans ses longs voiles, descendit vers le Mystère du temple.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'ORGIE SACRÉE

« *Dêvadinam djagat sarvam*, dit la princesse, dans le langage usité en pareil cas, au brahme qui lui ouvrait la porte d'un réduit obscur, où elle se glissa en compagnie de Lackmama.

— *Mantradinam tâ dêvata*, répondit-il.

Il guida les deux femmes à travers une série de cours inférieures, qui, toutes, renfermaient des lingams géants et des statues de Siva dans ses différentes transformations. Parfois, une pièce d'eau offrait sa fraîcheur près des autels encore rougis par le sang des

victimes. De petites lampes de corne ou de jade éclairaient l'horreur des sacrifices que certains brahmes achevaient en l'honneur de la Sakty.

Syta glissa dans une flaque gluante, et dut se retenir au bras de la suivante dont la démarche était plus assurée.

Une odeur âcre d'huile ancienne, de sang et de graisse corrompue dominait le parfum des fleurs et des cassolettes. Un cœur, déjà bleui, reposait dans un vase d'or, et un paquet gélatineux d'entrailles salissait le piédestal d'une statue à trois têtes représentant la trimurty sacrée.

Le guide, qui n'avait plus prononcé une parole depuis l'entrée, fit passer les deux femmes entre des lions de granit dont les yeux flamboyaient, et descendit avec elles dans les parties souterraines de l'édifice par un escalier d'une centaine de marches, étroit et glissant. De distance en distance, une petite lampe, dont la mèche grésillait, emplissait l'air de fumée. Parvenus au bas des marches, ils inclinèrent sur la gauche, dans les

ténèbres, avançant sur un sol élastique, spongieux, comme celui des anciens terrains de tourbe. A certains tournants, des lueurs rougeoyaient dans des récipients de corne qui avaient une couleur d'orange sanguine et d'or trouble. Ce caveau répandait un singulier parfum de terre humide, gorgée de sang, avec des relents de cire chaude, d'huile et de beurre fondu. C'était une exhalaison, pénible et grisante, à la fois, dont les nerfs s'affectaient. Des autels de granit portaient des images grimaçantes, brutales et terribles, salies par les dons des fakirs. La voûte s'abaissait, parfois, jusqu'à toucher la tête des visiteurs; elle était calcinée par la chaleur des cires qu'on brûlait les jours de sacrifices.

Syta préférait encore, à ces antres d'épouvante, les jardins du haut aux allées tombales, aux fleurs agonisantes, noyées dans le sang. Sur ces clos funèbres, où les bassins sacrés s'ouvraient comme des bouches de puits, luisait, au moins, l'œil de turquoise d'un ciel ensoleillé, rappelant la vie. Ici, tout était immobile et désert. On n'entendait

même pas ce ronflement de ruche qui se perçoit aux fenêtres des maisons closes.

Syta s'assit sur le tronçon renversé d'un banc de pierre. Il lui semblait que son âme se dévêtait d'elle et flottait, indécise, comme la lueur fauve des petites lampes lointaines. Un sorite sanscrit était gravé sur le *salagrama* de granit qu'elle contemplait avec des yeux de songe qui ne voyaient pas. Lackmama murmura le distique qu'elle savait par cœur:

« *Tan mantram brahmanadinam:*
Brahmana mama dêvata. »

Les Brahmes possèdent les prières,
Donc, les brahmes possèdent les dieux!

— Pas un mot! souffla le prêtre; ici, vous pourrez voir sans être vues. Vous êtes sous le piédestal de la statue colossale de Siva qui domine l'autel. C'est devant vos yeux que s'accomplira le sacrifice des trois vierges, et vous ne perdrez rien de la cérémonie qui suivra...

— Mais, ce caveau est plus sombre que le naraca! soupira la princesse.

— Patience!... Tout s'illuminera, pour

vous, quand le moment sera venu. Il vous semblera voir s'ouvrir la *swarga* devant vos yeux éblouis!...

Un glissement se fit dans la nuit, puis, tout demeura silencieux... Syta tressaillait d'impatience et de crainte. Jamais elle n'avait rien ressenti de pareil. L'obscurité morne, humide qui l'environnait devait être peuplée de larves, comme celle des tombeaux; ses pieds, certes, reposaient sur la poussière des morts, des spectres erraient sous les voûtes de cette crypte affreuse!...

— Partons! Lackmama, je n'aurai jamais le courage de demeurer immobile dans ces ténèbres... L'angoisse précipite les battements de ma poitrine!

Mais la suivante était familiarisée avec l'épouvante du lieu.

— Ne crains rien, Divine, je suis auprès de toi et je veille... Aucun danger ne nous menace... Bientôt tu connaîtras le mystère de la *matrice d'or* que féconda Brahma, dieu seul en trois personnes! Lorsque l'univers sera de nouveau plongé dans le *pralaya* (chaos) c'est

par une nouvelle union du lingam et du nahamam que le mouvement et la vie redescendront sur la terre!

De vagues chuchotements partaient maintenant de l'ombre: l'on eût dit un essaim d'abeilles bourdonnantes, donnant des ailes contre les murailles. C'étaient aussi de rapides frôlements, un choc de vases remués, et comme un déchirement de soie.

— Les prêtresses parent l'autel, dit Lackmama, elles mettent des roses effeuillées sur les marches, afin que le corps nu des femmes qui s'offriront à la Sakty repose plus mollement. Tu ne saurais imaginer, Divine, la quantité de roses que l'on cueille pour cette cérémonie!... On verse aussi tant de parfums sur les dalles qu'il faut frotter ensuite pendant des jours pour leur rendre leur éclat.

— Je ne vois rien encore.

— Parce que les femmes circulent avec des petites lampes, pour ne pas réveiller les *pitris* qui ne doivent point être troublés avant l'heure du sacrifice. Autrement, ils ne seraient pas en nombre suffisant pour chasser

les démons du mal. Patiente encore, Parvati, bientôt, se manifestera!

Parvati est la déesse redoutable, épouse de Siva. Elle change souvent de nom, mais sa fonction, tour à tour bienfaisante ou néfaste, est presque partout la même.

Siva fut la cause efficiente qui, par son énergie ou sa Sakty, comme instrument, produisit ou détruisit le monde. Mais, peu à peu, par la prédominance du rôle de la Matrice d'or, dans la fécondation universelle, la puissance de l'élément mâle diminua. Selon le *Vayou Pourana*, Siva possédait une double nature mâle et femelle. A la nature blanche, ou qualité de bonté, on rattacha les *Saktis* bienfaisants; à la nature noire, les déesses redoutées. Mais, comme plusieurs de ces divinités sont notoirement aborigènes, il est probable que l'ensemble fut constitué par le groupement des puissances femelles pour former une sorte de polythéisme féminin, que les Brahmes acceptèrent comme une religion populaire, en y introduisant, au dernier degré, des femmes mortelles, depuis les Brah-

mines. Ainsi, ces croyances, jusqu'alors dérobées aux masses dans leur essence, devinrent accessibles à tous, par le sensualisme et la passion qui y furent ajoutés.

Les *bakta*, ou sectateurs de la Bakti, se divisèrent en plusieurs branches; mais celles du Sivaïsme adressèrent de préférence leur dévotion aux énergies et divinités femelles, à l'union des sexes et aux pouvoirs magiques. Les *Tantras*, en particulier, sont des livres d'érotisme, d'envoûtement et d'occultisme.

Les rites de la Bakti sivaïste unissent les deux sexes, sans distinction de caste, et, dans les réunions secrètes du temple, consacré à Siva et à Parvati, les affiliés, ivres, se ruaient les uns sur les autres, après quelques cérémonies préparatoires, se livraient aux plus étranges orgies sous le regard bienveillant des prêtres du dieu noir!

Par ces manifestations, il n'est point étonnant que le culte de la femme se soit développé, dans ces contrées adoratrices de la Bakti, sous la forme de l'union sacrée des sexes: Lingam, yoni, ou nahamam.

Syta ne parlait plus, perdue dans ses rêveries, angoissée et curieuse à la fois.

Tout à coup, une faible lueur se produisit, puis, un feu d'artifice éclata, comme par enchantement, illuminant tous les recoins du temple. Les deux femmes avaient, devant elles, une ouverture assez large pour permettre à leurs regards de ne rien perdre de ce qui allait se passer: Tandis qu'une multitude de petites lampes versicolores s'allumaient, à la fois, une musique, étrange et mystérieuse, partait des profondeurs de l'immense salle, qu'aucune fenêtre ne mettait en communication avec le dehors. C'étaient des gloussements de femmes pâmées, des roucoulements de tourterelles, monotones et tristes, que soutenaient des bourdons masculins. Parfois, le chant se muait en une plainte très douce, qui semblait la note perlée d'une flûte de cristal; puis, un sanglot répondait, et l'unisson se faisait de nouveau sur un mode plus vif. Mais, la mélodie désolée revenait, comme issue des profondeurs de la terre, soulignait l'horreur du meurtre de chair et

d'âme qui allait s'accomplir, l'effrayant poème, tiré des livres sacrés, épuisait le récit des châtiments et des peines du Naraca. A la fin, alors que, mêlées, les voix avaient charrié, sur l'onde des *Tchihoumtchi*, toutes les épaves des douleurs humaines, elles retombaient aux soupirs d'amour, aux désirs invincibles de la possession.

Des milliers de cires odorantes dardaient, dans l'air bleu des encens, leurs lances de flammes : partout couraient de légères guirlandes de verres teintés, en formes de fleurs, renfermant aussi un pistil lumineux qui trempait dans les huiles sacrées.

Le temple, ainsi éclairé, montrait les merveilles de ses voûtes, couvertes de bas-reliefs, et soutenues, de distance en distance, par des éléphants aux trompes dressées, aux défenses cerclées d'émaux. L'art hindou, qui inspira l'art antique de la Grèce et de l'Egypte, se déployait là dans toute son incomparable magnificence. Colonnes aériennes d'onyx et de porphyre, chapiteaux, plus fouillés que des guipures de prix, fleurs de lotus. s'enrou-

lant au corps nu des déesses, enlacées aux dieux, langues et prunelles de rubis, brillant aux faces convulsées des monstres en rut, c'était une vision inouïe, dont la petite reine, habituée cependant à toutes les splendeurs, se montrait surprise et charmée.

Trois femmes dévêtues se surhumanisaient sur un trône très haut, et, derrière elles, s'éployaient les robes blanches des trois Brahmes officiants. A un moment précis de la cérémonie, les trois vierges, choisies parmi les plus belles et les plus puissantes brahmines du temple, s'étendaient dans les roses, et les prêtres les possédaient aux regards de tous, tandis que s'alanguissait, jusqu'aux soupirs de l'extase, la mélodie sacrée, et que les mille cassolettes de l'autel répandaient d'aphrodisiaques senteurs.

Les trois jeunes filles, entièrement nues, les cheveux mêlés de poudre d'or et de diamant, se tenaient agenouillées auprès du lingam couronné de fleurs. Elles répondaient par une note douce, tenue à l'unisson, une note lapidaire et fluide, indestructible ainsi

que les artifices du symbole même, vainqueur de l'univers.

Syta se sentait comme soulevée. « Il est impossible, se disait-elle, que l'amour qui inspire ces voix célestes ne soit pas la grande règle de la vie, le but unique de la création, la volonté suprême de la nature!... Et, pourtant, des êtres comme ce Charmeur restent chastes, à travers les tentations et les délires de la chair! Quel est le dieu ou le démon qui les hante?... »

La liturgie musicale, naïve et tendre, de la messe de volupté, entrait dans l'âme extasiée et dans les nerfs trop vibrants de la Ranie avec les voix aiguës et volontaires des femmes, les clameurs ardentes des hommes, exaspérés de désirs.

Syta finissait par être prise aux moelles, suffoquée par tout ce qui se dégageait de cette assemblée, ivre d'émois charnels, de transports lascifs. Devant elle, s'élargissait la nef, parée d'extraordinaires empreintes, de fabuleuses images, où les couples se ruaient sous le berceau renversé des voûtes. Des siècles

s'étaient réunis pour apporter à Brahma, le dieu puissant, en trois personnes distinctes et pourtant unifiées, l'effort surhumain de leur art superbe.

Les trois dieux, à la nature androgyne, qui ne faisaient qu'un seul dieu, représenté dans *Zyaus*, *Swayambhouva* ou *Brahma*, avaient inspiré merveilleusement les premiers artistes de l'Inde. Ils s'étaient exercés aussi à la personnification des trois principes femelles: *Brahmy-Lakmy-Sakty*, qu'ils avaient réunis sur le piédestal du Nahamam ou Nari. La poésie et le culte général en avaient fait trois déesses, épouses des trois dieux de la trimurty, et elles formaient aussi une trinité vierge sous le nom de *trimurty Kanyaka*.

Les invocations naïves qui, jadis, n'avaient pour temple que la voûte des cieux ou les arcanes de la forêt, et pour autel que les herbes sacrées et les mousses, furent remplacées par des sacrifices, offerts sur des trépieds de pierreries, dans des temples de marbre et de bronze. Toutes les légendes génésiques et fabuleuses de l'Inde datent de là.

C'est alors que les premiers ouvriers du monde avaient taillé ces piliers trapus, couverts d'ornements précieux, aux chapiteaux curieusement fouillés, couronnés de nymphéas et de feuillages en volutes, ces colonnes de travées, soutenues par des monstres langués de rubis, et d'autres monstres unis au bas des piliers qui alternaient avec des lingams d'or. Toute cette religion avait pour tremplin la chair. Logiquement, humainement, elle triomphait dans sa puissance farouche, car elle permettait à l'homme et à la femme de satisfaire leurs passions, les encourageait, même, en leur assurant que toute volupté était sainte et agréable à Dieu.

Les trois brahmes *poudjarys*, ou sacrificateurs, s'étaient agenouillés, à leur tour, pour adorer le symbole éternel d'éternelle force et d'éternelle jeunesse. Ils élevaient leurs mains pâles, puis se frappaient le front sur les dalles.

II

LA CARESSE DE BRAHMA

Autour de l'autel, élevé au milieu de la nef, se tenaient, entièrement nues, également, et dans des poses voluptueuses d'extase et de joie, les danseuses sacrées du temple avec des bracelets triangulaires aux chevilles et aux bras.

Par moments, elles se prosternaient, toutes à la fois, les mains étendues, baisant le sol, par trois fois, et se relevaient avec un cri guttural. Elles tournaient sur elles-mêmes, les seins en arrêt, les reins cambrés, et, d'une torsion lente du buste, balayaient les marches, de leur longue chevelure, les lèvres entr'ouvertes, les prunelles dilatées. Puis, elles

se redressaient dans un ensemble harmonieux, élevaient les bras avec une nouvelle plainte, à laquelle répondait la voix tremblante des officiants.

« Nous voulons l'amour, seul bien sur la terre! Nous voulons le plaisir des dieux et des humains!... Que la divine extase nous pénètre!

« Brahma est grand!

« Nous voulons, jusqu'au matin, nous offrir à tous les désirs, car nous ne sommes créées que pour les joies voluptueuses. La bonté du Tout-Puissant nous fit à son image. Que la divine extase nous pénètre!

« Brahma est grand! »

« Nous voulons nous anéantir dans l'amour, jusqu'à ne former, avec nos frères, qu'un corps et qu'une âme! La nature ne souhaite que l'union des êtres pour se renouveler sans cesse ; *naître*, *aimer*, *mourir!* tout se résume en trois soupirs. Que la divine extase nous pénètre!

« Brahma est grand! »

Les trois prêtres officiants avaient bu le

vin d'oubli dans des coupes d'or; ils s'étaient jetés sur les trois brahmines, et les avaient couchées sur l'autel, en les offrant à la trimurty féconde. En elles, ils adoraient la force créatrice de l'univers, oignaient de baume leur corps svelte, pour le purifier, une dernière fois, le rendre tout à fait digne de la faveur des dieux.

« Que les fleurs d'amour s'ouvrent au baiser des brises pour recevoir le pollen sacré! C'est l'unique vœu du monde! Rien n'existe, en dehors de l'amour! Que ceux qui ne sont plus capables d'aimer retournent à la mort, car ils prennent la place des amants bienheureux! Que la divine extase nous pénètre!

« Brahma est grand! »

Les prêtresses, autour des trois vierges, étendues sur l'autel, agitaient des encensoirs et faisaient tinter des clochettes de cristal.

Lentement, les brahmes montaient et descendaient les marches de l'autel, semblant hésiter devant la solennité du sacrifice. A chaque degré, leur voix tremblante reprenait un couplet de l'hymne à Brahma.

Enfin, ils s'arrêtèrent devant les jeunes filles, muettes et immobiles, les étreignirent, et l'offrande divine eut lieu aux yeux de tous.

« Brahma est grand! »

Syta, fébrilement, serrait la main de Lackmama, et son cœur battait avec force.

— Ah! dit-elle, je ne vois pas celui que j'aime!... Que n'est-il auprès de moi!

— Les yoghis, qui ont fait vœu de chasteté, se tiennent à l'écart, derrière les brahmes et les danseuses sacrées, vous les reconnaîtrez aux bandelettes qui entourent leur front. Leur voix est triste; ils dédaignent les joies charnelles, et ne vivent que pour la prière. Tout à l'heure, ils quitteront le temple, pour ne point assister aux scènes d'orgie qui suivront la Sakty...

Syta regardait ardemment dans la direction que lui indiquait Lackmama. Tout à coup, elle poussa un cri.

— Je le vois!... Je le vois!... Il est appuyé contre la dernière colonne, et ferme les yeux.

— C'est ce yoghi de haute taille dont le

visage est semblable à celui de Kama, dieu des voluptés saintes?...

— Oui, nul n'est aussi beau! il resplendit comme le lotus lumineux du temple de la côte d'Orixa!... Va le chercher...

— Que lui dirai-je?...

— Tu lui diras qu'il s'agit de sauver une âme, va!

Un grand mouvement s'était fait dans le temple, à un signal donné par le chef des poudjarys. Les femmes, au milieu des fleurs, s'étaient étendues, s'enchevêtrant les unes aux autres, mêlant les pierreries de leurs chevilles et de leurs bras. Une guirlande de corps nus entourait maintenant l'autel, corolles vivantes, frémissantes, lascives, offertes dans le flot des chevelures épandues, dans la senteur exaspérée des roses et des tubéreuses. Lentement, la couronne humaine tournait autour du piédestal, resserrant l'étreinte des chairs moites, offertes aux désirs de tous.

Les poses d'extase et d'adoration se pré-

cisaient, s'adressant plus directement aux sens devant les brahmes poudjarys, les namadarys et les fakirs à la figure ascétique, qui, aux derniers rangs, tenaient de vastes amphores pleines de liqueurs cantharidées.

Les femmes, maintenant, restaient immobiles, après avoir enlacé entre elles, plus étroitement, leurs bras et leurs jambes. Les prêtres effeuillaient, sur leurs seins, de nouvelles fleurs, et balançaient les boules de parfum, contenues dans des encensoirs d'or, en prononçant de mystérieux mentrams.

Le poudjary sacrificateur fit un signe, appelant les religieux et les invités à l'adoration des trois déesses, mères de l'univers. Ils s'approchèrent vêtus de sola safranées, couronnés de feuillage, et se prosternèrent devant l'autel du Linga-nahamam, sans franchir encore le rempart de chair des femmes étendues.

A ce moment, des mets violemment épicés, défendus en temps ordinaire, des vins épais et lourds circulèrent parmi les assistants, alors que les brahmes poudjarys égorgeaient sur l'autel sept chevreaux et un enfant de sept

mois, nourri du même lait que les chevreaux. Le sang tiède, recueilli dans des coupes précieuses, fut offert d'abord aux trois déesses, puis à tous ceux qui désirèrent se rendre dignes des bienfaits du nahamam.

Les invocations terminées, hommes et femmes se jetèrent sur les mets qu'on leur offrait, buvant à même aux outres d'arack, de vin de lotus et de palmier, saupoudrés de kurry et de cannelle. En peu de temps l'ivresse fut complète. Les danseuses, les yeux alanguis et les lèvres sèches, se tordaient sur leur couche fleurie, les prêtres, titubants, se traînaient le long des piliers, en poussant de rauques halètements.

Trois fois les brahmes poudjarys accomplirent publiquement, sur l'autel rouge, parmi le sang des victimes égorgées, l'œuvre de génération, puis retombèrent, épuisés.

Enfin, les liens se rompirent, et ce fut une mêlée générale. Avec des cris et des soupirs, les couples glissèrent à terre, mêlant les sexes, les désirs, les baisers. Comment décrire cette saturnale immense de ruts effroya-

bles, souvent contre nature, entourée de toute la pompe des cérémonies indoues qu'on nomme les fêtes de la Sakty-poudja ou mystères de la fécondation universelle?...

Les invités ne formaient plus qu'un troupeau de fauves en folie. Nul autre choix que le hasard ne présidait plus aux étreintes, et les baisers, parfois, s'alanguissaient, dans le sang, aux lèvres des plaies béantes que les doigts fébriles agrandissaient.

Syta s'était voilé la face pour ne plus voir ces scènes de passion et de meurtre, des sanglots crispaient sa gorge.

Que pouvait bien faire Lackmama?... Avait-elle cédé à la tentation affreuse?...

Mais, à ce moment, la confidente reparut, et dans la demi-obscurité du caveau, se dressa la haute silhouette du yoghi.

III

SALASSIM

Syta, avec un soupir heureux, se laissa glisser aux pieds de son sauveur.

— Enfin, tu es venu! Je te vois! Je presse contre mes lèvres un pan de ta sala! et tes yeux m'enveloppent de leur fluide astral!... Oh! dis-moi ton nom, afin que je puisse le murmurer, sans fin, jusqu'au spasme suprême!...

— Ce n'est pas mon nom qu'il faut prononcer.

Alors, Syta se souvenant de la recommandation de Lackmama, dit avec ferveur:

— AUM! Adoration au Soleil!... Oui, je sais qu'en venant au monde tu as été placé

au premier rang sur la terre. Souverain seigneur de tous les êtres, et mieux que moi — que mes sœurs ont nommée reine de ce pays — tu dois veiller à la conservation des lois civiles et religieuses.

— C'est mon devoir.

— Tout ce que le monde renferme est ta propriété. Par ta primogéniture et par ta naissance tu as droit à tout ce qui existe. Je t'en supplie, dis-moi ton nom!

— Relève-toi, fit le religieux, c'est *Salassim* qui veille sur toi.

— Salassim!

— Tu sais mon nom. Prononce-le quelquefois après celui de l'Etre suprême qui, seul, est grand. AUM! adoration au Soleil!

De nouveau, elle voulut se prosterner, mais Salassim, par la seule puissance de son regard, la maintint immobile.

— Que désires-tu de moi?...

— Je veux, dit-elle, que tu demeures au palais, afin, qu'à tout moment du jour, je puisse écouter ta parole divine et me caresser

l'âme à la flamme de tes yeux étranges qui semblent deux foyers dans la nuit!... Nul homme n'est aussi étrangement beau que toi! Nul, jamais, ne m'a pénétrée d'une aussi délicieuse langueur... Pourtant, Salassim, je ne souhaite pas la possession de ta chair, ni la brûlure de ton baiser... Tu es trop au-dessus de moi pour que mon amour ne te respecte pas infiniment... J'ai tous les hommes que je désigne à Lackmama. Quelques-uns se traînent sur les genoux jusqu'à mon palais pour embrasser le diamant de mon orteil, et se laissent mourir de l'excès de leur joie. J'aime les jeux des adolescents, et beaucoup, après l'initiation, se condamnent aux pires supplices pour ne plus connaître d'autres transports que ceux que je leur ai enseignés... Je pourrai donc, Salassim, rester auprès de toi sans désirer autre chose que le baume de ta parole... Viens au palais.

Mais le yoghi, tristement, hocha la tête.

— C'est impossible.

— Impossible?... Pourquoi?... Ne suis-je pas la Reine?

— Au-dessus de la Reine, il y a Swagambhouva, roi du monde, des astres connus et inconnus. Il y a le grand Mystère qui nous a créés et qui nous détruira.

Syta se fit dolente et câline.

— Auprès de toi je serai plus timide que l'asparasa de la bakti lointaine, et je t'obéirai comme au Maître de mon cœur et de l'univers! Pour moi, tu n'es plus un homme comme les autres, tu es l'égal de Vicra-Karma!

— Non, petite princesse adorable, je ne puis te suivre et vivre à ton côté, comme Yassoub ton lion favori. Ma mission est d'errer dans la forêt profonde, où vivent mes frères. Nous y possédons des abris souterrains et des yajasalas que visitent les pitris. D'ailleurs, nous mourons et nous nous réincarnons, à volonté; nous serions éternels, si notre désir de vivre était assez puissant. Malheureusement, nous nous lassons des hommes, qui sont grossiers et cruels; de notre plein gré, nous quittons la terre, après avoir essayé d'y faire germer le bon grain... Nous partons purs et dignes d'Issouara, l'Etre suprême,

qui n'est qu'un merveilleux Esprit de lumière.

— Et vous n'aimez jamais?...

— Nous aimons d'âme et de pensée. Tu connais l'histoire de mon frère Nassudamy qui se damna pour avoir possédé une femme?...

— Oui, fit Syta tremblante, il enleva Viamalah, la plus belle des filles de Bénarès, et mourut empoisonné par la naga sacrée (1).

— Tu vois que la femme nous est funeste!...

— Je ne suis pas semblable aux autres, car j'ai épuisé les jouissances humaines, j'ai assouvi tous mes désirs, toutes mes tentations, et mon être aspire à des félicités plus hautes. Tu n'auras rien à craindre de mon sexe, Salassim, mon corps sera aussi glacé que s'il était couvert par les neiges de l'Himalaya!...

— Il te semble ainsi, ô Divine! ô Parfum! mais, en réalité, il brûle comme le yajasala des Montagnes bleues avant les sacrifices!... Tu me perdrais, sans te sauver toi-même!

(1) *Le Mystère de Kama*, 1 vol., du même auteur.

Syta pleurait doucement sur le sein de Lackmama.

— Alors, tu me repousses! dit-elle, désolée.

— Je refuse de te suivre.

Elle se redressa, farouche.

— Ah! malgré tes discours, tu es bien semblable aux brahmes qui ne se plaisent qu'aux scènes douloureuses de passion et de meurtre!... Le prêtre a toujours été le mauvais génie de notre race! Partout, il a fait alliance avec les méchants esprits pour proscrire toute indépendance, toute vérité, toute justice et toute science! Il ne veut pas que l'homme conçoive de l'Etre suprême une idée saine et rationnelle, car il ne peut régner qu'en terrorisant les consciences, en étouffant les nobles aspirations de l'âme!...

— Tu es courroucée, dit Salassim, je me retire, et, dans ma solitude, je prierai pour toi.

Mais elle se cramponna, sanglotante, à la sala du yoghi.

— Non, non, ne m'abandonne pas!

— Il le faut. Et puis, ces scènes d'orgie me soulèvent le cœur.

Elle jeta un coup d'œil distrait sur le sanctuaire que les *velakous*, lampes sacrées, éclairaient de jets verdâtres.

Les couples enlacés s'agitaient sur les roses mutilées, dans les flaques de vin et de sang, ivres de baisers, de cris, de blasphèmes et de meurtres.

Des enfants, destinés aux brahmes, gisaient égorgés; des jeunes filles, aux mamelles coupées, étendues sur leurs voiles ensanglantés s'agitaient fébrilement, la face terreuse, les cheveux collés aux joues. Beaucoup d'invités dormaient pesamment, les hoquets et les ronflements se mêlaient aux râles de volupté et de mort.

Salassim portant ses regards plus haut que la scène de monstrueuse orgie, contemplait ces merveilles de l'art hindou, dont s'inspira plus tard l'art de l'Egypte et de la Grèce. Les ancêtres de ces hommes, qui gisaient pêle-mêle dans leur abjection, avaient fouillé au ciseau ces colonnes aériennes, ces déesses

frêles de grâce et d'amour dont s'adornaient les chapiteaux comme d'un collier précieux. Ils avaient inventé ces lotus, ces acanthes et ces lierres qui s'enroulaient autour des clefs de frises, précédant le grec pur, le dorien, l'égyptien, le gothique, le romain, l'arabe, imaginant mille chefs-d'œuvre incomparables, cinq mille ans avant que l'Egypte ait jeté les fondations de Thèbes, que la Grèce ait élevé le Parthénon et que les Arabes aient ciselé l'Alhambra!...

Et toutes les merveilles de ce lieu magique ne rendaient que plus odieuse la scène de rut, de meurtre et d'ivresse qui se déroulait en ces fêtes de la Sakty.

— Viens, murmura la petite princesse, en essayant d'entraîner le yoghi, viens avec moi. Je te ferai plus grand que mes six maris, plus grand que moi-même, tu seras le plus aimé et le plus vénéré!...

Mais il la repoussa, recula dans les ténèbres de la galerie.

Déjà, elle ne le voyait plus, mais elle entendait sa voix lointaine.

— Si tu veux abandonner ton palais, tes enfants, tes époux et ton peuple, si tu veux vivre, comme la plus humble des Kourouba, de racines et de miel, tu me trouveras dans les profondeurs de la bakti où je demeure avec mes frères. « Savoir, vouloir, oser, se taire! » tel est le quaternaire occulte de ceux qui gouvernent le monde!...

IV

RETOUR AU PALAIS

Il avait disparu, et Syta sanglotait plus fort sur la poitrine de Lackmama.

— Abandonner les miens! renoncer au pouvoir! fuir comme une criminelle!... Est-ce possible?...

— Il faut oublier les paroles insensées du yoghi; des religieux aussi beaux et aussi éloquents te consoleront, ô Divine! de l'aveuglement de cet homme!... Quel autre serait assez fou ou assez dédaigneux des voluptés de la vie pour te résister?...

— Rentrons au palais, Lackmama, je me soutiens à peine.

Tâtonnantes dans la longue galerie som-

bre, elles tâchèrent de retrouver la porte qui s'ouvrait sur la cour des sacrifices, entre les deux lions de granit aux prunelles flamboyantes.

Les petites lampes fumeuses s'étaient éteintes, et le sol spongieux rendait leur marche plus pénible. Le sang de la Sakty avait coulé par d'invisibles fissures, collait aux pieds ; l'odeur du charnier prenait à la gorge, et l'angoisse de la reine augmentait dans ce lieu d'agonie. Elle fut tombée, sans la sollicitude de Lackmama, qui, depuis longtemps, était familiarisée avec les cauchemars du temple.

Enfin, elles gagnèrent les jardins, aux allées tombales, aux fleurs lourdes, gorgées de sang, dont le parfum montait violemment dans la nuit. Syta respirait plus librement, satisfaite de revoir le ciel, d'entendre les bruits lointains de la ville, d'échapper aux suggestions morbides de l'orgie rouge.

— *Saranay aya!* murmura le brahme qui lui ouvrit la porte, et elle répondit rapidement :

— *Assirvadham!*

Le temple de Kandah, à l'extérieur, rayonnait toujours, de la base au faîte, comme pour célébrer, par les mille feux de sa façade, l'effroyable drame qu'il abritait.

La Ranie reprit rapidement le chemin du palais par les ruelles désertes, s'effaçant le long des maisons, et ramenant, sur son visage, les plis du voile safran, ourlé d'or, dont elle s'enveloppait pour ses sorties nocturnes.

Les autres temples d'Ahmehnagara demeuraient plongés dans les ténèbres; seuls, les animaux fantastiques, qui en gardaient l'entrée, se détachaient sur les murs de granit, entre les lingam et les nahamam adornés de fleurs. Dans les carrefours, les yajasala fumaient encore, encombrés par les ossements des bêtes, immolées en l'honneur de la Sakty.

Syta gagna enfin le portique de son palais, et passa furtivement sous le gigantesque taureau de marbre rouge qui en gardait l'entrée. Peut-être la reconnut-on, mais nul n'osa témoigner de l'étonnement. N'était-elle pas la souveraine adorable que chacun respectait, et tous ses désirs n'étaient-ils point sacrés?...

C'est avec un soupir heureux qu'elle se livra aux soins de ses femmes, dont les mains légères glissaient sur son corps en caresses parfumées, versant les essences et les baumes, et, lorsqu'elle fut prête pour le repos, délicieusement, sur sa couche solitaire, elle ferma les yeux...

V

L'ENVOUTEMENT

Mais le sommeil ne vint pas.

Le corps astral de Salassim, dégagé de son enveloppe terrienne, se manifesta aux yeux éblouis de la princesse, sous la forme d'un disque lumineux, qui se déplaçait avec une vitesse extrême. Il effleurait son front, ses lèvres, et son essence fluidique la pénétrait, parfois, avec ardeur, la secouant, de la nuque aux talons, voluptueusement. Elle entendait un divin murmure, bien qu'aucune voix ne fût perceptible dans la nuit. Les chuchotements erraient sur son visage, entre ses seins, descendaient le long de son corps charmant, la faisant défaillir indéfiniment. Jamais elle

n'avait rien éprouvé de semblable, et elle répétait avec passion:

— O mon Aimé! ô mon Maître!... Descends en moi, encore, toujours, que je sente la flamme de ton baiser!... Aucune autre félicité sur la terre n'est comparable à cette divine extase!...

— Ouvre les bras!... disait-il, et il se posait sur son cœur. Ouvre les lèvres!... et il enveloppait sa langue d'une caresse experte... Ouvre les genoux! et il s'oubliait en elle, éperdument.

Le disque bleuâtre, parfois, disparaissait, semblant traverser les murs. Alors, elle le rappelait, ne pouvant se lasser de sa vue, souhaitant toujours le posséder mieux.

La chambre était tout éclairée par sa présence; il la traversait, comme un bel oiseau de lumière aux ailes rapides, présentant souvent les nuances fondues de l'arc-en-ciel.

Cette nuit fut exquise pour Syta. Elle eût désiré rester toujours sous le charme hypnotique, sans se mêler aux grossières sensations de la vie.

Aussi, lorsque ses femmes pénétrèrent dans son appartement, refusa-t-elle de quitter le lit, prétextant une fièvre soudaine.

Ses six Grands Maris, admis auprès d'elle, s'inquiétèrent fort de la voir si dolente. Jamais les yeux de leur petite souveraine n'avaient eu de si étranges lueurs; elle leur sembla merveilleusement séduisante, dans le désordre de ses longs cheveux, avec ses seins frémissants, aux pointes dorées, et le sourire encore extasié de sa bouche.

Ruman-Bibi, la Science parfaite, s'empara de sa menotte avec une ardeur soudaine, tandis que Biskourmi, la Colonne de félicité, glissait un baiser un peu plus haut que le coude. Paraçou, l'Incomparable, déjà s'était agenouillé avec Naudamü, le Bélier d'or et Soulabatka, le Fruit savoureux, tandis que Doudouma-Lovi, au-dessus de tout, balbutiait, dans son trouble, des paroles indistinctes.

Mais la Ranie les écarta d'un geste las.

— Oh non! pas aujourd'hui!

— Pourtant... hasarda Ruman-Bibi.

— Nous ne t'avons rendu hier, aucun hommage, observa mélancoliquement Naudamü.

— Et tous tes seconds maris, que tu dédaignes comme nous, sont dans la désolation! soupira Biskourmi.

— O Lotus admirable ! Fleur de chair digne de Vicra-Karma, l'artiste éternel, laisse-nous nous griser du parfum de ton corps, et boire à tes lèvres le vin d'oubli, plus doux que l'onde sacrée de la source Hadamour!...

Soulabatka pleurait d'admiration et de convoitise.

— Laisse-nous, seulement, te tisser un voile de baisers! Que ton corps adorable en soit recouvert entièrement, et que chaque maille caresse un petit coin de ta beauté parfaite!...

— Non, dit-elle, vous ne connaissez pas les vraies voluptés.

— Nous ne les connaissons pas! gémit Naudamü. Apprends-nous donc la science suprême. Ne sommes-nous pas tes esclaves prosternés?...

8

— Vous ne pouvez savoir les joies divines des esprits lumineux!... Vous êtes de la terre, et des félicités inouïes ont emporté mon âme dans l'île de *Raunak* (l'île de volupté). Khrishna, seul serait aujourd'hui le bienvenu, car lui seul saurait m'embraser du feu de son amour astral!

Les six Grands Maris, consternés, se regardèrent avec étonnement.

— Qu'a donc notre petite princesse?... chuchota Paraçou.

Et chaque seigneur, à son tour, donna son avis.

— Les pitris maléfiques l'ont visitée cette nuit!

— Ils l'ont emportée dans l'*adda-loca*, et lui ont enlevé la raison!

— Elle est plus glacée que le *Maha-Merou* aux neiges éternelles.

— Les plus irrésistibles caresses la rebutent!

— Nos baisers lui semblent plus redoutables que la piqûre de la guêpe!...

— Malheur à nous! pleurèrent les six Ra-

dogk, en se voilant la face, et ils firent venir le vieux Brahme de la cour, dont ils appréciaient tout particulièrement l'expérience et les sages conseils.

VI

LES ESCLAVES D'AMOUR

Le religieux, en apprenant les craintes des grands Radogk eut un tressaillement joyeux, assez bizarre en la circonstance, et se rendit dans la partie du palais réservée aux époux de Syta. Cette construction ressemblait à une forteresse, car on avait supprimé, avec un soin jaloux, ainsi que pour les gynécées de femmes, tout ce qui pouvait permettre aux jeunes hommes, enfermés là, d'être vus et de voir au dehors. Avec les murs élevés, les tours et les cours intérieures de ce logis, encastré dans les édifices, les esclaves d'amour de la Très-Haute n'avaient nulle communication

avec les autres hommes. Au coucher du soleil, on leur permettait de monter sur les terrasses, de chanter, en s'accompagnant de divers instruments, et de réciter des poèmes érotiques, dont le plus ardent avait parfois le don de toucher le cœur de la souveraine.

Ces beaux esclaves, occupés tout le jour à s'épiler, se parfumer et se parer de tissus précieux, étaient, comme presque tous les hommes d'Ahmehnagara, d'une ignorance extrême. Ils ne connaissaient, à part les règles amoureuses du Kama-Shastra, que l'usage des différents objets nécessaires à leur existence, et, encore, ne les appréciaient-ils que sous les transformations que leur avait fait subir l'industrie.

Les salles qu'ils occupaient étaient somptueusement garnies, à la manière hindoue, de tapis, de nattes, de larges et moelleux divans, aux housses de soie et d'or. Les murs, en marbre blanc et vert, fouillés au ciseau et plus déchiquetés que de la dentelle, présentaient des clous de pierreries, assemblés en losanges ou en étoiles.

Des draperies lourdes, mêlées d'argent et d'or, séparaient les pièces, qui s'éclairaient par le haut, à travers des vitraux verdâtres dont la teinte douce alanguissait les regards.

Les époux secondaires de la Ranie fumaient nonchalamment, étendus sur les coussins, et tous étaient d'une grâce accomplie et irritante: longs yeux estompés de sourma, cheveux, savamment nattés ou épandus sur les épaules, lèvres charnues à l'éblouissant sourire. Ils montraient des formes de jeunes dieux, à la fois sveltes, nerveuses et robustes, des mains aux ongles plus polis que l'agate, des pieds fins et cambrés, gemmés jusqu'à la cheville. Un réseau de pierreries leur couvrait les reins, et des tatouages délicats de différentes teintes couraient sur leur poitrine et leurs bras.

Les six Grands Maris les choisissaient avec soin, les voulant aussi bien doués au moral qu'au physique, d'humeur gaie et de santé parfaite. Ils étaient le vrai luxe de la souveraine, et elle venait souvent s'asseoir au milieu d'eux pour se reposer des soucis du pouvoir.

A l'entrée des six Grands Radogk et du vieux Brahme, tous les maris se levèrent respectueusement pour le salut d'usage.

Ils portèrent leur main à leur poitrine, en inclinant le front avec grâce et dignité.

— Que l'Etre suprême soit avec vous ! maris de la Divine, et avec toi, Aracknaï, serviteur du temple aimé d'Issouara, dirent-ils gravement.

Les *granichy* firent un petit signe protecteur et bienveillant aux esclaves d'amour, et prirent les coussins précieux qui leur avaient été réservés.

Arachnaï, s'étant assis un peu peu à l'écart, invita les Radogk à s'exprimer librement sur le sujet de leurs craintes.

— Voici, dit Paraçou : Notre adorable Syta est, ce matin, d'une humeur étrange. Elle a refusé nos hommages et n'a point voulu nous accorder l'audience habituelle. Elle est seule dans sa chambre, où elle repose sur son grand lit comme une victime destinée au sacrifice de l'aswamedha !...

— Elle est allée hier à la Sakty, dit le Brahme, hypocritement, c'est sans doute, la fatigue qui l'accable aujourd'hui.

— Non, fit Soulabatka, nous avons l'expérience des fatigues de la Très-Aimée. Ses yeux expriment autre chose que ce que tu crois... Nous connaissons les fièvres heureuses de la Ranie. Jamais elles ne l'ont empêchée de visiter ses éléphants sacrés et de porter des friandises à son lion favori Yassoub. Vêtue de sa simarre chamarrée d'or sur la ceinture emperlée, avec le grand cordon de saphirs au travers du sein, elle passe chaque jour la revue de sa Garde royale et s'occupe des intérêts de l'Etat, car elle se montre sage et avisée en toutes choses. Nous t'affirmons, Aracknaï, que notre Divine est singulière, ce matin.

Le brahme eut un rire aigrelet qui surprit les Grands Radogk, malgré leurs préoccupations pénibles.

— A-t-elle parlé à quelque fakir durant la Sakty ?...

— Nous l'ignorons, soupira Naudamü,

nous savons seulement que l'un de ces enchanteurs lui a jeté un sort.

— Oui, appuya Doudouma-Lovi, depuis la dernière chasse à l'antilope le mal est dans son cœur.

— Il faut, dit le Brahme après avoir paru se plonger dans de longues réflexions, lui donner pour mari ce religieux qu'elle aime et qu'elle désire.

— Nous ne demandons pas mieux s'écrièrent les six Radogk, mais ce yoghi est introuvable, et nul ne sait son nom.

— Ah! fit Soulabatka, sois persuadé Aracknaï que nous ne voulons que le bonheur de l'Incomparable Syta ! et qu'il n'est pas d'effort que nous ne tentions pour mettre entre ses bras l'amant qu'elle s'est choisi !... des maris, dignes de ce nom, ne doivent-ils pas se dévouer entièrement à la satisfaction de la Très-Aimée?... Mais nous avons visité tous les temples d'Amehnagara, toutes les maisons fleuries où vivent les Fils de joie, tous les yajasala où s'immolent les animaux sacrés!... Ni les brahmes de Kanda-Swany, qui sont ce-

pendant au courant de toutes choses, ni les Hommes de volupté, ni les sacrificateurs n'ont pu nous donner le moindre renseignement. Ce yoghi charmeur est sans doute un solitaire de le backti, et il sera bien difficile de retrouver ses traces.

Doudouma-Lovi poussa un profond soupir: Il était très épris de la princesse, et, plus que les autres maris, souffrait de ses rigueurs.

— Un religieux ne pourrait-il détruire le charme qui enveloppe notre Divine? demanda-t-il.

Aracknaï hocha la tête tristement, mais une lueur passa dans ses yeux jaunes, pareils à ceux des félins.

— Les fakirs s'entendent parfois avec les esprits maléfiques pour envoûter les victimes qu'ils ont choisies. Mais l'audace est grande de s'attaquer à la princesse!...

— Il nous faudrait, dit Naudamü, un sujet parfaitement beau et vierge encore pour consoler et distraire Syta de son caprice.

— Hélas! soupira Biskourmi, nous avons ici les jeunes hommes les plus accomplis

d'Amehnagara et des contrées lointaines. Quelques-uns n'ont point encore approché la Ranie, et ne savent de l'amour que ce que nous leur en avons enseigné.

Il serait bon, je crois, déclara le Brahme, d'amener l'âme de l'envoûtée à une union intime avec l'Etre suprême. Elle y arrivera par la contemplation, l'extase et la connaissance du Mystère sacré. La femme, vous le savez, est supérieure à l'homme; elle possède, dans tout notre beau royaume, une autorité sans égale, car on vénère en elle les attributs *mère* de la divinité. Les vierges des temples, instituées en l'honneur de la trimurty femelle, Brahmy-Lakmy-Sakty conservent la dignité suprême. Il serait facile de choisir, parmi elles, une créature de charme et de douceur capable de soigner et de guérir notre souveraine. Mais quel homme, même élevé dans le mystère du temple, aurait assez de science, d'éloquence passionnée et de persuasion pour se faire entendre!... Nous avons à lutter contre les esprits malins du naraca et, sans doute, le Charmeur qu'ils ont choisi dans l'accom-

plissement de leurs desseins pervers, est-il un androgyne, un être surnaturel!

— La situation est grave! soupira Ruman-Bibi. Alors, Vénéré, tu n'y vois aucun remède?...

— Je vous offre les vierges de la trimurty.

Mais les Grands Maris semblaient hostiles aux projets du Brahme.

— Non, dit Soulabatka, si notre Très-Aimée goûtait aux félicités qu'enseignent les prêtresses de la trimurty, elle n'en voudrait plus connaître d'autres, et le remède serait pire que le mal!

« Envoie-nous, Aracknaï, un de ces beaux jeunes hommes destinés au temple, qu'on nourrit de miel et de lait, qu'on fait macérer dans les baumes et qui sont vierges d'âme et de corps. Nous le mettrons dans le lit de Syta après l'avoir instruit selon les livres de la volupté sainte.

Aracknaï croisa ses mains sèches sur sa poitrine.

— Ce que vous me demandez est grave, car cette victime d'amour devra être immolée

après l'initiation, et nos jeunes disciples, vous le savez, se font de plus en plus rares. Un vent de folie a soufflé sur toutes ces consciences frêles qui n'aspirent qu'à la liberté pour se livrer à la femme. Nous ne possédons que six hommes de pureté et de beauté parfaites.

— Montre-les nous. Mais, sont-ils vraiment aussi immaculés que tu l'assures?...

— Oh ! ils ignorent tout de la vie, et ne connaissent que les mystères sacrés que se transmettent les yoghi dans le silence des temples.

— C'est ce qu'il nous faut. Sans doute le disciple saura-t-il combattre l'envoûtement qui pèse sur les facultés de notre Divine...

Le Brahme ne répondit pas, mais un sourire satisfait passa sur ses traits ravinés par d'occultes orages.

Aracknaï, au fond du cœur, détestait la Ranie et toutes les femmes du royaume. D'accord avec les brahmes des temples de Kanda-Swany, de Bahwany, de Lakmy et d'Aluwihara il ne cherchait qu'une occasion de vaincre le pouvoir de la *Matrice d'or* pour lui

substituer celui du Symbole mâle. Les pratiques occultes du Charmeur lui étaient connues, et s'il feignait l'ignorance c'était pour mieux frapper, quand le moment serait venu. Déjà, dans certaines cérémonies religieuses, on négligeait le culte du nahamam qui ne se célébrait plus avec la pompe d'autrefois.

Aracknaï gémissait et se frappait la poitrine en signe de désolation, mais la joie, malgré tout, pétillait dans ses yeux.

Les esclaves d'amour s'étaient, de nouveau, inclinés sur le passage des six grands Radogk.

Les maris de la souveraine étaient si affectés qu'ils n'avaient point voulu toucher au vin de Lotus et aux œufs de scobali, confits au miel, que de jeunes garçons leur avaient offerts sur des plateaux d'ambre et de jade.

Hâtivement, ils soulevaient les portières soyeuses, s'engouffraient dans les abris de volupté, où les coussins, jetés au hasard, obstruaient la marche. Ils traversèrent, sans s'arrêter, la salle des fêtes et celle des festins, où d'immenses tables supportaient des fruits

et des fleurs au sucre arrangées avec art dans des plats précieux, des vins aux tons d'améthyste et d'émeraude, des lis dans des vases d'or et d'argent, délicatement gemmés et cabochés. Des jets d'eau de rose, de jasmin et de tubéreuse jaillissaient des murs par les gueules de vingt lions de métal, et des esclaves, dans les galeries supérieures, se tenaient prêts à balancer, au-dessus des convives, d'immenses éventails de roseaux.

Un trône d'or, surchargé d'étoffes tendres aux fines broderies, attendait le bon plaisir de la Ranie qui partageait, parfois, le repas de ses époux secondaires.

Des enfants, aux voix pures, célébraient alors ses qualités adorables ; c'étaient de suaves harmonies dont certaines notes, très élevées, expiraient comme des soupirs de flûtes. Les instruments de musique étaient de trois sortes : à corde, à vent et à percussion ; ils offraient une assez grande variété de forme. Quelques harpes étaient montées de treize cordes; on en jouait des deux mains, et, parfois, en marchant, car elles étaient légères et

affectaient la forme de l'arc. Il y avait des sortes de lyres en écaille de tortue ou en noix de coco, des cymbales, des tambours en peau de serpent et des tambourahs. Les hommes cultivaient particulièrement le chant, et certains d'entre eux, qu'on avait opérés dans leur enfance, possédaient des voix extraordinaires, plus étendues et plus éclatantes que les plus belles voix de femmes.

Syta défendait à ses maris secondaires de lui parler d'amour; les garçonnets, aux trilles séraphiques, célébraient, durant ses étreintes, les extases de la possession, et la mélodie montait ou s'affaiblissait, se déchaînait en tonnerre ou expirait en gouttelettes de cristal, suivant toutes les phases de l'acte mystérieux.

Le couple enlacé savourait, en lui-même, le poème ineffable, sans qu'aucun effort cérébral en vînt gâter le rythme savant, et le rêve, ainsi, s'alliait ineffablement à la réalité.

Seuls, les Grands radogk, plus instruits et plus cultivés, avaient le droit d'exprimer leurs sentiments, mais Syta leur préférait, sans le dire, ses amants silencieux.

VII

LE NAHAMAM

Le brahme Aracknaï et les Radogk avaient gagné la partie du temple d'Issouara où les aspirants yoghi s'entraînaient à la méditation et à la prière. L'acte le plus important, pour eux, consistait dans la célébration des Mystères sacrés, et ils attendaient la révélation des vérités tenues cachées dans le secret tragique des sanctuaires et des tombeaux. Ces adorateurs du *gardawabahya*, ou lotus blanc, célébraient tout particulièrement le nahamam, dont on retrouvait les attributs sculptés à profusion sur les colonnes et les murs. La pierre et le marbre ont encore conservé ce symbole qui eut primitivement une impor-

tance plus grande que celle du lingam dans la religion brahmanique.

Ce n'est que plus tard que la croyance aux qualités bienfaisantes du nahamam fit place aux pratiques obscènes du culte de Siva. Suivant la mythologie indoue, l'univers est né d'un germe que l'Etre, existant par lui-même, a jeté dans l'onde, après l'avoir d'abord créé pour occuper les espaces infinis, et demeurer le réservoir de la vie organique:

« Ayant résolu, dans sa pensée, de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit, d'abord, les eaux dans lesquelles il déposa un germe.

« Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, etc...

(Genèse de Manou.)

Ce germe est produit par l'union du lingam et du nahamam, les deux principes mâle et femelle de la puissance créatrice de Brahma. La poésie légendaire et religieuse représente ces deux organes de la génération sous les traits d'un jeune homme et d'une jeune fille, le dieu Nara et la déesse Nari.

« Un baiser de Nara sur les lèvres de Nari, dit le poète Vina-Snati, et la nature entière s'est éveillée ! »

Il est certain, pourtant, que Nari a fait beaucoup plus que Nara, car celui-ci n'a eu que le plaisir de l'acte sans en avoir la douleur. Il était juste que la déesse d'amour fût honorée tout particulièrement, puisqu'elle enfanta dans les pleurs, alors que son divin amant n'eut qu'un geste voluptueux. Nari est véritablement la créatrice du monde, dont Nara ne fut que l'idée première, et les Indous agirent avec équité en lui vouant un amour sans mélange.

Moins sages et plus orgueilleux, les prêtres d'Egypte et de Grèce ne prirent aux religions primordiales de l'Inde que le culte du lingam, le culte mâle, qui devint celui du phallus et de Priape, dont on retrouve les symboles sculptés jusque sur nos cathédrales du moyen âge, œuvres inconscientes que l'ouvrier naïf continuait, sans se douter qu'il suivait une partie des traditions indo-brahmaniques !

Le nahamam, ou attribut féminin, se mon-

tre encore sur les murailles des plus vieilles pagodes, Eléphanta, Chelambrun, Djaggernat, et autres, bien qu'on ait cessé de lui rendre les hommages qui lui sont dus.

« Toute semence qui tombe dans la Matrice d'or, dit Soumati, contient en germe, les dieux, les cieux, les mondes et l'université des êtres. Gloire au Nahamam ! »

Couverts de longs voiles blancs, comme des vierges, les disciples de Vicra-Karma, dans une salle basse faiblement éclairée, récitaient des mentrams autour de l'objet de leur adoration. Trois, d'entre eux, montrant leurs chairs nues, dansaient lentement, les prunelles chavirées, les lèvres entr'ouvertes, comme en extase.

— Voyez, dit le Brahme aux grands Radogk, voici nos fils d'élection, les six perles blanches d'Ahmehnagara, ce qu'il y a de plus parfait sous le soleil et les étoiles !...

Les jeunes hommes du temple étaient, en effet, d'une beauté rare, avec des traits expressifs, des yeux noirs étincelants, des cheveux longs et lustrés, mêlés de cordelettes,

une peau d'une finesse et d'un poli merveilleux. Leurs mouvements aisés, nobles et gracieux avaient une harmonie sans égale.

— Oh ! dit Ruman-Bibi, aucun des maris de la souveraine ne possède autant d'attraits que ces serviteurs du temple, et notre Divine aura lieu d'être satisfaite.

— Aucun des amants que nous lui avons donnés, appuya Paraçou n'a cette distinction suprême.

— Elle oubliera son yoghi charmeur, déclara Naudamü et redeviendra l'adorable princesse qu'elle était naguère.

— Que Brahma vous entende ! conclut Aracknaï avec son sourire équivoque.

Les beaux disciples, prosternés, psalmodiaient cet hymne au nahamam, extrait du *Nittia-Carma:*

« O Nahamam!

« Tu es un calice de lotus immaculé, et tu reçois le germe divin de Brahma en une caresse profonde! Tu es l'aïeul de tous les êtres! tu es la pureté et la chasteté, la Ma-

trice d'or dans laquelle repose la puissance du dieu suprême!

« O Nahamam!

« Tu es fragile et fort comme la prière qui s'exhale d'une âme ardente, le parfum qui naît de la fleur, le baiser qui expire aux lèvres des amants! Tu es le Gangea sacré, le miel et l'amrita, l'essence de Ziaus, la mère des védas et des brahmes! C'est de ton sein qu'est sorti tout ce qui existe.

« O Nahamam! »

— O Nahamam! soupirent les six Grands Maris, en se prosternant, à leur tour, devant le symbole de félicité suprême et d'éternelle fécondité.

Les disciples, encore fiévreux de leurs passionnés mentrams, s'étaient relevés et se tenaient immobiles devant le brahme. Celui-ci les nomma tour à tour, vantant leur adresse, leur ferveur et leur obéissance.

— Faites votre choix, conclut-il; les disciples de Vicra Karma appartiennent à la souveraine. Ils seront heureux de lui offrir le *Gardawabahya* de leur adoration et de leur chasteté.

VIII

L'AMANT VIERGE

Les Grands Maris, après s'être concertés, déclarèrent, à l'unanimité, que Prismama leur semblait digne de partager la couche auguste de la Ranie.

Prismama tomba à genoux, car il savait, qu'après sa nuit voluptueuse, il serait immolé aux dieux dans le temple de Kanda-Swany. Il savait, aussi, que les brahmes cherchaient à perdre Syta et son cœur se serrait douloureusement.

Ce jeune homme était d'une beauté troublante avec son visage ovale, ses yeux de velours et de nacre, ombragés de longs cils frisés, son corps souple et nerveux, aux proportions parfaites. La teinte d'or pâle de sa

peau avait pâli encore dans le sanctuaire et le grain en était si uni, si lustré, si doux qu'il semblait d'une fleur plutôt que d'une face humaine. Un anatomiste, un peintre et un sculpteur réunis, n'eussent pu relever le moindre défaut en cet éphèbe charmant. Quelques mètres de gaze légère entouraient ses flancs et son buste, ses cheveux nattés de cordelettes, roulaient comme des serpents sur ses épaules.

— Prismama, suis-nous, ordonna Ruman-Bibi, nous t'avons choisi, parmi tes frères, pour délivrer notre Divine de l'envoûtement d'amour dont elle souffre depuis des semaines. Un charmeur de la backti lui a jeté un sort, alors qu'elle chassait l'antilope, et, depuis, rien n'a pu la guérir de son mal.

— Tu connais les mystères sacrés, appuya Naudamü, et les pratiques étranges des fakirs te sont familières, sans doute?...

Prismama, les yeux baissés, ne répondait pas. Un combat terrible devait se livrer en son âme et, le Brahme, plus perspicace que les Radogk, en suivait le développement avec intérêt.

Aracknaï, révolutionnaire et ambitieux, malgré ses fonctions de grand-prêtre du palais, s'irritait sourdement des privilèges de la femme dans le royaume d'Amehnagara. Il eût volontiers approuvé l'exemple des autres provinces qui s'étaient choisi un maître, et il pensait que, tôt ou tard, la domination féminine céderait le pas à la puissance mâle.

Les brahmes, en effet, étaient déjà presque partout les maîtres du pays. Ils l'avaient partagé en districts qu'ils gouvernaient au moyen d'une assemblée, d'un conseil des Quatre et d'un chef, élu pour quelques années, qui remplissait toutes les charges du pouvoir exécutif. Ils convoitaient le royaume d'Amehnagara qu'une situation exceptionnelle et un climat divin rendaient enviable entre tous.

Alors que la géographie du monde était encore resserrée dans d'étroites limites, et que les connaissances n'étaient guère qu'asiatiques, la religion de Brahma fleurissait déjà comme un lotus des étangs infinis et mystérieux. L'Inde, la fleur et la reine de l'Asie, a

été la source de la théologie égyptienne, grecque et latine; elle s'est montrée la civilisatrice et la gouvernante des régions de l'Occident et elle possédait autant de colonies qu'elle fournit aujourd'hui de colonisations.

Toutes les autres religions ont pillé Brahma, et Brahma, sans les brahmes, fût resté maître de l'univers !

Mais les prêtres, trop ambitieux, ont tué la religion de pardon et d'amour en voulant accaparer les biens de l'homme, après s'être contentés de régner sur les cœurs. Les brahmes prétendent encore aujourd'hui que leurs ancêtres étaient les rois du pays, et le meurtre d'un brahme doit entraîner immédiatement le châtiment suprême.

La papauté la plus absolue ne saurait donner une idée de leur autorité spirituelle, et ils jouissent encore d'une si grande multitude d'avantages temporels que nul souverain ne leur peut être comparé. Ils parlent aux grands du royaume et même au roi, sans leur rendre les habituels hommages ; plus libres, que les grands d'Espagne, qui ont le droit de rester

couverts devant le monarque très catholique, ils s'abstiennent de porter la main au front dans la crainte d'esquisser un salut.

Ces prêtres sont, pour la plupart, des martyrs volontaires qui, par le moyen des sacrifices, subjuguent les esprits faibles paralysés par la vue du sang. Le spectacle des macérations brahmaniques rend respectueux tous les Indiens et les enchaîne à une dévotion fanatique.

Quelques-uns s'enterrent tout vifs et se condamnent à rester, jusqu'à la mort définitive, couchés dans un caveau étroit, presque sans air et sans lumière ; d'autres, enfouis à mi-corps, laissent leur face et leur poitrine exposées aux rayons d'un soleil brûlant. Parfois, même, ils s'enduisent de miel pour attirer les mouches et les insectes qui les piquent jusqu'au sang. Un de ces déments vécut des années les jambes croisées sur ses deux cuisses et les mains jointes par-dessus la tête. Il subsistait des aumônes des femmes brahmines qui le nourrissaient de lait et de graines écrasées.

Prismama, comme ses compagnons disciples d'Issouara, se destinait au supplice du feu à Karbi, dans le temple des Eléphants, ainsi nommé parce que chaque pilier de la voûte est surmonté d'un éléphant portant sur son dos une figure d'homme et une figure de femme étroitement unies. Les galeries de ce sanctuaire sont d'un aspect plus lugubre que celle d'Eléphanta et d'Ellora. On y rencontre une foule de brahmes et de fakirs, venus de tous les points de l'Inde pour y faire des mentrams dans le caveau des évocations. Beaucoup s'établissent à demeure dans le voisinage du temple, macérant leur chair et ne vivant plus que dans la contemplation la plus absolue. Assis, jour et nuit, en face de grands brasiers soigneusement entretenus par les fidèles, un bandeau sur la bouche pour s'éviter de respirer la moindre souillure, ne mangeant que quelques grains de riz grillés, humectés d'eau filtrée à travers un linge, ils arrivent peu à peu à un état presque squelettique, n'ayant plus de vivant que leurs prunelles retournées dans l'extase du rêve. A ce jeu, les

forces morales s'affaiblissent aussi avec rapidité, et, lorsque ces fanatiques atteignent leur fin dernière, ils ont, par ce long suicide, depuis longtemps perdu la connaissance des choses.

Tous les yoghi, qui désirent atteindre aux transformations les plus élevées dans les mondes supérieurs, doivent soumettre leur corps à ces effroyables épreuves.

Prismama, placé entre deux brasiers pour activer la décomposition de ses organes, devait mourir ainsi, après l'initiation parfaite; mais la possession de la Ranie lui épargnerait cette destinée en le vouant au supplice immédiat.

Les prêtres brahmes prétendent que les phénomènes et manifestations extérieures sont les moyens dont usent les Pitris, ou mânes sanctifiées des ancêtres, pour prouver leur existence et communiquer avec les hommes.

Aracknaï, en sacrifiant Prismama, espérait bien perdre à jamais la souveraine, que cette nuit d'ivresse devait envoûter plus profondément. Syta, incapable de régner, s'enfuirait

en abandonnant le pouvoir, et les brahmes deviendraient véritablement les maîtres du pays.

Il y avait, dans les temples, des symptômes d'après lesquels il était aisé de deviner un certain mécontentement. Pourtant, alors que la maladie et la mendicité restaient presque inconnues en cette contrée charmante, l'Inde râlait sous les exactions de ses envahisseurs, les vols des intendants suprêmes, un impôt exorbitant qui ne lui laissait pas de quoi vivre, la peste, la famine qui, tour à tour, lui imposaient leur domination.

Syta, jusque-là, avait gouverné avec douceur et sagesse, et tous, hormis les prêtres, lui témoignaient le plus profond respect, l'affection la plus soumise. Mais, dans l'Inde, l'élément religieux est celui qui a le plus de poids, de consistance, c'est le plus répandu, le plus actif, le plus influent. Il possède des ramifications dans toutes les castes et dans toutes les provinces, il triomphe finalement des plus grands obstacles et des énergies les plus combatives.

La petite princesse avait donc beaucoup à craindre de l'hostilité des temples, et les Radogk se montraient fort imprudents en lui choisissant un amant vierge parmi les initiés d'Issouara.

Le brahme murmura quelques recommandations à l'oreille de Prismama, qui répondit, enfin, que la volonté des dieux était la sienne et qu'il ferait de son mieux pour remplir la mission d'amour que les Grands Maris daignaient lui confier. Peut-être le disciple portait-il déjà, en son cœur, l'image de la souveraine et lui vouait-il un culte extasié.

Après une dernière prière au nahamam et un adieu attendri à ses frères d'élection, il sortit du temple, soigneusement voilé, et se laissa conduire dans une des chambres du palais réservée à la toilette des nouveaux élus.

Syta, dans son grand lit, appelait encore, avec une sorte de délire, les baisers occultes de Salassim.

Tout le jour elle avait senti voltiger autour d'elle la forme astrale, lumineuse et sereine qui effleurait ses cheveux, se fondait sur ses

lèvres et dans son intimité fiévreuse. L'essence fluidique la pénétrait passionnément, la faisant défaillir d'une mort très douce, ou la secouant de la nuque aux talons, vertigineusement.

Et Syta répétait avec ivresse :

— O mon Adoré!... Descends en moi, encore, toujours ! Nulle autre extase n'est comparable à ta divine possession!

Le disque bleuâtre, comme un grand papillon sidéral, se posait sur cette fleur de chair, ce divin lotus au parfum de santal et de miel.

— Descends en moi! Pénètre-moi de ton invincible caresse ! O mon Amant ! O mon Maître ! O mon Tout !...

— Elle a la fièvre, dit Ruman-Bibi, qui, debout près du lit aux quatre lions d'argent, contemplait la souveraine.

— Que le disciple d'Issouara lui vienne en aide ! sanglota Biskourmi en se voilant la face avec désolation.

Quant à Doudouma-Lovi, le plus épris des grands Radogk, il ne trouvait plus de mots assez véhéments pour exprimer sa peine, et il

se contentait de pousser de gros soupirs qui faisaient danser sur sa poitrine les gemmes de ses colliers.

Lackmama, la suivante, avec un triste sourire hochait la tête.

— C'est l'envoûtement du yoghi, nous n'y pouvons rien !...

— Si, fit Paraçou, l'Initié d'Issouara détruira l'œuvre du Charmeur. Il connaît les secrets de vie et de mort, il sait lire dans les astres et son pouvoir égale celui des plus puissants, car il est vierge.

IX

L'ÉVÉNEMENT IMPRÉVU

Prismama peigné, épilé, parfumé, plus beau que Kama, le dieu d'amour, fut introduit dans la chambre royale. Ses mains étaient pleines de roses qu'il effeuilla sur la couche, puis, s'étant agenouillé dans l'ombre, il murmura de mystérieux memtrams.

Et les grands Radogk, à pas de velours, s'éloignèrent pour permettre à l'amant immaculé de délivrer la princesse.

— Est-ce toi, Salassim ? demandait Syta avec tendresse.

— Non, dit Prismama, mais je viens de sa part, car il savait que tes époux me choisiraient pour te rendre la paix de l'âme.

Vivement elle se dressa sur les coussins.

— Est-ce bien vrai ?...

— Regarde, dit-il avec mélancolie, et ne doute plus.

Le grand papillon de flamme avait reparu, et se posait sur la tête du jeune homme en battant légèrement des ailes.

— Tu vois ?...

— Oh! oui, Salassim est avec toi!... Dis-moi ce qu'il faut faire pour lui être agréable?...

— Veux-tu quitter le palais et m'accompagner dans les profondeurs de la backti ?...

Syta, indécise, ne répondit pas.

— Tu hésites par orgueil ; tu es fière d'être la souveraine, et de recevoir les hommages d'un peuple prosterné... Peut-être as-tu raison. Ne suis que ton désir, ô Divine, car les paroles que je prononce me sont dictées par le Charmeur.

— Oui, dit-elle, je ne dois pas abandonner ce peuple qui m'aime et a confiance en moi. Déserter serait d'un cœur ingrat et déloyal.

— Le règne de la femme est terminé, la révolte guette... Mais il faut rester malgré tout!

Syta ouvrait de grands yeux.

— La révolte?... Jamais mes sujets n'ont été plus soumis!

— Les brahmes sont contre toi.

— Que leur ai-je fait ?...

— Rien, mais tu es femme. Les prêtres d'Amehnagara ne veulent plus se soumettre au symbole d'éternelle fécondité. Ils commencent à préférer le principe mâle que l'on honore dans les autres contrées.

— Je chasserai les brahmes de mon royaume !...

— Le pourras-tu ?... Ils sont maîtres de l'Inde. Ils sont « gouroubrahmatma dwidjaha, » c'est-à-dire invincibles.

Syta tremblait maintenant sur son lit royal aux grands lions d'argent.

— Peut-être as-tu raison. Je me sens perdue, car, pour la première fois de ma vie, l'amour a pénétré en moi.

— Rien n'est plus doux que l'amour, ô Divine !... Laisse-toi bercer par les caresses du rêve, et que le baiser occulte de Salassim te fasse oublier à jamais les viles démonstra-

tions de tes maris terrestres !... Et, pourtant, Salassim est aussi en danger !

Syta glissa hors de la couche son pied mignon constellé de pierreries.

— Conduis-moi vers le yoghi, je ne veux plus d'autre époux ici-bas!

— Et tu renonces au pouvoir ?...

Prismama eut donné sa vie pour retenir la souveraine, mais une force supérieure à la sienne paralysait sa volonté.

— Je renonce aux biens de ce monde et à tout ce qui n'est pas la divine caresse dont je défaille encore !... s'écria Syta. Mais, dis-moi, qui es-tu, toi dont le visage me semble plus beau que le visage de Mà, la lune ?... Est-ce l'Aimé qui t'envoie ?...

— Les grands Radogk et le brahme Arack-naï m'ont ordonné de te guérir par les transports de mon amour vierge ; ils n'ont fait en cela qu'obéir à la volonté de Salassim qui a confiance en moi. Je ne serai pas un amant pour toi, mais un serviteur fidèle.

En disant cela le jeune homme soupirait, et ses yeux se remplissaient de larmes.

La Ranie avait mis dans une écharpe de soie ses gemmes les plus précieuses, et, sur son front, le bandeau aux douze cœurs de diamants. Prismama lui retira ses joyaux.

— N'oublie pas, ô Félicité ! que tu dois être plus humble que la dernière Kourouba des Montagnes bleues, et que rien de ce qui fit la splendeur ne doit plus exister pour toi !

— Tu as raison, murmura Syta, et elle jeta, avant de s'éloigner, un dernier regard sur cette chambre merveilleuse où s'étaient exhalés tant de soupirs de volupté.

Le dais diamantin de sa couche scintillait encore au-dessus de sa tête, tandis que les admirables sculptures d'ivoire et de jade se précisaient sous le réseau de pierreries à larges losanges qui recouvrait les murs.

La seconde partie de la pièce où l'on descendait par un escalier de six marches, lui envoyait la fraîcheur de sa large piscine aux jets d'eau chanteurs. Et les ondes d'amande, de jasmin et de rose, qui coulaient des trompes des douze éléphants d'argent, la conviaient aux douceurs du bain. Une dernière

fois, elle entra dans l'eau parfumée, afin de se laver des souillures du péché, mais elle n'appela point Lackmama pour la frotter de baumes et mêler des perles à ses longs cheveux humides.

— Vite, dit-elle, fuyons, tandis que la nuit enveloppe les êtres et les choses !... Les grands Radogk doivent guetter à la porte d'or, et, frémissant de désirs, ils n'attendent que ton départ pour m'accabler de leur amour.

— Réfléchis encore, ô Divine !... Peut-être l'amour de tes époux est-il préférable à celui de l'Esprit troublé qui te hante.

Mais elle secoua sa tête mutine.

— Non, non !... Je m'abandonne au mystère adorable !... L'âme de Salassim tout entière me possède ! Viens, fuyons !... Tu détacheras Ackbé, mon grand cheval blanc, et tu prendras pour toi un autre étalon aux jambes nerveuses et fines ; nul ne pourra nous atteindre.

— Soit, fit le disciple, qu'il soit fait selon tes vœux.

Syta descendit dans la cour du palais, et sauta sur le dos du superbe animal qui fit entendre un hennissement joyeux. Prismama choisit une autre monture presque aussi admirable de formes et de souplesse, puis, les deux fugitifs, rapides comme Pavana, le dieu du vent, gagnèrent la backti.

X

LE GOUROU

Le vrai *gourou-brahmatma dwidjaha*, ou l'homme qui sait tout, méprise les autres hommes. Il affectionne les endroits sauvages, dans le chaos des éboulements et l'enchantement des plantes inconnues, aux fleurs monstrueuses, ouvertes comme des bouches, toujours avides d'une proie à saisir. A toutes les inventions du génie humain, il préfère les merveilles inépuisables de la nature qui bâtit, pour elle seule, des cathédrales de verdure, aux dômes enchevêtrés de lianes, aux troncs moussus adornés de fougères plus délicates que des dentelles d'or et d'argent.

Le vrai Gourou comprend la clameur des oiseaux de proie et le rauquement des grands

fauves dont les yeux phosphorent dans la nuit. Il chemine, puissant et doux, avec des tourterelles roses dans ses cheveux et des reptiles endormis contre sa poitrine. Il sait charmer les tigres et les araignées bleues, qui tendent leurs fils de soie d'une branche à l'autre. Il parle aux calices, aux pierres et aux arbres, il est le roi du monde, car tous les êtres lui sont soumis.

Syta, au galop du grand étalon blanc, parcourait les solitudes inquiétantes, guidée par Prismama dont le visage s'assombrissait de plus en plus. Le disciple, parfois, jetait sur la princesse un regard de pitié et d'adoration profonde.

Ils allaient toujours plus avant, dans la nuit violette, frôlant des buissons d'arbustes vénéneux qui secouaient sur leur passage une poudre d'ocre et de cinabre. Des papillons immenses, aux ailes poignardées de rouge, voltigeaient devant eux, et les chauves-souris les souffletaient de leurs membranes visqueuses.

Parfois, un squelette de carnassier se balançait aux branches, et, dans certains endroits,

des monceaux d'ossements blanchis craquaient sous les pieds de leurs chevaux.

— Où me mènes-tu ? sanglotait Syta, j'ai peur !

Mais Prismama la rassurait d'une voix tremblante.

— Bientôt, nous atteindrons le but. La vie, tu le vois, partout accompagne la mort... Mais la mort est nécessaire à la vie. Tout se renouvelle et tout concourt à la splendeur universelle !

Ils traversaient maintenant des terrains abandonnés par la mer, des collines de sable mobile qui donnaient à certaines régions désolées les aspects arides de l'Arabie et de l'Afrique. Au milieu des touffes jaunes des mimosas et des lames aiguës des cactus se retrouvaient des incrustations marines, des coquilles nacrées aux formes bizarres et charmantes.

— La nature, dit Prismama, est plus puissante que l'homme; elle se joue de ses efforts; elle l'absorbe, l'engloutit et le dévore. Ce bambou, né de lui-même, jaillit dans l'atmosphère ardente et projette irrésistiblement, vers les

nues, sa tige rigide et sa feuille métallique ; ces plantes, passionnées comme des amants, se joignent, se saisissent, s'embrassent et s'étreignent jusqu'à la mort. Le rut de la végétation fiévreuse arrêterait une armée!... Un arbre peut faire une forêt sous l'inévitable action de ses forces productrices exaspérées. A vingt pieds du sol, comme les nervures d'une impénétrable voûte, les rameaux s'enlacent, ivres de sève, ne laissant passer qu'une lueur crépusculaire ; ils forment un temple aux mille colonnes et aux ogives fleuries sous un dôme de feuillage mouvant !

— Oui, dit Syta, tout n'est qu'amour sur la terre, l'amour, seul, qui pousse à la reproduction des êtres et des plantes, est nécessaire. Nous ne sommes que des sexes qui engendrent, sans cesse, pour la splendeur universelle.

— Au dessus des sexes, il y a les esprits de lumière, et c'est vers la connaissance divine que je te guide.

La reine soupira, soudainement glacée, indécise :

— Salassim! m'as-tu donc abandonnée que

je ne savoure plus en moi ton baiser de flamme!

— Le Gourou nous attend. Bientôt son fluide astral circulera dans tes veines comme une coulée de miel. Il a voulu te laisser librement venir jusqu'à lui pour éprouver ta foi. Bientôt, tu connaîtras la suprême extase.

— Oui, je sais que c'est lui qui t'inspire... Tu accomplis une mission et tu n'es pas plus éclairé que moi!

La vie, de nouveau, bouillonnait autour d'eux sous l'impénétrable et brûlant abri des jungles, tandis que la poussière des cadavres s'écrasait sous les sabots des chevaux. Parfois, des squelettes entiers barraient le chemin ; mais il suffisait de les effleurer pour les faire tomber en cendres. Dans certains endroits les plantes plongeaient dans un limon gras, où grouillaient des formes visqueuses, des dos de bêtes inconnues couverts de pustules, des araignées méduses, aux tons de pierres précieuses, des reptiles d'eau. Sous les arbres gigantesques, les fantastiques orchidées ouvraient leur parasol éblouissant, ou sem-

blaient se cacher comme des bêtes mauvaises contre la lèpre de l'écorce. Quelques-unes, accroupies sur leurs tiges, attiraient en elles l'insecte imprudent, aspiraient la vie et la mort, se baignaient avec volupté dans les miasmes putrides, et, par leurs couleurs inouïes, traduisaient l'ivresse cruelle de la nature.

Par place, tout était mystère, crime, torture, tandis qu'à cent pieds plus haut, pardessus les ténèbres des régions maudites, des corolles altières et puissantes se miraient dans le brûlant soleil !

Et, c'était, aux clairières, un bourdonnement éternel de scarabées d'émeraude, de papillons de velours, d'oiseaux-mouches, plus petits que certains insectes, et d'abeilles géantes, ivres de rosée.

La princesse et Prismama étaient arrivés auprès d'un lac autour duquel la flore admirable de ces régions ardentes dénouait sa ceinture. Dans le lointain, on apercevait la grande chaîne des Vindhyas, formant une

série de plateaux, à peu près parallèles au cours de la Nerbuddah.

De chacune de ses extrémités partaient deux autres chaînes: Les Ghâts occidentaux, qui longeaient le rivage de Malabar et les Ghâts orientaux celui de Coromandel.

— Brahma soit loué, dit le disciple, nous arrivons !

Ackbé dressait les oreilles, et des ondes fébriles parcouraient ses flancs. Tout à coup, il fit un écart violent et s'arrêta.

De tous côtés, dans les herbes, aux branches, aux lianes géantes, rampant, ondulant, se dressant, apparaissaient des centaines de reptiles. Ils semblaient surgir du sol et des feuillages, défendre l'entrée de quelque abri mystérieux.

— Ne crains rien, fit Prismama, les serpents de Salassim ne te feront aucun mal.

Comme il parlait encore, le Gourou se montra dans une auréole resplendissante, et la Ranie, éperdue, se laissa glisser aux pieds du Bien-Aimé !...

TROISIÈME PARTIE

I

IVRESSE DANGEREUSE

Le yoghi, confiant dans son pouvoir, savait que son heure était venue de soumettre et de posséder le cœur d'une femme. Or, cette femme était la souveraine que tout un peuple adorait à genoux. L'orgueil du Charmeur était ineffablement flatté par cette précieuse victoire, et, s'il cachait sa joie, Syta, néanmoins, en suivait l'étincelant reflet dans ses yeux.

— Tu vois, dit-elle humblement, je suis venue et je m'abandonne à ton pouvoir. Considère-moi, désormais, comme une esclave docile, et fais de moi ce qu'il te plaira.

Elle baisait ses genoux, et semblait une fleur fauchée par la tourmente.

Les reptiles les entouraient, formant une barrière entre leur amour et le reste du monde. Enroulés les uns aux autres, ils sifflaient doucement, leur petite tête triangulaire levée vers le Charmeur.

— M'aimes-tu comme je t'aime ?... sanglotait Syta. Tu vois, j'ai tout abandonné pour te suivre, et aucune femme, je crois, n'a jamais offert à son amant une tendresse aussi grande !... Et, pourtant, tu n'es pour moi qu'un pur esprit, une forme inaccessible de gloire, de puissance et de splendeur!... Quel est donc le dieu qui t'a donné cette effrayante volonté et ce pouvoir occulte ?

— Tu as fait ce que j'attendais de toi; je suis satisfait. Tu connaîtras les secrets de vie et de mort, les rites monstrueux et farouches qui font des Initiés les maîtres du monde. Les splendeurs, surprenantes comme des visions de béatitudes raffinées et grandioses, te seront dévoilées. Mais la clef des mystères, dont notre religion est pleine, ne peut être trouvée

que dans les ruines des anciens temples, des plateaux glacés de l'Himalaya aux forêts fiévreuses de ton pays où la nature éclatante et formidable cache des vestiges inconnus. C'est dans ces livres de granit, qui ne savent pas mentir, que se conserve la pensée de Brahma.

— Instruis-moi, selon les livres saints, puisque je ne suis plus que ton humble servante !

— Viens, dit-il.

Elle se releva, baisa un pan de sa sala, et le suivit de nouveau dans les profondeurs de la backti, escortée par les reptiles qui ondulaient doucement dans les hautes tiges.

Prismama était resté en prière sur le bord du lac, et Ackbé, rassuré, broutait des plantes et des herbes aromatiques dont il appréciait la saveur.

La chaleur était accablante, mais les branches entre-croisées tamisaient la lumière qui se décantait, violâtre ; malgré sa fatigue, tout était un enchantement pour la souveraine.

Salassim s'arrêta sur une sorte de plateforme, dissimulée au milieu des lianes, des-

cendit un escalier creusé dans le roc, et se trouva à l'entrée d'un temple merveilleux éclairé par une infinité de petites lampes. Des piliers, surmontés d'animaux fantastiques, soutenaient la voûte. Leur base était couverte d'inscriptions en caractères mystérieux qui défiaient toute tentative de lecture.

Un grand vestibule précédait le temple. On y voyait, sculptés avec art, en haut-relief, des figures unies d'hommes et de déesses. De chaque côté étaient placés deux éléphants de dimensions colossales, supportant des voyageurs dans leurs haoudahs. La voûte arquée, au-dessus des chevrons de croupe, était soutenue par des rangs de colonnes, surmontées alternativement d'une figure humaine et d'un tigre royal.

Sans les lampes qui, partout, jetaient leurs lueurs glauques, l'intérieur du temple eût été plongé dans les ténèbres.

Des initiés, ou yoghi charmeurs, restaient prosternés au pied d'un autel gigantesque, supportant une image de Siva, homme d'un côté, femme de l'autre.

Du sang noir s'échappait par des rigoles, ménagées de chaque côté du piédestal ; des fleurs, du riz, du miel, des vases précieux, emplis de baumes et de parfums, ornaient l'autel. L'odeur qui régnait en ce lieu était à la fois fade et âcre, écœurante et grisante.

— C'est ici le caveau des évocations, dit Salassim, prosterne-toi et prie, si tu veux que les esprits se manifestent.

Syta tremblait.

— Je ne suis qu'une créature d'amour !... Je t'obéirai, sans connaître les pratiques effroyables de ton culte... Epargne-moi.

Mais, déjà, une mélodie étrange emplissait la nef immense, et les petites lampes, ainsi que des feux follets, semblaient courir autour des piliers ou se balancer dans l'air, fleurs lumineuses ou papillons ; un nuage phosphorescent s'était formé au-dessus de la Ranie, et, de tous côtés, des têtes coupées, aux larges yeux d'émail sortaient de ce nuage et y rentraient avec rapidité. Des mains apparaissaient, soutenant ces têtes, comme des coupes, dont le sang coulait encore en ruisseaux

vermeils. Une de ces mains traversa le nuage, et vint se poser sur le cœur de la reine qui poussa un cri.

— L'esprit est là, dit Salassim, tu peux lui confier ton désir.

— Mon désir est de rester auprès de toi.

— Jusqu'à la mort ?

— Jusqu'à la mort!...

Le Prophète prononça de vagues incantations, en tendant les bras vers la vision rouge. Mais, soudain, il se rejeta en arrière avec terreur.

— Qu'as-tu donc ?...

Il ne répondit pas, les prunelles chavirées par l'épouvante.

— Parle, dit-elle, il me sera doux de mourir pour toi, si les puissances qui nous gouvernent l'exigent... Est-ce l'annonce de mon trépas qui te fait défaillir...

— Oui, gémit-il, l'avenir est sombre pour toi. Je vois la révolte, le meurtre, la désolation partout dans ton royaume.

Elle haussa les épaules.

— J'ai fait le sacrifice de ma frêle exis-

tence... Est-ce une femme qui me succédera?...

— Le règne de la femme est fini.

— Oui, dit-elle, ce sont les brahmes qui ont décidé de s'emparer du pouvoir ; Prismama, déjà, m'avait prévenue. Et, sans doute, es-tu l'instrument dont leur ambition se sert ?...

— Je suis l'envoyé des dieux.

— Ah! ne te défends pas! soupira-t-elle, je demeure entre tes mains plus faible qu'une tige de naraya!... si ma perte a été décidée par les brahmes et les initiés, je leur pardonne de t'avoir choisi pour l'accomplissement de leurs desseins. La femme qui aime ne connaît pas la rancune, ni l'ambition.

Salassim eut un sourire mélancolique.

— Mais, dit Syta, ne me prive pas de ta chère présence... Que je sente encore sur mes lèvres tes baisers de flamme, et que ton fluide me pénètre jusqu'à l'ivresse suprême ! Jamais les caresses des hommes ne m'ont fait éprouver de semblables transports. O Salassim! Je t'aime !...

II

MALÉFICES ET SORTILÈGES

Les yoghi, ascètes, prophètes, et sacrificateurs sont certainement les plus habiles sorciers du monde. Leur puissance magnétique s'exerce jusque sur les objets inanimés, et ils supportent toutes les tortures, plutôt que de renoncer à leur réputation merveilleuse.

Syta connut de nouveau les ivresses de la possession. Une langueur délicieuse envahissait ses membres et des effluves inouïs la pénétraient invinciblement. Salassim, pour elle, faisait éclore des fleurs inconnues aux corolles de soie et de verre filé ; des fruits étranges, plus doux que le miel, se suspendaient aux branches, et toute la nature chantait un hymne adorable à Kama.

Un jour, d'une cuve remplie du sang de douze moutons égorgés, Salassim fit sortir une orchidée monstrueuse, au calice velu, aux tentacules de cauchemar, tendues vers la jeune femme qui se renversa, terrifiée.

Peu à peu, le flot sanglant augmenta d'intensité au pied de la plante, éclata en tous sens, comme s'il eut été soumis par la chaleur à une forte ébullition, et la princesse fut couverte d'une pluie de meurtre.

Ces phénomènes la laissaient épuisée, chancelante, mais plus soumise encore au pouvoir du Charmeur. Le supplice des victimes sur l'autel de Siva, le dieu noir, cessait même de la remplir d'horreur ; elle se prêtait aux fantaisies du Maître, écoutait ses conjurations magiques, et se livrait aux Esprits. Lorsque les éléphants sacrés frappaient sur les gongs de cuivre de la pagode, le Charmeur pénétrait en elle, ou, du moins, sa forme astrale communiait ineffablement avec son être passionné.

Elle ne voyait plus, comme dans sa chambre royale, le disque bleuâtre sortir des murs,

voltiger autour d'elle, ainsi qu'un immense papillon de flamme. Elle sentait seulement sa présence, et appelait Salassim, le conjurant de se manifester encore par d'adorables caresses :

— O mon Aimé ! O mon Maître ! rien n'égale l'ivresse de ton baiser!... Descends en moi! Pénètre-moi jusqu'à la mort!

Mais, au réveil, elle s'attristait, car les anciennes images du culte avaient été enlevées du temple de Siva pour faire place au lingam, dont la puissance augmentait chaque jour. Les ascètes ne portaient plus le nahamam au bras gauche, suspendu à une chaînette d'argent, et Prismama, même, ne chantait plus l'hymne adorable à Nari, mère du monde.

— Ah ! je sens bien, soupirait Syta, que l'amour soumettra la femme ! Je n'ai pu résister à l'amour et l'amour m'a perdue ! Celle qui écoute les paroles menteuses d'un homme ou d'un dieu est destinée à périr! Combien je maudis le charme qui m'enleva la possession de moi-même !

Mais Salassim la rassurait.

— Rien ne s'accomplit que par la volonté d'Issouara ; ne regrette rien, ô Divine! tu seras vénérée entre toutes, à travers les âges.

— Non, dit-elle, les hommes sont des esclaves ou des bourreaux. J'ai cédé à l'esclave, je l'ai élevé jusqu'à moi, et, déjà, il montre ses instincts haineux, mord la main qui le caresse. Les brahmes commencent à substituer le principe mâle, orgueilleux et cruel, au principe de bonté, de fécondité et de pardon. Partout, dans les temples, s'érigent les symboles redoutables, et les sacrifices humains ont succédé aux admirables cérémonies du culte primordial !... Les prêtres abaisseront les hommes, le carnage et la famine désoleront le monde !

Le Charmeur avait un sourire triste.

— Tu ne sais ce que tu dis. Comment, étant faible et changeante comme toute créature humaine, pourrais-tu juger la volonté divine ?...

— Je juge selon ma raison et selon mon cœur. Si mon apparence est frêle, mon âme est grande et forte.

Le Charmeur, avec pitié, considérait la souveraine. Il eût voulu, alors, lui rendre la liberté, car il comprenait trop tard qu'il n'avait été qu'un instrument aux mains des prêtres ambitieux et cruels, ennemis acharnés de la femme.

— Va-t-en ! lui disait-il, parfois, retourne en ton royaume!... Peut-être les tiens te reconnaîtront-ils encore.

Syta pleurait doucement, tendait vers Salassim ses mains suppliantes.

— Ah ! tu sais bien que je t'aime ! et qu'il n'est plus en mon pouvoir d'arracher de mon être cette passion étrange ! Si tu veux que je m'éloigne, ordonne-moi de partir. J'obéirai à ton pouvoir occulte et mon peuple me pardonnera ! Sauve-moi des autres et de moi-même !

Frissonnante, elle se traînait aux pieds de son ami, baisait la frange de sa sala, se déchirait la poitrine en sanglotant. Mais il la gardait encore auprès de lui, remplissant, malgré tout, sa mission redoutable.

III

L'ÉPOUVANTE

La Ranie demeurait prosternée, durant de longues heures, au pied de l'idole noire et blanche, mâle et femelle, qu'aucun sacrifice ne contentait, et qui, nuit et jour, baignait dans le sang.

Prismama, revêtu de la sala immaculée des ascètes, encore voués au culte du Nahamam, l'exhortait à la patience.

— Tes vœux ne sont-ils point accomplis, ô Divine ?... Que désires-tu de plus, puisque tu es auprès de celui que tu aimes ?... N'as-tu point voulu le rejoindre, au prix de tous les sacrifices ?...

Syta frissonnait, plus clairvoyante et plus douloureuse.

— Le trouble étrange que je ressens auprès de cet être surnaturel est-il vraiment de l'amour ?... Certes, Salassim me domine entièrement, me courbe à son gré comme une tige fragile ; cependant, je n'ai pas auprès de lui la confiance des amantes, l'abandon adorable des épouses sacrées... C'est, plutôt, un sentiment de terreur qui me domine, maintenant que je suis dans ce temple affreux de supplice et de mort! Le silence n'est troublé que par les cris et les râles des victimes ! Vois, mes genoux sont rouges, mes seins aussi ; partout où j'appuie mes mains coule la rosée de meurtre. Ce sanctuaire est un charnier et le dieu qu'on y prie n'est qu'un bourreau cruel !

— Hélas ! je souffre comme toi de ces inutiles hécatombes !

— Pourquoi ai-je quitté mon palais?...

— Tu savourais les hommages et la gloire ?...

— Ah ! la gloire ! Tu ne peux savoir combien je la méprise ! Notre existence n'est rien dans l'ensemble des existences ! Nous pas-

sons, nous passons, et quand la mort nous a pris, que reste-t-il de notre chétive personnalité ? Un peu de boue, un peu de cendre, moins encore !... Qui donc honorera les plus grands parmi nous dans les temps futurs ? D'ailleurs, la vénération des hommes s'adresse à des cadavres anonymes. Ne sommes-nous pas tous semblables dans l'horreur des sépulcres ?... La gazelle que tu égorges, Prismama, est aussi glorieuse que moi, et quand je serai morte, mon corps enterré, embaumé, brûlé, ou dévoré par les vautours, ne comptera pas plus que le sien ! Mon nom, s'il reste dans les mémoires, ne s'appliquera plus à aucun être visible. Alors, à quoi bon ?... Rien, n'existe, vois-tu, que l'heure présente !

— As-tu donc répudié toute croyance ?...

— Oui, Prismama ; depuis que j'assiste à tant de crimes, je ne puis croire à la bonté et à la justice d'Issouara ! Insensés sont ceux qui travaillent pour le bien de l'humanité et le respect des races futures !... Il n'y a que la vie ou la mort: le corps animé qui fait des êtres, le corps glacé qui fait des plantes !... La na-

ture ne veut que se reproduire, sans cesse, dans les larmes et dans le sang ! C'est la force aveugle que rien n'arrête dans son effort toujours victorieux !... L'amour, même, ne saurait luire pour nous !... Ce que nous prenons pour de la tendresse n'est que le désir des sexes, l'invincible loi du monde qui nous pousse à nous unir pour perpétuer l'espèce!...

— Tu ignores ou feins d'ignorer ta mission auguste? Tout ne finit point sur cette terre, tu le sais bien?

Syta eut un rire amer.

— Peut-être y a-t-il, en effet, quelque chose qui nous échappe, quelque chose que nous ne saurions comprendre, car notre intelligence n'est que relative. Nous avons la science humaine qui fait souffrir, nous n'avons point le savoir divin qui nous élèverait, nous consolerait vraiment. Vois-tu, Prismama, nous resterons, quels que soient nos efforts, des êtres inachevés, voués aux éternelles tortures !...

— Il faut croire, sans comprendre.

— Je ne le puis. Ah ! certes, cette puissance inconnue qui nous gouverne, a été plus cruelle

pour nous que pour les autres créatures dont le cerveau obscur ignore la réflexion, le raisonnement, le combat du mal et du bien, le péché et le châtiment !... Nous sommes des êtres faibles au physique et au moral, des êtres suppliciés par d'inutiles aspirations vers un idéal de justice et de bonté ! Nous nous dévorons les uns les autres et nous restons plus âprement acharnés à notre proie que les fauves des jungles !... Mieux vaudrait cesser d'engendrer ; mieux vaudrait chercher la destruction totale de la race humaine... Oui, oui, la fin de l'humanité, librement consentie par l'humanité même, prouverait seule une véritable intelligence !

— C'est de la démence, ô Divine !...

— Tous, tous, nous languissons, depuis le plus humble jusqu'au plus puissant !... Rien ne peut dissiper notre fiévreuse inquiétude, notre désir morbide d'un bonheur qui n'arrive jamais. Quel est donc ce quelque chose d'insaisissable qui nous torture sans trêve ?... Les efforts de la science, les soi-disant bienfaits de la civilisation ne servent qu'à nous

rendre plus misérables encore !... Tout animal trouve ici-bas sa pitance, sans le secours des autres. L'homme, seul, ne peut se passer de l'homme !... C'est l'esclave éternel, le paria, le maudit qui se déchire le sein et dévore ses enfants qu'il ne peut nourrir !...

— Ton pays était prospère, ton peuple ne se plaignait point...

— Je vois plus loin que mon pays, et je sais que les hommes ne sont pas heureux... D'ailleurs, Salassim me l'a dit, le règne de la femme touche à sa fin.

Le Charmeur, depuis un moment, s'était glissé derrière l'autel et écoutait en silence. Il sortit de l'ombre, et mit sa main glacée sur le front de la princesse.

— Alors, dit-il, tu ne crois plus à rien ?...

— Non, car l'amour même m'a trahie !...

— Je t'aime.

Elle eut une révolte, osa le regarder de ses grands yeux sombres, où luisaient une flamme indignée.

— Tu n'aimes que la secte abominable que

tu représentes, et tu m'as attirée dans un piège pour le triomphe des tiens!

Salassim eut un geste vague de dénégation, mais garda le silence.

— Oh ! soupira-t-elle, tu n'es point venu me chercher, certes, mais j'ai obéi à ton influence funeste, depuis le jour où je t'ai rencontré dans la backti. Tu savais, en touchant ma chair, que je t'appartiendrais corps et âme. J'ai subi ton influence astrale, l'envoûtement irrésistible de ton pouvoir maudit !... J'ai rampé jusqu'à toi, comme les reptiles que tu charmes, et je reste pantelante dans la poussière !...

Le yoghi, la pensée perdue dans un songe lointain, ne répondait pas. La Ranie, après une pause, reprit d'une voix claire.

— Les peuples deviendront la proie, le bétail du prêtre qui les plongera dans les superstitions les plus grossières. Il a fait des dieux des monstres capricieux et sanguinaires, des épouvantails destinés à protéger la vie de paresse et de débauche des initiés !... Les récits des livres sacrés ne sont que des fables gros-

sières, inventées par vous pour frapper l'imagination des faibles, et asseoir solidement votre domination !... Et toi, d'accord avec les brahmes, jaloux de ma puissance, tu m'as attirée ici pour me donner la mort !

Salassim avait ramassé sur les dalles le cœur d'une antilope, et il l'offrait à Siva, en lui demandant pardon des blasphèmes que proférait la souveraine. Entre les colonnes du temple les memtrams véhéments des pèlerins montaient et descendaient comme le vent dans les branches.

— Amenez-moi, dit le Charmeur, Ackbé, le grand étalon blanc.

Syta poussa un cri.

— Ackbé !... Et pourquoi ?...

— Pour l'immoler aux dieux, afin qu'ils daignent oublier tes paroles sacrilèges.

Avec terreur elle saisit le bras de Salassim.

— Tu ne feras pas cela !... Je te le défends !...

— Ce sacrifice effacera ton crime et te sauvera, peut-être!...

— Ce sacrifice est inique!... Ackbé, mon

compagnon d'exil !... mon seul ami !... Je l'aime !... Je n'ai plus que lui au monde !

— Siva te tiendra compte de ce don précieux.

— Non ! non ! Salassim, tu ne saurais être cruel à ce point?... Laisse Ackbé errer sous les lianes fleuries et boire entre les joncs l'eau de l'étang sacré !... Quel mal fait-il aux dieux ?... Il est si docile et si beau !... Je l'ai eu tout petit, et je lui ai porté des graines dans le creux de ma main... Partout, il me suivait dans les jardins du palais, Lackmama ornait sa crinière de rubans et de fleurs, et il était plus paré que les Fils de joie des quartiers d'amour !

Le Charmeur répéta :

— Amenez-moi Ackbé, le grand étalon blanc !

V

LE SUPPLICE D'ACKBÉ

Au dehors, les sabots fins du cheval glissaient sur les marches, le réseau de perles qui lui battait les flancs avait un cliquetis léger...

— Il vient, dit Salassim.

— Chasse-le ! je t'en supplie !...

— A quoi bon ?... Il ne partirait pas... Il n'a point fait de résistance, parce qu'il sait que tu es ici.

— Oh ! je ne veux pas ! je ne veux pas que tu l'immoles !

Elle était déjà à l'entrée du temple, levant les bras pour épouvanter l'animal, mais Ackbé la considérait de son grand œil doux, ne comprenant rien à cet accueil auquel il n'était

point accoutumé. De lui-même, il descendit les dernières marches, et vint présenter sa tête intelligente à la caresse de la Ranie.

Syta, alors, se mit à pleurer.

— Salassim, supplia-t-elle, ne fais pas de mal à mon doux Ackbé ! Je te donnerai, pour parer le temple, tous les joyaux de la couronne, mon or, mes tigres, mes éléphants, mon bandeau royal aux douze cœurs de diamants! et, même, les sept perles creuses du Karamy-yega, le fétiche sacré! Je te donnerai mon lion Yassoub, que j'aime aussi d'une affection très vive ; enfin, tu pourras disposer de mes six Grands Maris pour le culte d'Issouara.

— Non, dit le Charmeur, il faut, pour apaiser les dieux, que j'accomplisse le grand sacrifice de l'*Ekiam*, qui leur est, tu ne l'ignores point, particulièrement agréable. Ackbé sera égorgé, en l'honneur de la trimurty, et ce sera, pour lui et pour toi, un honneur très grand.

Une profonde tristesse se lisait dans l'œil limpide du bel étalon blanc, comme s'il eût compris les desseins du Charmeur. Cepen-

dant, il se laissa conduire devant l'autel de Siva, et ne se débattit pas, tandis que les ascètes le liaient au piédestal de l'idole.

Tous les pèlerins, réunis, parés de sala immaculées récitaient avec ferveur le *Schaktanga de l'Ekiam.*

Le sacrifice de l'Ekiam, ou étalon blanc, était alors aussi en faveur que la Saktypoudja, ou mystère de la fécondation universelle; mais il demeurait chaste, et les initiés seuls pouvaient participer à sa célébration.

A un signal de Salassim, les centaines de petites lampes, suspendues sous les voûtes du temple, s'allumèrent et répandirent une traînée de lueurs verdâtres, tandis qu'un feu d'artifice d'étoiles minuscules éclatait derrière le socle de Siva, dont la double nature mâle et femelle s'irradiait en apothéose.

Les fusées glauques s'éteignirent, peu à peu, et la crypte souterraine, creusée dans le granit, demeura dans une demi-clarté, plus angoissante que les ténèbres. Au milieu de toutes ces merveilles de l'architecture et de la sculpture des anciens brahmes, domina-

teurs de l'Inde, au milieu de ce temple souterrain, plein de beauté et d'horreur, Ackbé, l'innocente victime, attendait le couteau de l'exterminateur.

Prismama, étant le plus jeune parmi les assistants, fut choisi par Salassim pour porter le coup mortel. L'amant vierge tourna vers la princesse son regard attristé, comme pour lui demander pardon du crime qu'il allait commettre.

D'autres ascètes, également vierges, se tenaient dans les bas côtés, une main appuyée sur les attributs du lingam, reproduits sur toutes les colonnes du temple. Les charmeurs, dans des poses d'extase et d'adoration, attendaient, en récitant leurs memtrams, la décision du poudjary sacrificateur. Des *namadarys*, ou initiés, sortis, on ne sait d'où, avaient presque entièrement rempli l'immense nef.

Syta caressait Ackbé, implorant, tour à tour, Salassim et Prismama, dans un invincible espoir de clémence. Ses yeux rougis n'avaient plus de larmes, mais ses mains tremblaient de fièvre.

— Ecartez cette femme, dit le Charmeur.

Aussitôt, vingt bras se tendirent vers la souveraine qui, perdant connaissance, s'abandonna.

Prismama, dans la gorge d'Ackbé, avait plongé le fer. Un flot de sang vermeil jaillit impétueusement de la plaie, coulant dans l'épaisse couche de sang caillé qui déjà recouvrait les dalles. Le bel animal se convulsa, releva deux ou trois fois la tête, semblant chercher encore la caresse amie. Puis, son œil peu à peu, devint vitreux, s'éteignit tout à fait, ses lèvres blanches d'écume se crispèrent, laissant voir ses dents, sa longue queue soyeuse battit faiblement la terre, et ses pieds entravés firent un dernier effort comme pour fuir la camarde dont il sentait sur son échine le souffle froid !

Il resta couché sur le flanc, recouvert encore de son filet de perles, devenu, par places, un filet de rubis. Sa tête, si noblement et si purement charpentée, semblait, dans sa douceur mélancolique, avoir été habitée par une pensée humaine, et tous les joyaux dont il

était encore paré ne rendaient que plus lamentable son mince cadavre.

Le cœur et le foie de la victime furent offerts à Siva, puis, d'autres tueries suivirent. Les charmeurs coupaient les jarrets des grands animaux qu'on leur amenait, afin de les saigner sans résistance. Ce n'était plus un sacrifice, mais une boucherie répugnante. Le poignard, parfois, rencontrait un os ou rejaillissait ; il fallait chercher la bonne place, faire couler le sang, à gros bouillons égaux, prolonger l'agonie pour permettre aux urnes de se remplir avant la mort.

Les fakirs, ivres jusqu'à l'hébétement, se traînaient le long des piliers en poussant des hurlements de bêtes fauves. Ce n'était plus le rut formidable de la Sakty-poudja, mêlant les sexes, mais l'enivrement de l'opium et du sang, plus redoutable, peut-être.

Il est peu de peuples, parmi les anciens, qui, pour rendre un culte à la création et à la fécondité de la nature, n'aient, à l'imitation de l'Inde, élevé des autels à la débauche et aux passions hors nature, mais, nulle part, le fana-

tisme ne fut poussé aussi loin. On sait, cependant, de quels excès demeurèrent souillés les temples de Jupiter, de Bacchus, de Vénus, en Grèce, d'Osiris, chez les Hiérophantes d'Egypte, de Mithra chez les mages de la Perse!...

Le culte de Siva fut, dans l'Inde ancienne, un signe d'esclavage. Tout l'art voluptueux et lascif des pagodes est né de là. Les bas-reliefs de figures unies d'hommes et d'animaux, les sculptures monstrueuses des chars célébrèrent le symbole du dieu androgyne. Ces images, d'une liberté inouïe, ont toutes pour objet l'adoration du lingam, ou organe mâle, et sa représentation dans des positions variées à l'infini.

Chaque temple de Siva montre, à son entrée, cet attribut de marbre ou de granit blanc, que le brahme oint d'essences rares et de baumes purificateurs, chaque matin, après lui avoir fait une oblation de miel et de lait. Tout visiteur, en entrant dans le sanctuaire, lui offre, à son tour, des gerbes de fleurs, des guirlandes de papier doré, des grains de riz ou des fruits de margousier. Les vierges, dans

certaines contrées, se donnent au lingam sacré avant d'appartenir à leur époux.

Le culte de l'organe mâle, peu à peu, a détrôné celui du Nahamam, ou organe femelle, et les brahmes sont devenus les maîtres de l'Inde !

V

LE PRINCIPE MALE

Syta, trop tard, comprenait le néant de toute affection, même mystique. Elle avait abandonné son peuple, et son peuple était perdu pour elle. Elle avait aimé Salassim jusqu'à la démence, et Salassim ne l'aimait point.

Le Charmeur, maintenant, se désintéressait d'elle ; c'est vainement qu'elle souhaitait l'extase voluptueuse, qui, jadis, embrasait ses sens et paralysait sa volonté. Une infinie tristesse et un grand découragement la courbaient près de l'autel horrible de Siva. Sans espoir, presque sans pensée, elle demeurait de longues heures dans le sanctuaire, atten-

dant la venue du Charmeur, qui la tirait de son engourdissement.

Les prêtres avaient complètement effacé, sur les murs, les représentations de l'attribut féminin pour en oublier le culte primitif ; les strophes du Nahamam étaient remplacées par celles du dieu mâle. Siva n'était plus adoré que sous l'une de ses faces.

La princesse, parfois, suppliait le disciple de la reconduire dans son royaume.

— Peut-être les miens ne m'ont-ils pas oubliée, soupirait-elle. Fuyons, Prismama, tu deviendras un de mes Grands Epoux, le plus aimé et le plus puissant !...

L'amant vierge avait un triste sourire.

— Salassim veille, répondait-il, et nous ne saurions lui échapper.

— L'influence astrale de ce yoghi a cessé de peser sur moi. Je me sens délivrée de son envoûtement funeste !

— Cela te paraît ainsi, ô Félicité ! parce que le Charmeur te sait en son pouvoir, et dédaigne de te soumettre par de nouvelles manifestations.

— Fuyons ! répétait Syta, comme elle l'avait crié jadis au milieu des splendeurs de son palais; mais une force surhumaine l'enchaînait encore, à son insu. Et, lorsque sa rébellion était trop vive, de nouvelles influences magnétiques, comme par miracle, venaient la paralyser. Au moment où ses pieds légers foulaient le seuil du temple, prêts à prendre leur course, où toute son âme aspirait à la liberté, une défaillance subite la clouait au sol ; le grand oiseau lumineux de ses insomnies voltigeait autour d'elle, effleurant ses cheveux, ses épaules, sa poitrine ; des mains sortaient de l'ombre pour la caresser, l'étreindre, courir sur son corps comme des méduses de flammes. Parfois, encore, un baiser occulte, délicieux et profond, lui vrillait les lèvres, et le courant fluidique la pénétrait irrésistiblement.

A ces instants elle chérissait de nouveau le Charmeur de toute la force de son être, l'appelait passionnément pour une communion directe qui ne s'accomplissait jamais.

Prismama, cependant, ne la quittait guère,

priant et pleurant avec elle. L'adorable beauté de la souveraine avait produit sur l'amant vierge l'effet qu'elle produisait sur tous. Pour la conquérir, il était prêt à trahir les siens, à subir le supplice du feu, réservé aux disciples infidèles. Déjà, dans le temple d'Issouara, il avait accepté la mort,en échange d'une nuitée d'amour ; il lui serait doux encore de succomber pour un tel bonheur.

Dernier adorateur du *gardawabahya*, ou lotus blanc, il demeurait fidèle au culte du nahamam, n'admettait point le triomphe du principe mâle. A ses poignets, à son cou, tremblaient des amulettes de rubis et de péridots, représentant le symbole féminin d'éternelle fécondité, et Prismama n'en voulait point d'autre.

— Pardonne-moi, ô Splendeur, répétait-il avec contrition, de t'avoir livrée à tes ennemis, et d'avoir, par leur ordre, tué le grand étalon blanc !... Au moins, ai-je tâché d'abréger son agonie par la profondeur de la blessure... C'était, hélas ! tout ce que je pouvais faire.

— Ah ! je te pardonne ! soupirait la princesse, et je te donnerai le premier rang parmi mes époux, si tu parviens à protéger ma fuite.

Prismama hochait la tête.

— Attendons... En ce moment, je ne puis rien pour toi, et ma mort, même, te serait inutile.

— Mais, nous partirons, n'est-ce pas? Nous quitterons ce lieu d'épouvante ?...

— Oui, bientôt... Peut-être Salassim te délivrera-t-il, lui-même. Ses desseins sont mystérieux.

— Je ne puis comprendre encore par quel sortilège maudit j'ai abandonné mes époux, mes enfants, et mon peuple ; tout ce que j'aimais, tout ce qui faisait ma puissance et ma gloire !...

— L'influence magnétique du Charmeur a vaincu ton énergie. Salassim, par sa résistance, a su exaspérer ton désir et accomplir la volonté des prêtres, ennemis du principe féminin. Hélas ! le mal est plus profond encore que tu ne le soupçonnes !...

— Que veux-tu dire ?...

— Puissé-je me tromper !

— Achève, Prismama, je t'en conjure !... Tu as appris quelque mauvaise nouvelle ?...

— Cette nuit, pendant la danse des gandharvas et des apsarasas, un pitris, m'a annoncé la révolte des tiens. Ton beau pays est à feu et à sang. Les brahmes, sur les places où se tenait jadis le marché aux maris, ont immolé les vierges, conduites par Aracknaï... Les six grands Radogk gouvernent à ta place. Ils ont égorgé Lackmama qu'ils accusaient d'avoir favorisé ta fuite et fait commerce dans le temple avec les génies maléfiques.

— Lackmama est morte !

— Oui, et avec elle d'autres femmes de la ville ; les Fils de joie ont déserté les maisons blanches et ont pillé la demeure des riches.

Syta tremblante, essayait de douter encore des paroles du disciple.

— Peut-être as-tu fait un mauvais rêve, Prismama ?...

— Peut-être, ô Félicité ! Je le souhaite comme toi !...

VI

LA RÉVOLTE DES HOMMES DE JOIE

Les Brahmes, cependant, avaient résolu de ramener la reine à Ahmehnagara, et, pour frapper l'esprit du peuple, de la brûler vive devant le temple de Kanda-Swany. Les Hommes de joie, devenus les maîtres de la ville, inventaient, chaque jour, de nouveaux supplices pour châtier celles qu'ils servaient à genoux, la veille encore. Cinquante, soixante, quelquefois cent femmes, par jour, étaient étranglées, écartelées, vouées à la folie érotique des mâles, soudainement déchaînés. La terreur, même, produite par ces exécutions, amenait de nouvelles représailles. Et, convaincues que leur extermination complète était résolue, qu'elles y passeraient toutes,

les unes après les autres, les femmes se laissaient aller à une panique bien naturelle. Désarmées par les plus forts, et certaines d'être traquées, commes des bêtes de proie, par les esclaves qu'attirait l'appât du gain, — car chaque tête de femme était payée une forte somme, — les Fils de joie jouaient dans cette chasse affreuse, le rôle du chien de sang employé à la poursuite des criminels, et la poursuite était continuée jour et nuit afin qu'aucune victime ne pût passer la frontière.

Les Fils de joie, conduits par les prêtres, se vengeaient de leur servitude et rien n'était terrible et lâche comme leur colère d'anciens esclaves !

La révolution avait établi le pouvoir des grands Radogk, mesure assez impopulaire qui devait éloigner les Hindous d'une cause jugée purement religieuse, car, en réalité, ce n'étaient pas les maris de la souveraine détrônée qui gouvernaient, mais les brahmes conduits par Aracknaï.

On désarmait les femmes, et, quand elles étaient sans défense, on les exterminait sur

les places publiques, devant les autels de Siva, dont on avait voilé l'un des sexes. Le dieu noir n'était plus adoré que sous l'une de ses faces; ici, comme ailleurs, le lingam remplaçait le symbole d'éternelle fécondité.

Un matin, au lever du soleil, six cents condamnées furent amenées sur la grande place d'Ahmehnagara ; c'était, depuis dix jours, la cinquantième fournée. Les éléphants du jardin royal, attendaient derrière l'idole, adornée de lotus et de roses ; ils devaient, ce jour-là, remplir l'office de bourreaux, et, sous leurs pieds puissants, broyer les crânes, faire jaillir les cervelles.

L'endroit de l'exécution était entouré de guirlandes de feuillage, et les victimes, prosternées, trois par trois, attendaient, le front sur les dalles, que leur dernière minute eût sonné.

Les éléphants, dont les pieds, déjà, étaient rouges de sang, semblaient n'obéir qu'à regret à leurs cornacs ; les tigres, qui achevaient l'œuvre sanglante, se détournaient du repas qu'on leur offrait ; il fallut construire

des bûchers immenses pour parfaire l'œuvre de mort.

Ce fut un massacre en règle de presque toutes les femmes du royaume. Pas une maison ne fut épargnée, pas un enfant féminin, quel que fût son âge, ne trouva grâce. Les fillettes étaient violées et éventrées. Ivres de soleil, d'opium et de sang, les Fils de joie arrachaient les fœtus des entrailles des mères, et laissaient, parfois, les agonisants se traîner durant des heures dans d'affreuses souffrances, sans les achever.

Cependant, les six Grands Maris s'étaient mis à la tête d'une petite troupe, recrutée parmi les prêtres et les Fils de joie pour chercher leur souveraine, Ruman-Bibi, Biskourmi et Naudamü inclinaient vers la clémence ; Paraçou et Doudouma-Lovi restaient neutres, seul, Soulabatka, d'accord avec les brahmes du temple de Kanda-Swany, demandait la mort.

Les six Maris, montés sur des éléphants dont les trompes peintes offraient des sujets allégoriques se rapportant à la signification de

leur nom, prirent donc à travers la bakti le chemin qu'avaient suivi Prismama et la Ranie fugitive.

Le soleil féroce emplissait le ciel, mais ne tombait qu'en fine pluie de rayons à travers le crible des branches ; la voûte des ombres ne se brisait que par places, laissant, par mille plaies, passer des flèches brillantes qui se piquaient au cœur des arbres.

Sur les sommets des collines apparaissait, dans les fumées de l'incendie, la ville admirable, mise à feu et à sang. Pendant les rares accalmies, pourtant, elle semblait pacifique avec ses rues étroites, ses palais de marbre, ses maisons peintes de couleurs gaies, ses temples aux murailles déchiquetées par de précieuses sculptures, ses cours d'honneur, à galeries et à colonnades, ses escaliers à bas-reliefs, ses remparts, ses toits carrés où couraient des chats-tigres. Tout cela impressionnait les regards comme un rêve prodigieux de poète, réalisé, l'apparition d'une cité fantastique montant vers les étoiles.

Les grands Radogk, après une longue et

pénible marche, se reposèrent sur une plate-forme, creusée dans le granit, à une petite distance du temple de Siva.

Les brahmes, familiarisés avec les mystères de la backti, les avaient conduits, sans hésitation, au logis du Charmeur, et les reptiles de Salassim, qui rampaient à leurs pieds, semblaient leur interdire de profaner l'auguste demeure.

Soulabakta, le Fruit savoureux, parla le premier.

— L'homme, dit-il, n'est point fait pour la paix. Depuis que les femmes nous gouvernent, nous n'avons eu aucun démêlé avec les autres puissances ; nous vivons, il est vrai, dans l'abondance, mais cette quiétude physique et morale commence à nous peser.

— La femme, appuya Naudamū, le Bélier d'Or, ne songe qu'à la volupté d'aimer et de régner pacifiquement, alors que la lutte est un bienfait des dieux !

— Oh ! reprit Soulabatka, nous avons des poings pour frapper, des bras pour étreindre, des dents pour mordre !... Nous sommes les

plus forts, et nous devons le prouver !... Nous devons vaincre l'être faible, amoureux, sensuel, détraqué de rêveries et de jouissances qui nous a trop longtemps soumis ! Nous couperons dans la chair même, nous verserons le sang du faible, car le sang est nécessaire au triomphe de la Liberté !... Nous achèverons l'holocauste brutal, le sacrifice vivant, au milieu du feu purificateur. Désormais, la femme sera notre esclave !

— Oui, dit Paraçou, l'Incomparable, et nous aurons des harems de femmes comme les femmes avaient des harems d'hommes !

— Nous ne saurons y suffire, remarqua Biskourmi, la Colonne de félicité. C'est à peine si chacun de nous peut, en une nuit, fournir les six discours réglementaires...

Mais, Ruman-Bibi leva les épaules, avec insouciance.

— Les femmes se passeront d'amour, voilà tout.

Doudouma-Lovi (Au-dessus de tout) demeurait rêveur. Comme on le pressait de donner son avis, il dit, enfin :

— Certes, ces lois nouvelles donneront satisfaction à notre vanité, car nous serons seuls maîtres du pays ; cependant, il faudra travailler, peiner, penser, alors qu'il était vraiment agréable de recevoir, chaque jour, comme une chose due, tout ce qui fait le charme de la vie : le gîte luxueux, la nourriture abondante et la volupté !... Et puis, une femme, avec tous les maris du monde, ne peut avoir qu'un enfant tous les neuf mois, tandis qu'avec notre harem féminin, nous aurons autant d'enfants que d'épouses !... Il faudra donc travailler sans trêve et faire des prodiges d'économie pour cette effrayante progéniture !...

— Oh ! dit Soulabatka, nos enfants se tireront d'affaire comme ils pourront.

— Ce sera, appuya Doudouma-Lovi, la misère pour eux. Notre pays n'avait pas un seul vagabond. Les asiles étaient vides, comme les hôpitaux. Notre femme suffisait à tout, et son ingéniosité n'avait d'égale que sa munificence...

— Eh bien, reprit Soulabatka avec impa-

tience, notre pays sera semblable aux autres. Presque partout l'homme est le maître ; il serait humiliant pour nous de persister dans les anciens errements.

Aracknaï, le grand prêtre de Kanda-Swany, qui écoutait en souriant les propos des six Radogk, acheva de vaincre, en citant les Ecritures sacrées.

— Nous ne devons avoir de respect que pour tout ce qui se rattache à l'idée religieuse; il ne faut pas, dit-il, avec autorité, que le principe mâle conquérant paraisse être, sur aucun point, le tributaire du principe ennemi; nous devons faucher l'herbe mauvaise dans sa racine. La science, avide de vérité, veut que la lumière se fasse sur toutes choses, spécialement sur les dogmes religieux qui ont régné sur l'humanité. Les livres hindous, vous le savez, sont des feuilles de palmier (olles) sur lesquelles on a écrit avec une petite pointe de fer. Il est facile d'ajouter, de retrancher ou de détruire le manuscrit; nos feuilles détachées, sans lien entre elles, conservées précieusement dans le temple de Kanda-Swany, con-

cluaient au triomphe du symbole féminin, de Nari sur Nara, de la Matrice d'or, enfin, créatrice du monde. Or, nous, Brahmes, qui, par la volonté d'Issouara possédons l'infaillibilité divine, allons changer tout cela. Seul, le lingam gouvernera la terre, et Siva, qui possédait les deux natures mâle et femelle, ne se montrera plus que sous l'une de ses faces. Nos temples déjà ne contiennent que cette glorieuse image. Le culte vulgaire ne voyait dans le lingam et le nahamam que l'appareil ordinaire de l'union des sexes... Le mâle divin Pouroucha sera désormais seul honoré sous la forme des attributs de la virilité. Eléphanta, Chelambrun, Djaggernat effaceront à leur tour, sur leurs murs, les images lascives de la femme que nous cessons d'adorer. Elle a accompli son œuvre et ne reprendra quelque autorité qu'au réveil de la nature, succédant à un autre *pralaya* ou dissolution périodique de tout ce qui existe, car toute semence qui tombe dans la Matrice d'or contient, affirme Soumati, le germe des dieux, des cieux et des mondes.

— Vous voyez bien, dit Doudouma-Lovi, le plus épris des Grands Maris de Syta, que nous ne pouvons rien sans le principe d'éternelle fécondité?...

Aracknaï eut un rire méprisant.

— Pour le moment, nous sommes les plus forts, et cela suffit. Quand reviendra le chaos universel, les choses d'ici-bas nous intéresseront peu, probablement, car nous serons dans le sein de Brahma qui survit au néant.

« Et que l'on ne vienne pas contester nos écrits, car nulle autorité ne s'est jamais fait la gardienne des textes primitifs et orthodoxes sacrés. Dans notre beau pays, chaque religion, chaque secte, chaque école a voulu avoir un texte propre des *Védas* et des *Pouranas*. Il existe déjà plus de mille textes différents de nos Saintes Ecritures, et *Maya*, l'Illusion, règne sur le monde !... Que le culte du Nahamam retourne donc dans le domaine des chronologies fabuleuses !... La femme, désormais, sera la servante de l'homme !...

Les six grands Radogk, pénétrés de la sagesse de ces paroles, les approuvèrent avec

d'enthousiastes démonstrations admiratives. Soulabatka, ayant arraché trois corolles de lotus rose, les jeta en l'air, en l'honneur de la Trimurty sainte.

— Brahma est avec vous ! dit Arachnaï, en se frappant trois fois la poitrine de ses poings fermés. Et tous murmurèrent : — A U M ! Que sa volonté soit faite !

VII

LE DOMAINE DES TRÉPASSÉS

Les Grands Maris s'étaient décidés à frapper à la porte du temple, et Salassim, entraînant la souveraine, l'avait menée dans une crypte secrète, où, depuis des siècles, l'on conservait la dépouille des charmeurs que les supplices, les vautours et le feu avaient épargnée.

Il ne plaisait point au yoghi qu'on lui ravît son bien, et, s'il n'aimait point Syta, selon les lois humaines, du moins, lui portait-il encore l'intérêt que tout hypnotiseur, même astral, porte au sujet qu'il magnétise.

Elle lui appartenait, comme l'oiselet appartient au vautour ; il gardait, sur elle, le droit de vie et de mort, et il estimait que, puisqu'il

avait obéi aux brahmes en la faisant sienne, il ne leur devait plus aucune soumission.

Salassim, d'ailleurs, après avoir passé par les douze degrés de contemplation était devenu *Nirvany*, c'est-à-dire, délivré de toute autorité terrestre. Les autres hommes, quelque élevé que fût leur rang, ne lui inspiraient plus qu'un immense mépris. Ses inclinations, ses affections, ses pensées étaient invariablement fixées sur la divinité dont il pensait se rapprocher chaque jour. Par la pénitence et la contemplation la partie matérielle de son être se fondait, peu à peu, comme le *Kapoura* (camphre, en sanscrit), lorsqu'on le jette au feu.

Beau, d'une beauté surnaturelle, il n'avait plus de vivant que ses immenses yeux de flamme, dont nul ne pouvait supporter l'éclat, et son pouvoir magnétique n'en était que plus grand sur ceux qu'il désirait soumettre.

La Ranie, tremblante, avait descendu de nombreuses marches dans les ténèbres, et ses pieds, maintenant, foulaient la poussière des morts. Mais, Salassim, d'un geste, avait

commandé à la lumière, et des centaines de petites lampes s'étaient allumées dans le souterrain.

A leur lueur vermiculaire, elle distingua la voûte arquée que supportaient des chevrons de croupe, soutenus, eux-mêmes, par deux rangs de piliers de granit. Une charpente en bois de tek avait été ajoutée, tout autour, pour éviter les éboulements et les fissures dans les parois du roc.

Cette crypte, très profonde, ne devait être connue que de quelques rares initiés, et nul, à part Salassim, n'y pénétrait jamais.

— Que veux-tu faire de moi ? demanda Syta, les prunelles dilatées par l'épouvante. N'ai-je pas assez souffert ?

— Je veux te sauver, murmura le Charmeur.

— Me sauver ?... Tu veux me sauver, maintenant ?...

— Oui.

— Ah ! tout est préférable à ce lieu d'horreur !

Et la petite Ranie se voilait la face pour ne

plus voir les hôtes lugubres du caveau. A gauche, à droite, devant et derrière elle, tout un peuple de squelettes se tenait debout. Les sala blanches plaquaient sur les côtes, les cordelettes frontales des fakirs tombaient de chaque côté des crânes dénudés, où les orbites, béants, semblaient avoir encore des regards de menace. Toutes ces mâchoires s'ouvraient en un rictus étrange, les bras et les jambes se soulevaient, parfois, comme pour quelque danse macabre. Et des rats bleus, d'énormes rats, aux yeux phosphorescents, couraient dans cet amas d'ossements noirâtres, en poussant des cris aigus, pareils à des hululements de chouettes.

Syta frissonnait; mais son angoisse devint presque intolérable, lorsque Salassim, ayant fait un geste mystérieux, tous les orbites, toutes les mâchoires s'illuminèrent, projetant des jets de flamme verdâtre jusqu'aux coins les plus reculés du caveau. Comme d'effroyables marionnettes les corps disloqués se mirent en branle, avançant et reculant, faisant cliqueter les osselets des pieds et des mains,

les rotules disjointes, les os rongés du cou ; et, souvent, une tête mal attachée roulait sur le sol, rebondissait, puis, d'elle-même, venait se replacer sur les épaules du mort.

— Tu vois, dit Salassim, les défunts m'obéissent comme les vivants, et je puis accomplir des miracles. Si je le souhaitais, ces squelettes reprendraient leur ancienne forme de muscles et de chair ; ils sortiraient de leur sépulcre pour accomplir partout ma volonté.

Mais la princesse était à bout d'énergie.

— Fais-moi semblable à eux, supplia-t-elle, au moins je ne souffrirai plus !

— Ton heure n'est point encore venue, ô Divine ! Tu retourneras parmi les vivants pour reconquérir ta royauté.

— Quoi, je le pourrais encore ?...

— Oui, une chance te reste...

Et, Salassim, s'agenouillant devant Syta, parla comme il ne l'avait jamais fait.

— Pardonne-moi de t'avoir attirée dans ce piège. J'obéissais aux Brahmes, croyant qu'ils voulaient t'éloigner pour régner à ta place, sans violence, en toute conscience, en

toute justice. Mais les massacres de ces derniers temps m'ont rempli d'indignation, et j'abandonne leur cause. Je sais que tu voulais fuir avec Prismama, car je lis dans les âmes. Eh bien, femme, que ton désir s'accomplisse !... Prismama, l'amant vierge, attend dans une crypte secrète que je lui ai désignée. Par un passage, connu de moi seul, vous gagnerez la backti ; tu rentreras dans la capitale, tu te montreras aux tiens, tu harangueras ton peuple, et, peut-être, ta sublime beauté saura-t-elle reconquérir les cœurs. Pour augmenter ta puissance, je vais te rendre plus belle qu'aucune créature humaine ; tu agiras sur les sens mieux que sur les esprits, et l'homme qui convoite une femme est presque toujours vaincu par elle.

Le Charmeur promena ses mains fiévreuses sur le visage de la reine qui se penchait vers lui. Aussitôt, une sorte de lumière sidérale sembla pénétrer sa chair, ses yeux eurent la profondeur des lacs de l'Himalaya où dansent des reflets de lune, ses sourcils prirent la forme de l'arc enchanté de Kama, et tout son

corps divin se modela pour l'amour, l'amour impétueux, affolé, irrésistible, qui dompte le mâle et le mène à l'abîme. Elle fut une adorable et sublime créature de volupté, la Magicienne céleste, la Satane aux tentations perverses que les dieux ont voulu pour se venger des hommes !

— Te voici armée pour la lutte, dit Salassim, en traçant dans l'air le signe de la trimurty sainte, tandis que les hôtes macabres du caveau tournaient autour d'eux, et que des fleurs, tombant mollement de la voûte, formaient sous les pas de la souveraine un tapis embaumé.

— La force qui t'a amenée ici, poursuivit le Charmeur, agira en sens contraire, et tu te sentiras attirée vers les joies humaines, comme tu l'as été vers les joies célestes. Tu fus, sans le savoir, la servante docile des prêtres, désormais tu seras leur ennemie. Va ! et que ton destin s'accomplisse !...

Il immobilisa d'un geste la meute des trépassés, et guida sa compagne à travers les avenues et les carrefours du lieu sinistre, écar-

tant du pied les crânes, les tibias et les fémurs qui entravaient leur marche.

— Ah ! reprit Salassim, avec colère, peu importe aux mauvais prêtres, à ces fourbes éternels qui vivent de l'exploitation des mystères sacrés, de souiller la grande image de Brahma par leurs agissements sacrilèges, car ils essaient sur le peuple tous les moyens de démoralisation et de despotisme !... Ils se montrent, partout, les adversaires acharnés de l'instruction des peuples, et, s'ils défendent l'examen de leurs doctrines, c'est pour mieux gouverner par le mensonge et par la terreur!... Ils se sont servis de moi pour amener ta chute, mais ma science saura vaincre la leur !

— Merci, Salassim, murmura la princesse avec une profonde reconnaissance. Malgré elle, elle se sentait toujours sous la domination du Charmeur; non seulement, elle ne lui gardait pas rancune de l'envoûtement inouï qu'elle avait subi, mais elle le vénérait et l'admirait.

— Tu es grand parmi les plus grands, dit-elle encore.

L'ascète secoua la tête avec mélancolie.

— Je ne suis que le serviteur d'Issouara, et je hais l'imposture !... Les brahmes ont pu me soumettre, un instant, mais je relève le front, comme le serpent divin qui n'obéit qu'à Siva. Je suis de la secte des *Djeïnas* et je proteste contre le polythéisme grossier des idolâtres!...

Ils étaient arrivés à l'entrée du caveau secret, très loin de la partie du temple qu'assiégeaient les six grands Radogk sous la conduite d'Aracknaï.

L'Amant vierge, drapé dans les plis d'une ample sala, dont un des pans lui cachait le visage, attendait la souveraine.

— Je te la confie, dit Salassim ; puisses-tu la guider avec amour et la ramener saine et sauve dans son royaume.

Prismama se prosterna, et mit ses lèvres à la trace légère que les pas de Syta avaient imprimée sur le sable.

— O Divine ! ô Félicité ! ô Parfum ! soupira-t-il, mon corps et mon âme vierges t'appartiennent !... Je te servirai fidèlement jusqu'à la mort !

La Backti, pleine de murmures et d'enchantements, s'ouvrait devant eux. Enlacés, ils s'élancèrent dans les herbes et les fleurs dont le rideau se referma sur eux.

Salassim, songeur, reprit, au milieu des Trépassés, le chemin qu'il venait de parcourir avec son adorable compagne. Une mélancolie embrumait les traits augustes du Charmeur. Peut-être, regrettait-il de n'avoir pas, au moins une fois dans sa vie, bu à la coupe des joies humaines, connu la véritable extase du cœur et des sens...

Ses yeux étincelants contemplaient les squelettes animés qui tressaillaient sous ses regards, toute cette lugubre poussière que sa force magnétique faisait frémir. « Sans doute, se disait-il, je commande aux morts, et je puis, à mon gré, soulever la pierre des sépulcres ; mais deux lèvres vivantes et voluptueuses ne se poseront jamais sur les miennes, et, peut-être, le suprême bonheur consiste-t-il seulement à oublier le monde et les dieux dans les bras d'une femme !... »

VIII

MESSE NOIRE ET MESSE ROUGE

Devant le temple, au bas des marches, les grands Radogk attendaient toujours. Les troupes royales et les Fils de joie occupant les alentours de l'édifice, nul ne pouvait s'échapper.

— Entrez, dit Salassim, en faisant jouer les lourds battants de la porte ; personne ne se cache ici, visitez les salles, les chapelles et tous les recoins du Temple. Les pèlerins et les yoghis vous guideront, si vous vous méfiez de moi. Nous allions sacrifier deux béliers, sur l'autel de Siva. Ces animaux seront égorgés, en votre honneur, et vous pourrez en recueillir le sang.

— Ce n'est point le sacrifice de deux béliers que nous désirons, mais celui d'une femme.

— Les femmes, dit Salassim, n'entrent point ici. Nous n'adorons point, il est vrai, le Nahamam, ni la Matrice d'or, mais nous nous refusons à remplir l'office de bourreaux. A vous, Brahmes de Kanda-Swany, la honte des supplices humains, ici, nous n'avons jamais immolé que des bêtes !...

Aracknaï tremblait de colère, mais il savait le Charmeur invincible, et sa volonté dominatrice se brisait sur la sienne.

— Nous sommes les plus forts ! dit-il, cependant, et nous immolerons une femme sur l'autel de Siva.

Salassim sourit avec mépris.

— Cherchez donc, pour l'offrir au dieu redoutable, un corps d'amour et de beauté... Ici, vous ne trouverez que les serviteurs du principe mâle.

Les Fils de joie avaient parcouru le temple, fouillé les moindres recoins du lieu saint, sans découvrir celle qu'ils cherchaient.

Aracknaï, lorsqu'ils furent tous rassemblés devant l'autel des sacrifices, les enveloppa d'un regard sombre.

— Il faut à la divinité, dit-il, un hommage éclatant, et, seul, le sang humain peut attirer sur nous les bienfaits de Siva. Que l'un de vous se sacrifie.

Tous s'étaient reculés avec effroi. Soulabatka, alors, désigna l'un des jeunes hommes.

— Celui-ci, dit-il, a possédé la princesse, dans la maison blanche du quartier d'amour. Il a nom Soumati et, en l'immolant, nous immolerons un peu de celle qui nous échappe... Par sa mort nous retrouverons, sûrement, les traces de la fugitive.

Soumati s'était mis à pleurer.

— En effet, gémit-il, la Ranie est venue chez les Dévédas, mais elle ne leur a demandé que des poèmes. J'ai chanté, pour elle, les stances « au Soleil », et elle m'a donné, pour me récompenser, son collier de perles. Par la Trimurty sacrée, je jure que nous n'avons échangé aucun baiser et que, même, nous n'avons pas parlé d'amour.

— Que venait-elle faire, alors, dans les maisons blanches ? demanda Paraçou avec surprise.

— Elle venait se renseigner sur le Charmeur, dont elle subissait l'envoûtement. Les voluptés mystiques l'attiraient, seules, car, disait-elle, elle était lasse de ses époux légitimes et de tous les esclaves d'amour de son harem d'hommes.

Les Radogk, fort humiliés, échangèrent des regards courroucés.

— Elle nous dédaignait à ce point! soupira Doudouma-Lovi, le plus épris des Grands Maris.

— Et, continua Soumati, la Divine, sur mon conseil, s'est rendue à la Sakty-poudja, ou fête de la fécondation. C'est là, sans doute, qu'elle a retrouvé le Charmeur.

— Oui, dit Salassim, c'est là que, pour la seconde fois, j'ai vu celle que vous cherchez... Mais, je ne la livrerai pas, car je désapprouve les mesures de violence que vous employez pour soumettre le peuple. Je ne suis pas pour le règne de la femme, mais il n'est point nécessaire de l'immoler pour la vaincre. Traitez-la avec douceur et tendresse, aimez-la, protégez-la, faites-lui une existence de quiétude et

de félicité. Soyez bons pour elle, comme elle a été bonne pour vous.

— Ah ! dit Aracknaï, en fureur, toi et ta secte maudite, nous vous réduirons au dernier degré de l'abaissement ! Nous renverserons vos temples, nous détruirons les objets de votre culte et nous vous priverons de toute liberté religieuse et politique !

Salassim se tourna vers l'autel.

— Je méprise, dit-il, la colère humaine.

— La colère divine te poursuivra, de même! hurla Aracknaï, et, pour qu'elle s'appesantisse sur ta secte damnée, nous allons offrir au dieu noir le sang d'un Fils de joie.

Les Dévédas, aussitôt, se précipitèrent sur Soumati, le dépouillèrent de ses vêtements, lui attachèrent les mains et les pieds, tandis qu'il roulait des yeux éperdus et demandait grâce.

Sur l'autel, paré de fleurs, le sacrifice d'amour et de meurtre s'accomplit aux regards équivoques de l'idole mâle et femelle. Les Grands Maris, confondant les sexes, pen-

sèrent se venger, en une fois, de la longue humiliation de leur servage.

L'agonie de Soumati dura longtemps, puis, lorsqu'il fut enfin immobile, dans le sang et les fleurs mutilées, la grande orgie éclata comme dans la Sakty-poudja du temple de Swany.

Les Fils de joie, les grands Radogk et les brahmes poudjarys, désormais sans femmes, s'illusionnèrent, dans une effroyable ivresse, tandis que les fakirs djeïnas, à la figure ascétique et au corps amaigri par les privations, se sauvaient, épouvantés.

Les saturnales brahmaniques se renouvelaient devant l'autel de Siva; les hommes, comme des tigres en rut, se précipitant les uns sur les autres, s'étreignant, se mordant et roulant pêle-mêle sur le pavé immonde, souillé par des milliers de sacrifices. Quelques-uns se relevaient, buvaient à même des flacons les liqueurs poivrées, trouvées sous le piédestal du dieu. Les Fils de joie s'étaient parés des ornements sacrés; avaient mêlé des fleurs à leurs longs cheveux. Ainsi, ils ressemblaient

à des femmes, et les prêtres, après les avoir caressés, les tuaient avec fureur. Des râles d'amour et d'agonie se mêlaient, et, du haut des colonnes, au long des murailles, les figures figées des idoles les contemplaient gravement.

Puis, les grands Radogk, Aracknaï et les initiés, repus, s'endormirent auprès des cadavres, que quelques-uns étreignaient encore dans un désir inconscient. Un grand silence plana. Salassim, debout, contemplait les ruisselets de sang noir, les corps percés de coups, les fleurs et les bijoux qui jonchaient le sol. De ses yeux étincelants d'illuminé, il apercevait les haines, les espoirs, les larmes rouges, les douleurs, les conjurations qui se préparaient et l'abîme qui se creusait sous les pas de ces imprudents. L'avenir était sombre, et, bientôt, les vainqueurs deviendraient les vaincus. Il comprenait que l'Inde, avec ses grandeurs et ses faiblesses, l'Inde, le plus admirable foyer de civilisation, se perdrait par ses excès mêmes, et cesserait de compter un jour dans la grande famille humaine.

IX

L'ADORATION DANS LA BACKTI

La Ranie, trop longtemps sevrée de tendresse, s'était donnée à Prismama dans les herbes et les fleurs. Elle se reprenait à vivre, délicieusement, oublieuse des dangers prochains, des haines et des trahisons. Elle s'enivrait aux lèvres du jeune homme, et l'initiait lentement à tous les mystères d'amour.

Prismama, l'amant vierge, se laissait faire, éperdu de bonheur, reconnaissant et insatiable. Il voyait les pupilles d'or de la souveraine briller sur les siennes et se voiler dans l'extase ardente, il sentait sa poitrine battre tumultueusement, et défaillait d'une félicité qu'il n'eût jamais osé rêver.

Couchés sur la mousse, heureux et libres, ils regardaient les feuilles qui frissonnaient sur leur tête. Des souffles emportaient l'âme parfumée des fleurs. Devant le soleil, un rideau, fait de mille branches hermétiquement enlacées, tombait doucement, et le jour glauque, nuancé de toute la gamme des verts, les enveloppait d'une teinte mystérieuse. Le soir approchait ; les haleines des corolles pâmées passaient plus aiguës. C'était l'encens des aromates, le miel des plantes grasses, l'odeur de la terre et des bois ombreux, des mousses chaudes, tout un bouquet puissant qui grisait jusqu'au vertige.

Prismama ne se lassait pas de boire à la coupe voluptueuse, et il composait, pour l'Adorée, d'exquis poèmes qu'il lui chantait tout bas.

« Tes cheveux sont les ailes sombres qui palpitent dans la lumière, et ta bouche s'est trempée au feu des volcans... Tes yeux sont des pierres de lune irisées et changeantes. Ils ont la profondeur insondable et le mystère des cieux !

« Ton oreille est la coquille rose où se glisse

l'aveu ineffable de Smarra. Elle est ouverte au baiser de l'amour comme le coquillage au baiser des flots !...

« Tes seins sont des calices d'or où s'est endormie l'abeille butineuse.

« Je veux boire aux coupes de tes seins, je veux connaître l'ardeur de tes lèvres... Je suis le ramier qui soupire, le papillon qui s'enflamme, le frelon qui s'enivre, je veux... je veux... je veux...

Et elle interrompait la mélodie adoratrice par de nouveaux baisers. Ses lèvres se posaient sur celles de Prismama, comme des fleurs vivantes, ivres de rosée, et elles sentaient, aussitôt, l'aiguillon profond du frelon d'amour qui, pour la première fois, se grisait éperdument de joies terrestres.

— O Divine ! O Félicité adorable ! soupirait l'initié, pourquoi retourner dans ta capitale ?... Fuyons vers les Hymalaya, où l'on nous ignore, où nul ne s'occupera de notre bonheur !... Pourquoi tenter la Destinée ?... J'ai compris, par les mystérieuses révélations des pitris, que ta vie est menacée. Les brah-

mes te sacrifieront à leur ambition, tu ne pourras lutter, car presque toutes les femmes d'Ahmehnagara ont déjà péri !

— Je dois les venger, déclarait Syta avec tristesse. Je dois tenter un dernier effort pour sauver la couronne... Il faut, Prismama, que j'expie l'inconcevable folie qui m'a entraînée vers Salassim, au mépris de tous mes devoirs! Il faut que je rétablisse l'ordre et la paix dans mon royaume, que je châtie les coupables !...

— Tu seras sans force contre eux, car ils règnent sur le peuple par le mensonge et la superstition !... Tous les supplices du Naraca doivent, disent-ils, accabler les révoltés dans l'autre vie, et le récit des atrocités qu'on y subira épouvante les cœurs simples.

— Qu'importe, dit Syta, je combattrai pour le bien et la justice. Mes Grands Maris me soutiendront !

Prismama, que l'esprit des morts avait visité, se désespérait de la résistance de sa souveraine, car il lisait clairement dans le livre des dieux.

— Tes Grands Maris, dit-il, t'abandonne-

ront comme tes esclaves d'amour. Leur orgueil de mâles s'est réveillé sous l'instigation des brahmes de Kanda-Swany. Peut-être, n'auras-tu pas d'ennemis plus acharnés.

Mais la Ranie fermait les yeux, posait son front sur l'épaule du jeune homme.

— Ah ! ne songeons point à l'avenir !... Vivons l'heure présente qui nous semble ineffablement douce, par le contraste des souffrances passées !... Si tu m'aimes vraiment, Prismama, nous mourrons ensemble, et tu auras mon dernier baiser.

— Je t'appartiens, ô Splendeur ! Mon existence est peu de chose, et je te l'offre avec joie... Qu'il soit donc fait selon ton désir!...

De nouveau, sans plus penser à rien, ils se perdaient dans leur extase, au milieu de la végétation féerique qui les entourait.

Prismama, penché sur l'Aimée, caressait, de ses lèvres brûlantes, ses paupières closes, douces comme de la soie, la peau ambrée de ses joues, son menton, fin et volontaire, sa gorge arrondie comme un fruit de volupté. Il parcourait follement jusqu'aux jambes fuse-

lées, jusqu'aux pieds menus, le corps divin qui s'offrait à lui.

— Si tu cesses de régner sur ton peuple, dit-il, tu règneras sur moi. Je veux mettre, jusqu'à la mort, entre tes mains frêles, mon cœur ardent qui ne bat que pour toi. Je me traînerai sur le sol, en baisant la trace de tes pas et tes moindres désirs seront des ordres. Tu pourras te donner, devenir mon épouse sacrée ou te refuser, selon ton désir. Tu seras tout pour l'esclave que tu as asservi à ta splendeur !...

Ses lèvres encore s'égaraient sur la chair fiévreuse de la Ranie, lui faisaient un voile de caresses, frissonnant et doux. Elle se laissait parcourir, avidement, et il lui semblait qu'un sang nouveau circulait dans ses veines, brûlant et frais, tour à tour.

Comment avait-elle pu, pour un songe morbide d'orgueil et de fausse science, mépriser les bienfaits de l'union des êtres dans l'amour terrestre, qui, seul, permet l'assouvissement réel ?... Suivant la bouche de Prismama, sa sensibilité se déplaçait, ardait entre les seins,

aux creux de ses bras soulevés, aux ambages ondulés de son torse, aux arrêts des hanches, rampait sur la courbe des flancs, coulait en jet de feu le long de ses jambes tremblantes.

Et comme il s'arrêtait, haletant, elle poussa un profond soupir et défaillit...

Le soir, maintenant, était venu, sans qu'ils eussent conscience de la fuite du temps. Le hululement des chouettes et l'appel bref des caméléons éclataient dans le concert des voix, qui, impatientes, sollicitaient la volupté. Les mouches lumineuses formaient, dans les airs, des arabesques compliquées, des dentelles aux mailles savantes, cabochées de pierres précieuses. Puis, c'était une écharpe de voie lactée, un semis d'insectes, tellement petits, qu'ils ne formaient qu'une nappe de clarté ondulant sur la guipure des arbres, s'accrochant aux aspérités des buissons, dégringolant dans la mousse, en rubans prestigieux.

Syta était nimbée de lumière ; elle semblait une Asparasa des montagnes bleues. Ses voiles s'entr'ouvraient sur son corps admirable. et elle avait mis, dans ses cheveux, pour

affirmer sa mélancolique royauté, une couronne glauque de vers luisants.

Ses yeux veloutés s'emplissaient du reflet magique de son rêve ; plus fort, elle pressait son pâle amant contre son sein.

— Ah ! soupirait-il, j'admire combien tout se métamorphose, selon les dispositions de notre âme... Je ne vivais point, avant de te connaître, rien ne m'intéressait de ce qui charme les hommes, car j'ignorais l'amour...

— Oui, dit Syta, il n'y a que l'amour, lui seul gouverne le monde !... Les hommes, vois-tu, veulent supprimer l'amour, et ils mourront de ne plus aimer...

Aux bras l'un de l'autre, ils s'endormirent dans la nature féerique, oublieux des reptiles qui les frôlaient parmi les herbes, et qui mêlaient aux couleurs chaudes des végétations, leurs ventres blancs tachetés de jaune et de bleu, leur dos glauque, à striures sombres. Des singes roses, à barbe noire et grise, se laissaient choir des arbres, à côté d'eux, des fauves les frôlaient ; mais, tous ces hôtes de la Bakti, ne leur faisaient aucun mal, car les

bêtes, moins cruelles que les humains, ne cherchent qu'à se défendre, et l'homme endormi, presque toujours, leur est sacré.

X

LA RANIE PARLE AU PEUPLE

— Il me faudrait, dit Syta, un étalon, pur de forme et de robe immaculée, pour rentrer dans ma capitale. Le peuple connaissait Ackbé et lui faisait fête. Ackbé n'est plus, hélas ! Trouve-moi, Prismama, un animal assez beau et noble pour le remplacer.

— Attends-moi là, Divine ! s'écria le disciple, je vais te chercher ce que tu désires.

Il lui avait fait un nid de feuillage et de fleurs, une exquise et amoureuse retraite que les lianes voilaient d'un rideau soyeux. A moitié nue, sur la couche embaumée, elle était plus adorable encore de sa nuitée d'amour, et rien dans la nature n'égalait sa splendeur.

— Va ! dit-elle, et que Brahma t'accompagne !

Il partit, en lui envoyant un dernier baiser, tandis qu'elle grapillait des corolles, toute une flore charmante qui s'épanouissait à ses côtés. Il y avait des tulipiers, des sensitives et des dragonniers, truités de feuilles d'un vert métallique, sous des clochettes d'or ouvertes par un léger grelot chargé de pollen. Des tubéreuses, blanches et roses, couvraient de leur haleine ardente toutes les autres senteurs, et ce parfum était si intense que la terre même en était imprégnée.

Syta, subitement, sentait cette défaillance de tout l'êre qu'entraînent les émotions trop vives, le vertige de l'esprit et des sens. Sa solitude, la gravité de la mission qu'elle allait remplir, au milieu des épaves de son ancienne splendeur, la laissaient tremblante, accablée par cette sensation occulte de danger, devant laquelle l'âme, tout à coup, s'effare.

Elle restait pantelante, étourdie, éprouvant, dans le côté, comme une angoisse qui fluait jusque dans ses jambes, devenues incertaines

et molles. Elle goûta un peu du miel et des fruits que Prismama lui avait apportés dans de larges feuilles, puis elle se mit à réfléchir.

Sa vie glorieuse, ses maris, jusqu'alors prosternés devant elle, son peuple soumis, les fêtes incroyables de la cour, sa liberté et son influence indiscutées, le culte fervent de sa beauté, mille souvenirs tourbillonnaient dans sa tête, en visions tumultueuses et lointaines. Hier, encore, elle était la Reine adorée d'une des plus belles provinces de l'Inde, et voilà qu'une barrière menaçante se dressait, soudain, entre le passé et le présent, que sa vie, même, jadis entourée de toutes les tendresses, se trouvait menacée !

Comment tant de changements avaient-ils pu se produire en aussi peu de jours ? et par quel effroyable maléfice était-elle, aujourd'hui, traquée et poursuivie comme une bête malfaisante ?...

Elle se dirigea vers une source proche, et commença ses ablutions, méthodiquement, d'après les rites sacrés.

L'eau limpide lui renvoyait l'image de sa

splendeur, et elle s'étonnait, elle-même, d'un tel et merveilleux rayonnement. Certes, Salassim lui avait octroyé le plus généreux don qu'un être doué de pouvoirs surnaturels puisse faire à une femme, car il avait augmenté sa beauté jusqu'à l'éblouissement.

Un tigre, qui s'approchait de la source pour se désaltérer, s'arrêta, surpris, et ses yeux de fauve eurent une lueur caressante en contemplant l'exquise créature que sa présence n'avait point fait fuir.

Syta avait éparpillé, sur ses épaules, l'écheveau tiède de son immense chevelure qui lui baisait les talons ; avec un doux balancement des bras, elle psalmodiait des prières, et ses voiles s'étaient enroulés à ses pieds ainsi que des lianes soyeuses.

Elle était nue, souple et dorée, comme si une clarté lumineuse eût traversé sa chair. Les parfums flottaient autour d'elle, l'auréolaient et s'évaporaient, au loin, en bouffées tantôt agiles et tantôt lourdes. Le tigre s'était couché dans l'herbe, et ses prunelles de topaze ne la quittaient plus.

Prismama, cependant, ramenait un étalon blanc, presque aussi noble qu'Ackbé. A sa selle brillaient des péridots et des olivines, une aigrette emperlée se balançait sur son front.

Syta battit des mains.

— Ah ! qu'il est charmant ! dit-elle, mais je n'ai point de parure pour me présenter devant mon peuple?...

Prismama sourit tristement.

— Aucune parure ne vaudrait ta beauté. Il ne faut pas qu'un seul bijou rompe la ligne admirable de ton corps... Reste nue, ô Divine! et tous les hommes s'agenouilleront devant toi !

— Tu veux ?...

— Oui, tu triompheras plus sûrement en te montrant ainsi !... Que seule, ta chevelure de ténèbres fasse un écrin au pur diamant de ta peau, et tu rayonneras comme un soleil sur le bleu profond du ciel !...

Légèrement, elle sauta sur le bel étalon, tandis que Prismama ployait les branches devant elle, afin qu'elle ne fût touchée que par les corolles amoureuses.

Un souffle musqué montait de la Bakti ardente, un souffle qui grisait l'esprit et troublait les sens. Le désir des êtres et des plantes flottait, indéfinissable, affolant, autour de la Ranie.

La ville d'Ahmehnagara était entourée par la forêt; elle s'étendait comme une toison fauve au pied des montagnes roses, des montagnes bleues et mauves qui semblaient s'iriser de tous les feux du ciel. Mille ruisseaux, tributaires du Krichna et du Godavery, couraient, comme des reptiles, dans les moissons d'or ; au-dessus d'eux volaient d'immenses libellules, aux ailes de verre nacrées et frémissantes; des papillons cornus se posaient sur les plantes de la terre et les roseaux noirs de l'eau.

Syta se rappelait son retour de la chasse, après sa première rencontre avec Salassim. Les hommes et les femmes, sur son passage, inclinaient la tête jusqu'à baiser le sol, en signe de soumission et de respect, des enfants lui jetaient des fleurs, des jeunes filles couraient derrière elle dans l'espoir de poser

leurs lèvres sur un coin de sa chair, d'emporter un peu de sa grâce et de son parfum !... Ses Grands Maris l'attendaient, avec des paroles d'adoration, ses esclaves d'amour se frottaient de baumes, s'épilaient, se paraient pour la recevoir et contempler un moment son sourire adorable... Comme tout cela était loin !...

Voici la ville, avec ses temples, édifiés à la gloire d'Issouara, ses monuments à façades de granit, couvertes d'animaux fantastiques, de figures enlacées de dieux et de déesses, curieusement sculptées. Les yajasala, emplacements des sacrifices, fument encore, et les éléphants sacrés ont les pieds rouges de sang. Depuis des heures, ils écrasent des têtes et font jaillir des cervelles. Toutes les constructions, autour de la place maudite, les murs, les arbres, les fleurs, les assistants, en sont éclaboussés !... D'immenses chars s'emplissent de corps sans tête qu'on livre au feu, car les fauves repus n'en veulent plus !...

Voici le marché aux maris, jadis plein d'une joyeuse animation, aujourd'hui, désert;

voici le quartier des Fils de joie, vide, également, car les granichy dirigent le massacre des femmes et haranguent le peuple.

Syta est entrée dans les faubourgs de la ville. Tous ceux qui l'ont vue ont crié au miracle, et se sont prosternés dans la poussière, car elle est semblable, sur le grand étalon blanc, à une idole lumineuse.

Entourée d'un superstitieux respect, elle se dirige vers le yajasala, où s'est massée la foule, derrière les Fils de joie. On la regarde avec une surprise mêlée de terreur, on n'ose la toucher; mais plus d'un homme sent, en ses veines, couler un sang tumultueux, et le bouillonnement d'un mystérieux désir embrase les visages.

Syta arrête son cheval, dirige ses regards flamboyants sur son peuple, et parle, d'une voix claire comme le cristal, que chacun entend :

— Je suis votre souveraine, dit-elle, et je reviens parmi vous... J'ai gravé mes volontés sur le lingam d'or du temple de Siva. Elles sont donc sacrées et vous devez m'obéir

comme au dieu lui-même. Qu'avez-vous à me reprocher ?... J'ai voulu des lois favorables à l'humanité faible et souffrante ; jamais je n'ai cherché que votre bien-être moral et physique. Avec moi vous avez été heureux dans un pays prospère... A part les sacrifices des brahmes, que je n'ai pu empêcher, le sang, pendant mon règne, n'a pas été répandu. J'ai protégé la vie de chacun, prêché la reconnaissance, la pitié, la charité, l'aide mutuelle et l'aumône d'amour : toutes les vertus qui sont agréables à l'Etre suprême, qu'on outrage, en ce moment, par d'épouvantables crimes !... Tant que j'ai régné, toutes les forces réunies de l'industrie et de l'agriculture ont été appliquées à augmenter la fortune de chacun, à favoriser l'étude des sciences et le développement des arts. Le régime de favoritisme, de haine et de compression qui, partout ailleurs, accable les hommes, n'a jamais existé ici. Par suite de la diminution de la population vous n'avez point connu la misère, et vous me bénissiez comme une bienfaitrice... Quel vent de folie a donc soufflé sur vous?...

Le peuple, en extase, gardait le silence. Seuls les Fils de joie avaient des sourires méprisants et des regards mauvais. Avec leur face rasée et les gemmes qui couvraient encore leurs bras et leurs chevilles, ils ressemblaient pourtant à des femmes, et leur rage n'en était que plus grande.

— A mort ! cria l'un d'eux.

Syta reprit avec tristesse :

— Que vous ai-je fait ?... Jamais, je le jure, je n'ai voulu que votre bonheur, et le joug de la femme vous était doux. Vous cherchez l'égalité ?... Mais l'égalité humaine n'existe pas. Toujours il y aura des puissants et des faibles, des riches et des pauvres. Nous avions, pour vous, la pitié, la tendresse, le dévouement, l'abnégation, toutes vertus que vous connaissez peu. Quand vous aurez renversé le pouvoir féminin, qui vous gouvernait par la bonté et la justice, vous vous choisirez des maîtres qui vous exploiteront et vous tromperont. Les esprits ambitieux et pervers triompheront des natures simples, les malins supplanteront les naïfs et les honnêtes. Il y aura,

désormais, des oppresseurs et des opprimés, une lutte acharnée décimera les hommes, et vous combattrez pour la femme que vous voulez vaincre !

« En détruisant tout ce qui existe, vous n'arriverez pas à la perfection, qui n'est point de ce monde ! Vous créerez, hélas ! des maux nouveaux et de plus grands crimes qui ne profiteront qu'aux brahmes, vos ennemis cachés. Ah ! comme nous sommes loin de l'ancienne et pure religion, qui prohibait même le sacrifice des animaux, et ne voulait que des lois d'amour !... Tous vos efforts tendront à faire couler le plus de sang possible, et ce n'est pas avec le remords de vos folies homicides que vous arriverez à la paix de l'esprit et de l'âme !...

— Pourquoi nous avez-vous quittés?... sanglota un jeune garçon qui se trouvait au premier rang des spectateurs.

— Le sais-je ?... Les serviteurs de Kanda-Swany m'ont soumise à l'envoûtement d'un Charmeur, et j'ai été en son pouvoir, sans force comme sans volonté. L'occulte et malfai-

sante puissance m'a entraînée aux pires folies... et je reste la victime d'une secte damnée !...

Une grande rumeur s'éleva dans la foule. Les brahmes sortaient du temple, précédant une troupe de danseuses, venues des provinces voisines, où déjà régnait l'influence masculine.

Un vieux prophète, dont la sala s'ornait de cordelettes d'argent, nouant la taille et les poignets, prit la parole avec feu, tandis que la princesse, tremblante, regardait toutes ces filles, humbles et jolies, parées à leur tour pour le plaisir du mâle.

— Ce que cette femme vient de dire, déclara le brahme courroucé, n'est que sottise et mensonge !... Trop longtemps vous avez courbé le front sous son humiliante domination, alors que dans les autres pays, le lingam, depuis longtemps, a détrôné le symbole de faiblesse et de ruse !... Et vous n'aurez point à regretter votre ancienne existence de luxe, vos journées de paresse dans les maisons closes. Rien, pour vous, au fond, ne sera

changé, car vous ferez travailler vos compagnes, et vous profiterez de leur travail. Vos épouses seront vos servantes ; vous aurez, sur elles, droit de vie et de mort; les veuves se brûleront sur le corps de leur mari, et les vierges, dans la solitude, attendront votre désir !...

Syta voulut interrompre le brahme, mais les cris des Fils de joie couvrirent ses protestations.

— Certes, poursuivit le vieux devin, cette créature est fort belle, mais d'autres femmes, des provinces qui nous sont soumises, nous promettent un vrai régal de chair, elles sont esclaves, déjà façonnées au respect et à l'obéissance... Tous, nous pouvons choisir dans leur troupeau d'amour.

Les jeunes filles s'étaient avancées sur le lieu du sacrifice. Les dévédas avaient jeté, sous leurs pas, des fleurs roses et bleues, des rameaux fraîchement cueillis, afin de cacher le sang qui coulait encore en ruisselets gluants. Mais elles ne semblaient point surprises ; leurs grands yeux humides ne reflétaient que l'émoi lascif des sens.

Elles s'étaient prises par la taille, se penchaient à droite et à gauche, en poussant une sorte de plainte langoureuse. Les voiles de leur gorge, s'écartant, laissaient voir leurs seins superbes qui se dressaient comme des corolles de lotus hors des ondes.

Syta fit un suprême effort. Droite sur le grand étalon blanc, avec la splendeur de ses chairs, qui effaçait toutes les autres, elle parla dans le tumulte, et, peu à peu, le silence se rétablit.

— Vous voulez, dit-elle, suivre l'exemple des autres peuples, à la fois si féroces et si corrompus !... Vous faites appel aux énergies révolutionnaires pour renverser une femme, une femme dont l'âme de bonté et de pardon n'a voulu que votre bien !... La reprise de nos possessions, l'expropriation de ce qui nous appartient s'accomplira donc par le communisme anarchique. Vous détruirez le gouvernement, répudierez sa morale et ses lois pour suivre l'initiative des brahmes, servir leur cause et leurs intérêts !...

— Oui, oui, hurla le prophète, c'est après

ce renversement de l'ancien pouvoir que les esclaves affranchis pourront se livrer aux occupations attrayantes de labeur librement choisi, et procéder scientifiquement à la culture du sol et à la production commerciale. C'est l'antique civilisation, tout entière, que nous voyons s'achever. Désormais, nous régnerons par le droit de la force et de l'autorité mâles. La tradition de la Matrice d'or, mère du monde, ne nous domine plus : nous professons une foi nouvelle, et dès que cette foi, qui est en même temps la conscience de notre valeur, sera devenue celle de tous ceux qui cherchent la vérité, elle prendra corps dans le monde des réalisations.

Syta, les yeux clos, semblait s'abandonner à un rêve mystérieux, un mélancolique et fier sourire plissait ses lèvres. Autour d'elle, les danseuses lascives faisaient tressaillir leur croupe et leurs flancs, levaient mollement, leurs bras chargés d'anneaux.

Le brahme reprit d'une voix aiguë :

— Certes, l'imminente révolution, si importante qu'elle puisse être dans le développe-

ment de l'humanité, ne différera point des révolutions antérieures en accomplissant un brusque saut : la nature n'en fait point. Mais, on peut dire que, par mille symptômes concluants, par mille modifications profondes, les droits de l'homme sont depuis longtemps constitués. Ils se montrent partout ; ils éclatent dans les villes comme dans les campagnes ; ils règnent sur la terre qui appartient au plus fort. Méconnaître davantage les lois de la nature serait pure folie !...

Les danseuses, dans une pose de volupté irrésistible, semblaient s'offrir à la foule. Il y eut une clameur immense de triomphe et de désir. Syta comprit que sa cause était perdue; elle dit, avec mépris, tandis que les brahmes, malgré la résistance de Prismama, saisissaient la bride du grand étalon :

— Insensés ! Tous vos efforts tendront, désormais, à faire le mal pour le mal, à tuer pour tuer, et ce n'est pas avec le remords de vos crimes que vous pourrez être heureux !... L'humanité, d'ailleurs, est irresponsable, et je vous pardonne votre démence. Mais, mieux

valait, croyez-moi, nos institutions de douceur, de pitié et de tendresse que la rage sanguinaire qui vous conduira au désespoir et à la ruine !...

Les pierres, maintenant, pleuvaient sur la souveraine qui demeurait droite et fière dans le nimbe admirable de sa beauté. Elle n'eut plus un geste, et se laissa emmener par les brahmes, tandis que le peuple, avec des rugissements de fauves, se jetait sur les courtisanes, étendues dans la boue et le sang.

XI

LA SUPRÊME POSSESSION

Syta fut conduite dans son palais et l'on ferma sur elle les sept portes de sa chambre : la porte d'or, la porte de jade, la porte d'ivoire, la porte de fer, la porte d'argent, la porte de cuivre et la porte de cristal.

Il fut décidé qu'elle serait brûlée, en grande pompe, devant le temple de Kanda-Swany, après avoir appartenu aux six grands Radogk et à tous ses esclaves d'amour.

A son tour, elle devrait obéir aux caprices des hommes et subir leurs désirs. On l'attacherait, sur sa couche d'ivoire, aux quatre lions d'argent, et le supplice d'amour précéderait le supplice de mort.

Syta avait écouté la sentence avec calme, résignée, désormais, à toutes les tortures,

Seuls, les sanglots de Prismama, que les brahmes emmenaient, éveillaient encore quelque pitié dans son cœur.

Puis, les clameurs se perdirent dans l'éloignement, et elle demeura seule dans sa grande chambre aux mystérieuses lueurs, aux voluptueux souvenirs, où elle avait vécu, entourée d'adorations et d'hommages.

Elle songeait qu'il faut peu de chose pour bouleverser une existence et renverser un empire ! Quelques pas de trop l'avaient menée auprès du Charmeur. Etait-ce hasard ? fatalité ? La faiblesse d'une souveraine pour un fakir vagabond allait changer les destinées humaines, vaincre la femme, à jamais, faire de son règne glorieux un humiliant esclavage !... La femme, désormais, était perdue pour l'amour, perdue pour la liberté, la dignité de son sexe et le bonheur !... Elle ne serait plus qu'un instrument de plaisir, une faiseuse, une éleveuse d'enfants ou une servante. On la parerait, pour l'orgueil de l'homme, on la montrerait, comme un bibelot précieux, ou on l'enfermerait au logis dans

une humiliante servitude. Créature de luxe ou créature de sacrifice, méprisée de toutes les façons, elle n'aurait que les amertumes de la vie sans en connaître les joies !...

Syta, écroulée au pied de son lit, demeurait immobile, enfouie dans les brumes du rêve. Pourtant, le vol des minutes lui était lourd et douloureux. Sa pensée, comme un oiseau blessé, revenait sans cesse à son point de départ, l'aile brisée, endolorie. Son désespoir silencieux l'étreignait de toutes parts comme une armure, paralysant les battements de sa poitrine. Il lui semblait voir des ombres s'agiter près d'elle, sentir des mains la frôler, entendre des voix la maudire !... Les spectres de celles qui avaient péri dans d'infinies tortures, à cause de sa fuite, erraient certainement dans la pièce obscure, et leur troupeau menaçant l'entourait, la pressait, augmentait de minute en minute. Ses nerfs vibraient douloureusement ; elle cherchait, de ses yeux agrandis par l'horreur, tout ce qui peut donner la mort rapidement, sans souffrances. La large piscine, avec ses eaux jaillissantes de

jasmin, d'amande et de rose, montrait, dans l'ombre, un reflet bleuâtre. La Ranie descendit les six marches qui y conduisaient, mais elle jugea que la vasque n'était point assez profonde, et qu'elle n'aurait pas l'énergie d'y attendre la délivrance.

Tout pour elle devenait fantastique et terrible, tout lui était un sujet d'angoisse. L'être le plus faible, un animal familier, un enfant eussent été des appuis pour son cœur, sinon des défenseurs de sa vie, mais elle était bien seule, irrémissiblement seule, et elle s'engourdissait dans son cauchemar, avec, au front, la sueur de l'effroi. Elle écoutait les cloches lointaines de Kanda-Swany, de Bahwany et d'Alu-Wihara, les temples de haine où les brahmes, sans doute, se réjouissaient de son agonie !

Un lézard rose, parfois, courait sur les bas-reliefs des murailles, et elle restait, les yeux fixes, n'osant les détourner du point qu'elle regardait, dans la crainte qu'ils ne rencontrassent quelque cause de stupeur plus grande !

Une nuit et un jour se passèrent dans ces angoisses, puis le soir, ses anciens esclaves lui offrirent des mets délicats, des vins poivrés et mousseux, des parfums et des fleurs. On la para de gazes emperlées et l'on posa, sur son front, le bandeau aux douze cœurs de diamants plus étincelants que les douze pics neigeux des monts Vindhyahs !...

Comme jadis, l'orchestre des instruments barbares se fit entendre, tandis que la voix grêle d'un bataillon de garçonnets invisibles, cachés dans les galeries supérieures, célébrait le culte de Smarra.

Sur le grand lit, aux lions d'argent, l'on attacha la souveraine, avec des nœuds de roses, dissimulant les liens solides et les six grands Radogk se glissèrent auprès d'elle.

— O Divinité ! O Lumière ! dit Soulabatka, le Fruit savoureux, en portant la main à son front et à sa poitrine, permets que nous te rendions un dernier hommage !...

— Avant de mourir, tu daigneras nous faire le don de ta beauté, ajouta Ruman-Bibi,

la Science parfaite, avec une très douce ironie.

— Nous sommes tes premiers époux, et nous avons toujours rempli nos devoirs glorieusement, déclara Biskourmi, la Colonne de félicité. Cette fois, encore, nous nous montrerons à la hauteur de notre réputation. Tu verras que les pratiques occultes d'un Charmeur ne valent pas les transports amoureux d'un véritable amant.

Naudamû, le Bélier d'or, ajouta que la beauté éblouissante de Syta éveillait en lui de brûlants désirs, et que, si la souveraine était déchue, la femme avait le droit de régner sur les âmes, car, nulle, parmi les créatures terrestres, ne lui semblait aussi parfaite.

Doudouma-Lovi (Au-dessus de tout) qui s'était toujours montré fort épris, ne put articuler une parole, tant son émotion était grande, et Paraçou, l'Incomparable, se borna à approuver le discours de ses compagnons.

Syta, les yeux clos, clouée sur son grand lit, demeurait silencieuse. Ses voiles s'écartaient sur sa jeune nudité, et l'harmonie adorable

de son corps éclatait à tous les regards. Depuis les seins, doucement arrondis en coupes d'ivresse, jusqu'au ventre, plus poli que le bouclier de Kama, tout était poésie, lumière, enchantement en cette chair divine, faite pour l'adoration d'un monde.

Les Radogk s'étaient accroupis au pied de la couche, et les esclaves faisaient passer les mets véhéments au cucurma et au kurry, versaient le vin de lotus, tiqueté de pierres précieuses.

De jeunes garçons, les mêmes que jadis, circulaient parmi les convives, à pas de velours, montrant leurs formes grêles sous des écharpes de fleurs. Les flûtes de macabou faisaient entendre d'aigres stridulations, tandis que les tchila de peau de serpent résonnaient sous les poings fermés.

Voici les figurants du corps de ballet : des êtres charmants, d'une douzaine d'années, aux longs cheveux, ramenés sur la tête, aux larges yeux cerclés de sourma. Leur chair, macérée dans les baumes qui décolorent les pigments de la peau, brille comme de l'or.

Ils sont fins, dodus et savent tous les pas de volupté, qu'ils dansent pour cette infinie et dernière réjouissance.

Ceux-ci, ont des jupes étagées comme des pétales, et figurent des fleurs, tandis que leurs compagnons, pourvus d'antennes, d'élytres et de longs dards, frémissants, les poursuivent dans le bourdonnement des tambourahs de peau de serpent. Il y a des larves, courvertes d'une gaze d'argent et d'or, qui demeurent immobiles, sous l'assaut des insectes audacieux. Les plus petits portent des carapaces de coccinelles roses et de cantharides mordorées; ils se poursuivent et se livrent à mille jeux, comme au plus beau temps de la gloire royale.

Syta, sur sa couche fiévreuse, assiste à tous ces jeux ; mais sa pensée est lointaine, perdue déjà dans l'au-delà du rêve.

Enfin, Soulabatka s'approche, et, tandis que l'orchestre redouble d'harmonie, et que le chœur des garçonnets se déchaîne, triomphant, le grand Radogk possède la souveraine. Puis, vient le tour des cinq autres premiers maris et de tous les époux secondaires...

La princesse a perdu connaissance sur le grand lit ravagé, où ses cheveux, dans les fleurs mutilées, et le sang, mettent leur onde de ténèbres... Elle semble morte, déjà, avec les ailes pincées de ses narines et la meurtrissure douloureuse qui cerne ses paupières.

Le silence et la nuit se font autour d'elle ; seul, Aracknaï, le brahme d'Issouara, demeure, afin de réciter les mentrams des agonisants. Il a apporté un peu de l'eau de la source Hadamour pour oindre les mains et les pieds de la Ranie, et lui donner la force de « se voir » mener sur le yajasala du supplice. L'angoisse suprême des victimes est agréable aux dieux, il faut qu'elles n'ignorent rien de ce qui les attend, et souffrent dans leur âme comme dans leur corps.

Aracknaï, un cruel sourire au coin des lèvres, se penche sur la couche ravagée, et par d'occultes évocations, par toute la force magnétique qu'il possède, tente de tirer Syta de sa léthargie.

Déjà, de rapides frissons parcourent les membres brisés de la jeune femme, courent

sous sa peau, comme des reptiles, se nouent sur sa gorge, d'où sortent des râles. Ses paupières se relèvent, lentement, sur la nacre de l'œil ; elle semble souffrir davantage. Le brahme redouble ses passes et ses incantations, il va triompher, lorsqu'un pan de la boiserie s'écarte, sans bruit, et livre passage à Prismama, qui, par un effort inouï d'audace et de volonté, a pu triompher de tous les obstacles et se glisser auprès de celle qu'il aime.

Les deux religieux sont en présence, et se considèrent avec une haine farouche.

— Prêtre des faux dieux injustes et méchants ! je t'ordonne de quitter cette chambre que tu souilles par ta présence !...

Et le jeune disciple, les yeux étincelants, s'avance vers le vieillard consterné dont les mains tremblent, dont les jambes vacillent.

— C'est par toi et les mauvais génies du temple que la plus adorable des créatures a été calomniée, insultée et suppliciée dans les plus abominables tortures !... C'est par toi et les serviteurs infâmes du dieu noir que les anciens cultes de clémence et de pitié ont été

abolis ! Puisse la colère vengeresse de Brahma s'appesantir sur ta secte de mensonge et sur cette terre maudite !

Prismama a tiré un poignard de son sein, et Aracknaï, affolé, s'est rué sur la première porte de la pièce royale qui, de nouveau, est close.

— Prêtre lâche, hypocrite et perfide ! reprend l'ascète avec véhémence, tu vois bien que mon pouvoir triomphe du tien et que les puissances célestes sont avec moi !... Je commande aux objets inanimés, comme aux êtres inférieurs, et j'ai la force occulte des prophètes, car Salassim m'a initié aux mystères sacrés!... Brahma est le dieu suprême. Vischnou et Siva lui sont adjoints et forment la trimurty sainte, or, tu n'adores plus que Siva, le dieu de mort, et tu te baignes, comme un animal immonde, dans le sang des sacrifices !... Tu n'es plus un propagateur de la vérité divine, mais un fauve que la faim a déchaîné !...

Aracknaï s'était réfugié près de la piscine. Il cherchait, en courant autour de la vasque, à éviter l'atteinte du disciple. Mais ses pieds

incertains s'embarrassaient dans sa sala; il s'abattit, et son front porta sur le marbre avec un bruit sourd.

Prismama poussa dans l'eau le corps qui se convulsait, et le maintint, jusqu'à ce que l'immersion eût fait son œuvre. Les derniers globules d'air, sous l'effort des poumons, crevèrent à la surface de l'onde ; puis, Aracknaï demeura immobile.

— Gloire à Nari, mère du monde ! dit le disciple, et, s'étant approché de la couche où gisait la reine, toujours inanimée, il se prosterna et s'anéantit dans une adoration extasiée. Ses lèvres, cependant, remuaient, il psalmodiait très doucement les stances au Nahamam.

« Tu es un calice de lotus immaculé et tu reçois le germe divin de Brahma en une caresse profonde ! Tu es l'aïeul de tous les êtres! Tu es la pureté et la chasteté ! la Matrice d'or dans laquelle repose la puissance du dieu suprême !

« O Nahamam ! »

XII

LA MORT

On entendait, au dehors, le pas pesant des éléphants, que les cornacs rangeaient pour le cortège et la marche au bûcher. C'était une mer houleuse de croupes et de têtes, balancées sous les lourds ornements de cuivre. Des garçonnets, parés encore pour la danse lascive, soulevaient, sur leurs épaules, les idoles d'or et d'argent. Quelques-uns avaient des corbeilles pleines de pétales de roses, de jasmins et de tubéreuses qu'ils devaient effeuiller sous le char de la souveraine, et les six Radogk, couverts du chomin et du pectoral, frangé de diamants, avec, au cou, les perles

creuses du Karamy-yega, attendaient le signal d'Aracknaï pour aller en grande pompe, chercher la souveraine.

Mais le prêtre d'Issouara ne paraissait point ; déjà, la foule se massait devant la cour du palais et devenait houleuse.

Soulabatka se détacha du groupe des grands Radogk et des esclaves d'amour, pour aller interroger le brahme, le prier de se hâter. Autour de la chambre royale tout était silencieux. Les portes demeuraient closes sans qu'il fût possible de les faire céder.

— Au nom de Brahma-Vischnou-Siva, ouvrez ! clama le Radogk avec impatience.

Et, du poing, il heurta la première cloison aux ornements sacrés. Rien ne remua derrière les barrières d'or, de jade, d'ivoire, de fer, d'argent, de cuivre et de cristal.

— Ouvrez ! cria plus fort Soulabatka, qui commençait à craindre quelque nouveau maléfice; et, comme nulle voix ne répondait à ses exhortations, il alla chercher les autres Maris.

Tandis que ceux-ci se concertaient, avec in-

quiétude, Prismama, auprès de l'Aimée, oubliait tout ce qui n'était pas son amour.

Par quelques gouttes d'un poison voluptueux, versées sur les lèvres de la souveraine, il avait prolongé son sommeil au delà de la vie. Elle ne souffrait plus, son visage avait repris une ineffable sérénité, son corps charmant, purifié et paré, reposait sur des fleurs nouvelles, écloses par la puissance prestigieuse des mentrams et la volonté des pitris.

L'amant mystique, le disciple passionné, comme ivre d'opium, s'endormait aussi du sommeil éternel ; mais la vie s'en allait lentement de son être par bouffées chaudes, ardents frissons, et cette agonie avait les infinies délices de l'acte d'amour.

Chaque râle qui montait de son sein était comme une plainte heureuse ; il succombait et renaissait à son ivresse, éperdument.

Au dehors, les coups furieux ébranlaient les portes précieuses. Deux déjà avaient cédé. La troisième, la porte d'ivoire, ne devait pas résister longtemps, mais la porte de fer, qui se présentait, ensuite, paraissait inviolable.

Prismama, sur la bouche glacée de la souveraine, soupirait les dernières strophes du cantique sacré.

« O Nahamam ! »

« Tu es fragile et fort comme la prière qui s'exhale d'une âme ardente, le parfum qui naît de la fleur, le baiser qui expire aux lèvres des amants ! Tu es le Gangea sacré, le miel et l'amrita, l'essence de Ziaus, la mère des védas et des brahmes !... C'est de toi qu'est sorti tout ce qui existe !...

« O Nahamam ! »

Sur ce nom sacré, plus doux que le bagitcha où se pâment les abeilles, la porte de fer se renversa avec un bruit formidable ; la porte de cuivre fit entendre des sonorités lugubres sous l'attaque acharnée des assaillants...

Prismama, plus délicieusement, sentait la mort pénétrer en lui. Dans un spasme inouï, il se laissa choir sur le corps de la souveraine, tandis que la barrière de cuivre cédait, à son tour, faisant jaillir, jusque sur la couche royale, les éclats de verre de la dernière cloison.

Mais l'âme de Syta, liée ineffablement à l'âme de Prismama, s'était évadée par la porte mystérieuse, qui arrête toute intelligence humaine, et sépare notre monde méchant du séjour idéal d'amour et de justice.

FIN

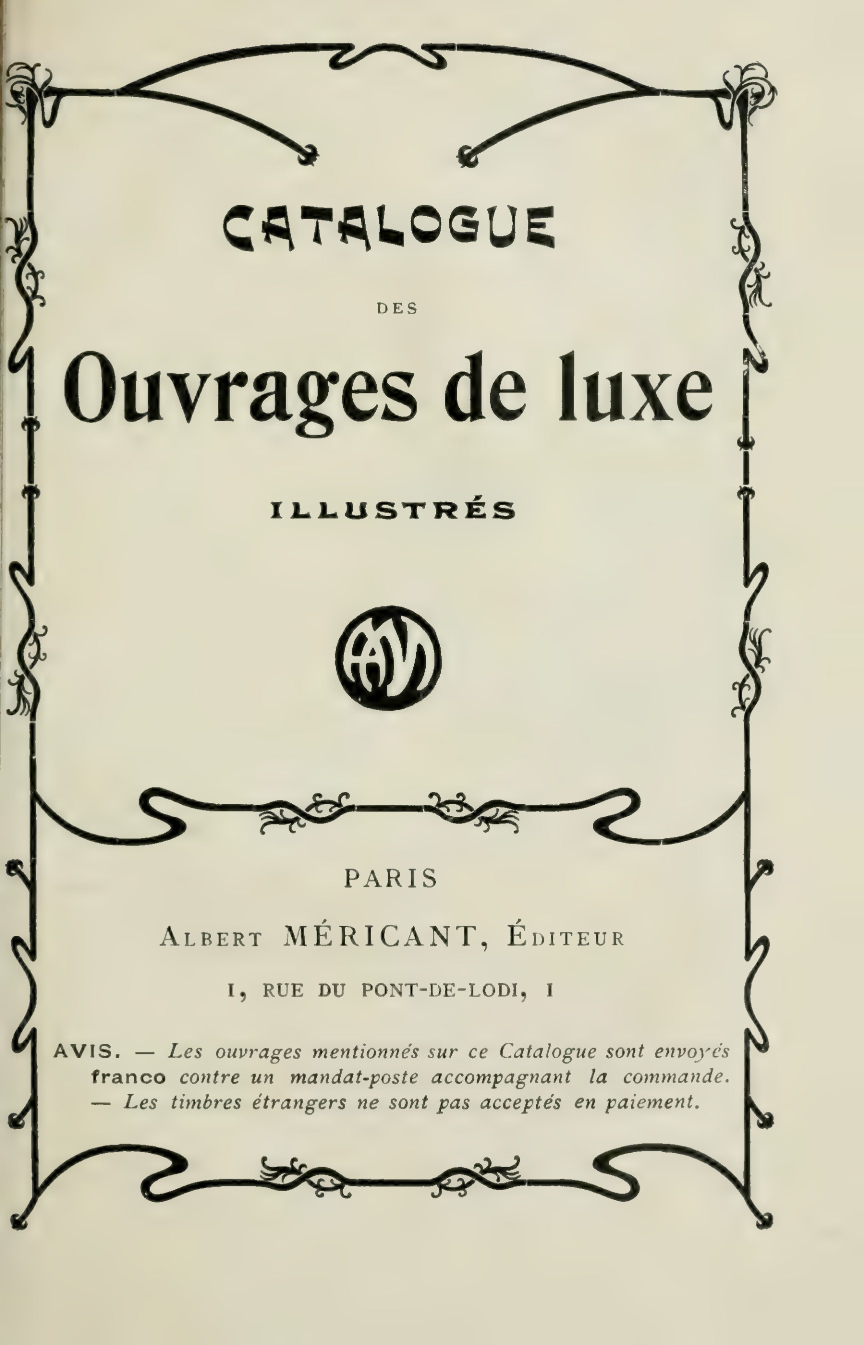
TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

PARIS. — Imp. P. MOUILLOT, 13, quai Voltaire.



CATALOGUE

DES

Ouvrages de luxe

ILLUSTRÉS

PARIS

ALBERT MÉRICANT, ÉDITEUR

1, RUE DU PONT-DE-LODI, 1

AVIS. — *Les ouvrages mentionnés sur ce Catalogue sont envoyés* **franco** *contre un mandat-poste accompagnant la commande. — Les timbres étrangers ne sont pas acceptés en paiement.*

Paris, Imprimerie de Vaugirard, 152, rue de Vaugirard. — H.-L. Motti direct.

Prieur & Dubois, Puteaux